

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

475467

394

JEANNE D'ARC,

940

TRAGÉDIE ROMANESQUE

DE

F. SCHILLER.

TRADUITE DE L'ALLEMAND,

LE TEXTE EN REGARD.

PAR J. B. DAULNOY,

PROFESSEUR A DUSSELDORF.

A DUSSELDORF,

CHEZ J. C. DÄNZER, IMPRIMEUR LIBRAIRE.

1815.

753-4

211

1919



P R É F A C E.

Une feuille périodique allemande a invité l'auteur de cette traduction à donner au public ce qu'il avoit annoncé dans un programme du lycée de Dusseldorf: LA PUCELLE D'ORLÉANS, traduite en français. A cette époque, l'ouvrage n'étoit pas de nature à se produire dans le grand monde. Circonscrit à la portée du jeune auditoire, il n'auroit probablement pu montrer aux Allemands, leur poète déceimment vêtu d'un habit étranger, ni faire connoître aux Français, SCHILLER, que l'Allemagne se félicite d'avoir produit. Le traducteur consacra donc quelques moments libres à revoir son manuscrit. Aujourd'hui, il ose enfin se présen-

ter aux deux nations, espérant que ses lecteurs ne perdront pas de vue le but de cet ouvrage, fait pour, autant que possible, représenter l'original sous un autre extérieur; afin qu'on puisse établir un parallèle entre les deux formes ainsi rapprochées. Être exact, tel a été le but principal du traducteur, peu inquiet des beautés accessoires, pourvu qu'il fût fidèle: on doit retrouver ici Schiller sous un habit français, mais non entièrement habillé au dernier goût français.

Le lecteur le moins clairvoyant devinera sans peine pourquoi le titre porte: JEANNE D'ARC, au lieu de: PUCELLE D'ORLÉANS qu'à l'original; un rapprochement même idéal dans les termes, seroit une insulte faite au poète allemand.

Comme il y a différentes éditions de cette tragédie, on trouve ici en regard, le texte sur

lequel le traducteur a travaillé. Cette précaution obviendra à tout reproche d'omission, d'addition, ou de changement.

On prétend que cette pièce étoit la tragédie favorite de Schiller, l'héroïne en est Française, compatriote du traducteur: voilà les raisons de la préférence que celui-ci lui a donnée.

PERSONEN.

KARL VII. König von Frankreich.

Die Königin ISABEAU, seine Mutter.

AGNES SOREL, seine Geliebte.

PHILIPP der GUTE, Herzog von Burgund.

Graf DUNOIS, Bastard von Orleans.

LA HIRE,

DU CHATEL, } königliche Offiziere.

Erzbischoff von Rheims.

CHATILLON, ein burgundischer Ritter.

RAOUL, lothringischer Ritter.

TALBOT, Feldherr der Engländer.

LIONEL,

FASTOLF, } englische Anführer.

MONTGOMERY, ein Walliser.

Mehrere französische, englische und burgundische Ritter:

Rathsherren von Orleans.

Ein englischer Herold.

THIBAUT D'ARC, ein reicher Landmann.

MARGOT,

LOUISE, } seine Töchter.

JOHANNA,

ETIENNE,

CLAUDE MARIE, } ihre Freier.

RAIMOND,

BERTRAND, ein Landmann.

Die Erscheinung eines schwarzen Ritters.

Köhler und Köhlerweib.

Pagen, Soldaten, Volk.

Königliche Kronbediente, Bischöfe, Mönche, Marschälle,

Magistratspersonen, Hofleute und andere stumme Personen

im Gefolge des Krönungszuges.

Die Handlung ereignet sich im Jahre 1430.

Die Scene verändert sich.

ACTEURS.

CHARLES VII. roi de France.
La reine ISABELLE, sa mère.
AGNÈS SOREL, maîtresse du roi.
PHILIPPE le BON, duc de Bourgogne.
Le comte de DUNOIS, bâtard d'Orléans.
LA HIRE, } officiers du roi.
DU CHATEL, }
L'archevêque de Rheims.
CHATILLON, chevalier bourguignon.
RAOUL, chevalier lorrain.
TALBOT, général anglais.
LIONEL, } chefs des Anglais.
FASTOLF, }
MONTGOMERI, Wallon.
Plusieurs chevaliers français, anglais et bourguignons.
Les magistrats d'Orléans.
Un héraut anglais.
THIBAUD D'ARC, riche laboureur.
MARGOT, }
LOUISON, } ses filles.
JEANNE, }
ETIENNE, }
CLAUDE MARIE, } amants des précédentes.
RAIMOND, }
BERTRAND, paysan.
L'ombre d'un chevalier noir.
Charbonniers et charbonnières.
Pages. Soldats. Peuple.
Officiers de la couronne, évêques, maréchaux, magistrats,
gens de la cour, dames, enfants, et autres personnages
muets qui figurent au couronnement.

L'action se passe en 1430.

Le lieu de la scène varie.

PROLOG.

Eine ländliche Gegend. Vorn zur Rechten ein Heiligenbild in einer Kapelle; zur Linken eine hohe Eiche.

ERSTER AUFTRITT.

THIBAUT d'ARC. Seine drey Töchter. Drey junge Schäfer, ihre Freier.

THIBAUT.

Ja liebe Nachbarn! Heute sind wir noch
Franzosen, freie Bürger noch und Herren
Des alten Bodens, den die Väter pflügten;
Wer weiß, wer morgen über uns befiehlt!
Denn aller Orten läßt der Engelländer
Sein sieghaft Banner fliegen, seine Rosse
Zerstampfen Frankreichs blühende Gefilde.
Paris hat ihn als Sieger schon empfangen,
Und mit der alten Krone Dagoberts
Schmückt es den Sprößling eines fremden
Stamms.

Der Enkel unsrer Könige muß irren
Enterbt und flüchtig durch sein eignes Reich,
Und wider ihn im Heer der Feinde kämpft

PROLOGUE.

Le théâtre représente des environs champêtres.
A droite, sur le devant, on voit une image dans
une chapelle; à gauche, un grand chêne.

SCÈNE I.

THIBAUD d'Arc. Ses trois filles. Trois jeunes
bergers leurs prétendants.

THIBAUD.

Oui, mes bons voisins, aujourd'hui encore
vous sommes Français, citoyens libres, posses-
seurs du sol que nos aïeux ont labouré. Qui sait
à qui nous obéirons demain? L'Anglais déploie
par-tout ses enseignes victorieuses; ses armées
foulent d'un pied dévastateur les riches campa-
gnes de la France. Paris l'a déjà reçu comme on
reçoit un vainqueur, et orné de l'antique cou-
ronne de Dagobert, le rejeton d'une souche é-
trangère. Le descendant de nos rois, dépouil-
lé de l'héritage de ses pères, est réduit à fuir,
à errer çà et là dans son propre empire:
et son cousin germain, son premier pair com-

Sein nächster Vetter und sein erster Pair,
 Ja seine Rabenmutter führt es an.
 Rings brennen Dörfer, Städte. Näher stets
 Und näher wälzt sich der Verheerung Rauch
 An diese Thäler, die noch friedlich ruhn.
 — Drum liebe Nachbarn, hab ich mich mit Gott
 Entschlossen, weil ichs heute noch vermag,
 Die Töchter zu versorgen; denn das Weib
 Bedarf in Kriegesnöthen des Beschützers,
 Und treue Lieb' hilft alle Lasten heben.

(Zu dem ersten Schäfer.)

Kommt Etienne! Ihr werbt um meine Margot.
 Die Aecker grenzen nachbarlich zusammen.
 Die Herzen stimmen überein — das stiftet
 Ein gutes Ehband!

(Zu dem zweiten.)

Claude Marie! Ihr schweigt,
 Und meine Louison schlägt die Augen nieder?
 Werd' ich zwey Herzen trennen, die sich fanden,
 Weil ihr nicht Schätze mir zu bieten habt?
 Wer hat jetzt Schätze? Haus und Scheune sind
 Des nächsten Feindes oder Feuers Raub —
 Die treue Brust des braven Manns allein
 Ist ein sturmfestes Dach in diesen Zeiten.

LOUISON.

Mein Vater!

CLAUDE MARIE.
 Meine Louison!

bat contre son roi dans l'armée ennemie, que la marâtre de notre souverain ne rougit pas de conduire. De toute part les villages et les villes sont en feu. L'incendie dévastateur s'approche de plus en plus de ces vallons tranquilles et paisibles. Voilà pourquoi, mes chers voisins, je me suis, Dieu aidant, puisque la chose est encore possible aujourd'hui, décidé à établir mes filles : car la femme, dans les angoisses de la guerre, a besoin d'un protecteur, et l'amour fidelle aide à soulever tous les fardeaux.

(Au premier berger.)

Venez, Étienne, venez; vous aspirez à la main de ma Margot. Nos champs s'avoisinent si bien, vos cœurs s'entendent de même; cela forme les liens d'un bon mariage.

(Au second.)

Claude Marie, vous vous taisez, et ma Louison baisse les yeux? Voudrois-je, parce que vous n'avez point de trésors à m'offrir, séparer deux cœurs qui se sont rencontrés? Et qui possède maintenant des trésors? Maisons, granges, tout est la proie ou de l'ennemi le premier venu, ou celle des flammes. Le cœur loyal du brave homme est l'unique abri sûr contre les orages actuels.

LOUISON.

Mon père!

CLAUDE MARIE.

Ma Louison!

LOUISON (Johanna umarmend.)

Liebe Schwester!

THIBAUT.

Ich gebe jeder dreißig Acker Landes
Und Stall und Hof und eine Heerde. — Gott
Hat mich gesegnet und so segn' er euch!

MARGOT (Johanna umarmend.)

Erfreue unsern Vater. Nimm ein Beispiel!
Lafs diesen Tag drei frohe Bande schließen.

THIBAUT.

Geht! Machet Anstalt. Morgen ist die Hochzeit;
Ich will, das ganze Dorf soll sie mit feiern.

(Die zwey Paare gehen Arm in Arm geschlungen ab.)

ZWEITER AUFTRITT.

THIBAUT. RAIMOND. JOHANNA.

THIBAUT.

Jeannette, deine Schwestern machen Hochzeit,
Ich seh sie glücklich, sie erfreun mein Alter,
Du, meine jüngste, machst mir Gram und
Schmerz.

RAIMOND.

Was fällt euch ein! Was scheltet ihr die Tochter?

THIBAUT.

Hier dieser wackre Jüngling, dem sich keiner
Vergleicht im ganzen Dorf, der Treffliche,
Er hat dir seine Neigung zugewendet,

LOUISON (Sautant au cou de Jeanne.)

Ma chère sœur !

THIBAUD.

Je donne à chacune trente journaux de terre, une étable, une métairie, un troupeau. Dieu m'a béni, puisse-t-il vous bénir de même !

MARCOT (Embrassant Jeanne,)

Comble la joie de notre père, suis notre exemple ; formons en ce jour trois unions heureuses.

THIBAUD.

Allez travailler aux préparatifs, les noces se feront demain ; et je veux que tout le village les célèbre avec nous.

(Les deux couples sortent, se tenant par le bras.)

SCÈNE II.

THIBAUD. RAIMOND. JEANNE.

THIBAUD.

Jeannette, tes sœurs vont se marier, je les vois heureuses, elles font la joie de ma vitillesse ; toi, la plus jeune de mes filles, tu m'affliges, tu me chagrines.

RAIMOND.

Qu'est-ce qui vous prend ? Pourquoi ces reproches à votre fille ?

THIBAUD.

Vois ce brave, cet excellent jeune homme, qui n'a pas son égal dans tout le village ; il t'a donné

Und wirbt um dich, schon ist der dritte Herbst,
 Mit stillem Wunsch, mit heralichem Bemühn,
 Du stößest ihn verschlossen, kalt, zurück,
 Noch sonst ein andrer von den Hirten allen
 Mag dir ein gütig Lächeln abgewinnen.
 — Ich sehe dich in Jugendfülle prangen,
 Dein Lenz ist da, es ist die Zeit der Hoffnung,
 Entfaltet ist die Blume deines Leibes,
 Doch stets vergebens harr' ich, daß die Blume
 Der zarten Lieb' aus ihrer Knospe breche,
 Und freudig reife zu der goldnen Frucht!
 O das gefällt mir nimmermehr und deutet
 Auf eine schwere Irrung der Natur!
 Das Herz gefällt mir nicht, das streng und kalt
 Sich zuschließt in den Jahren des Gefühls.

RAYMOND.

Laßt's gut seyn Vater Arc! Laßt sie gewähren.
 Die Liebe meiner trefflichen Johanna
 Ist eine edle zarte Himmelsfrucht,
 Und still allmählig reift das Köstliche!
 Jetzt liebt sie noch, zu wohnen auf den Bergen,
 Und von der freien Heide fürchtet sie
 Herabzusteigen in das niedre Dach
 Der Menschen, wo die engen Sorgen wohnen.
 Oft seh ich ihr aus tiefem Thal mit stillem
 Erstaunen zu, wenn sie auf hoher Trift
 In Mitte ihrer Heerde ragend steht,
 Mit edelm Leibe, und den ernsten Blick

son cœur; depuis trois ans qu'il aspire à ta main; il désire et se tait, ses efforts sont tout amour; et, renfermée en toi-même, insensible, tu le repousses; de tous nos bergers, aucun ne peut obtenir de toi un sourire agréable. Tu brilles de tous les attraits de la jeunesse, tu es dans ton printemps: c'est la saison de l'espoir. Ton corps comme une fleur épanouie s'est entièrement développé; mais j'attends en vain qu'il éclore, le germe d'un tendre amour qui, mûrissant au sein de la joie, produise un fruit précieux. Oh! cela ne me plaira jamais, c'est le présage d'une grande méprise de la nature; je n'aime point un cœur qui, sévère et froid, se ferme, à l'âge où l'on doit sentir.

RAIMOND.

Point d'inquiétudes, papa Arc; laissez-la en repos. L'amour de mon estimable Jeannette est un fruit céleste, noble, et délicat; et les fruits précieux mûrissent imperceptiblement. A présent encore, elle aime à séjourner sur les montagnes; elle ne descend qu'avec crainte des livres bruyères sous les humbles toits des hommes: habitation des soins inquiétants. Souvent, placé dans une vallée profonde, muet d'étonnement, je la considère s'élevant au milieu de son

Herabsenkt auf der Erde kleine Länder.
 Da scheint sie mir was höh'res zu bedeuten,
 Und dünkt mir's oft, sie stamm' aus andern Zei-
 ten.

THIBAUT.

Das ist es, was mir nicht gefallen will!
 Sie flieht der Schwestern fröhliche Gemeinschaft,
 Die öden Berge sucht sie auf, verlässet
 Ihr nächtlich Lager vor dem Hahnenruf,
 Und in der Schreckensstunde, wo der Mensch
 Sich gern vertraulich an dem Menschen schließt,
 Schleicht sie, gleich dem einsiedlerischen Vogel,
 Heraus ins graulich düstre Geisterreich
 Der Nacht, tritt auf den Kreuzweg hin und
 pflegt
 Geheime Zweisprach mit der Luft des Berges.
 Warum erwählt sie immer *DIESEN ORT*,
 Und treibt gerade hieher ihre Heerde?
 Ich sehe sie zu ganzen Stunden sinnend
 Dort unter dem Druidenbaume sitzen,
 Den alle glückliche Geschöpfe fliehn.
 Denn nicht geheur ist's hier, ein böses Wesen
 Hat seinen Wohnsitz unter diesem Baum
 Schon seit der alten grauen Heidenzeit.
 Die Aeltesten im Dorf erzählen sich
 Von diesem Baume schauerhafte Mähren,
 Seltsamer Stimmen wundersamen Klang
 Vernimmt man oft aus seinen düstern Zweigen.

troupeau sur les hauts pâturages; son port noble, ce regard sérieux qu'elle rabaisse sur les petits pays de cette terre; tout cela semble trahir en elle quelque chose au dessus de son état, et je me figure que d'autres temps l'ont vue naître.

THIBAUD.

Voilà justement ce qui me déplaît. Elle fuit le commerce gai de ses sœurs, recherche les montagnes désertes. Avant que le coq ait chanté, elle quitte sa couche, dans ces moments effroyables où l'homme aime à s'associer à l'homme; semblable aux oiseaux solitaires, elle s'échappe pour aller errer dans les terribles horreurs des ténèbres, sombre empire des esprits; elle ose poser son pied sur le chemin croisé, et s'entretient d'ordinaire en secret avec l'air des montagnes. Pourquoi choisit-elle toujours cette place, conduit-elle précisément là son troupeau? Je la vois des heures entières, toute rêveuse, assise là sous l'arbre des Druïdes, exécré de tous les êtres heureux. Car ce n'est point un farfadet, c'est un esprit malin qui dès les temps reculés du paganisme, a fixé son séjour sous cet arbre. Les vieux du village se racontent de cet arbre, des choses qui font frémir: souvent on entend sortir de ses sombres branches un ton surprenant de voix étranges. Moi-même, un soir que

Ich selbst, als mich in später Dämmerung einst
 Der Weg an diesem Baum vorüberführte,
 Hab ein gespenstlich Weib hier sitzen sehen.
 Das streckte mir aus weit gefaltetem
 Gewande langsam eine dürre Hand
 Entgegen, gleich als winkt' es, doch ich eilte
 Fürbaß und Gott befahl ich meine Seele.

RAYMOND.

(Auf das Heiligenbild in der Kapelle zeigend.)

Des Gnadenbildes seggenreiche Näh,
 Das hier des Himmels Frieden um sich streut,
 Nicht Satans Werk führt eure Tochter her.

THIBAUT.

O nein! nein! Nicht vergebens zeigt sich's mir
 In Träumen an und ängstlichen Gesichtern.
 Zu dreien Mahlen hab' ich sie geschn
 Zu Rheims auf unsrer Könige Stuhle sitzen,
 Ein funkelnd Diadem von sieben Sternen
 Auf ihrem Haupt, das Scepter in der Hand,
 Aus dem drei weiße Lilien entsprangen,
 Und ich, ihr Vater, ihre beiden Schwestern
 Und alle Fürsten, Grafen, Erzbischöfe,
 Der König selber, neigten sich vor ihr.
 Wie kommt mir solcher Glanz in meine Hütte?
 O das bedeutet einen tiefen Fall!
 Sinnbildlich stellt mir dieser Warnungstraum
 Das eitle Trachten ihres Herzens dar.
 Sie schämt sich ihrer Niedrigkeit — weil Gott

la nuit étoit presque fermée, mon chemin me conduisant auprès de cet arbre, j'y ai vu assis un spectre, c'étoit une femme. Comme pour m'appeler, elle me tendit une main desséchée, qui sortoit lentement des longs replis de son vêtement; mais je m'enfuis en recommandant mon âme à Dieu.

RAIMOND.

(Montrant l'image dans la chapelle.)

Le voisinage de cette image miraculeuse et propice qui répand ici autour d'elle la paix céleste, amène votre fille en ces lieux; mais nullement l'œuvre de Satan.

THIBAUD.

Non, non. Ce n'est pas en vain que des songes me l'annoncent par des visions inquiétantes. Par trois fois je l'ai vue à Rheims, assise sur le trône de nos rois, la tête ornée d'un étincelant diadème formé par sept étoiles, tenant en main le sceptre d'où sortoient trois lys blancs; et moi, son père, ses deux sœurs, et tous les princes, les comtes, les archevêques, le roi-même, nous nous inclinions devant elle. D'où me vient un tel éclat dans ma cabane? O cela présage une chute profonde! Ce songe emblématique m'avertit en me montrant l'ambition vaine de son cœur. Elle a honte de sa basse extraction, parce que Dieu a paré son corps d'une rare beauté,

Mit reicher Schönheit ihren Leib geschmückt,
 Mit hohen Wundergaben sie gesegnet,
 Vor allen Hirtenmädchen dieses Thals,
 So nährt sie sünd'gen Hochmuth in dem Herzen,
 Und Hochmuth ist's, wodurch die Engel fielen,
 Woran der Höllegeist den Menschen faßt.

RAIMOND.

Wer hegt bescheidnern tugendlichem Sinn
 Als eure fromme Tochter? Ist sie's nicht
 Die ihren ältern Schwestern freudig dient?
 Sie ist die Hochbegabteste von allen,
 Doch seht ihr sie wie eine niedre Magd
 Die schwersten Pflichten still gehorsam üben,
 Und unter ihren Händen wunderbar
 Gedeihen auch die Heerden und die Saaten;
 Um alles was sie schafft, ergießet sich
 Ein unbegreiflich überschwenglich Glück.

THIBAUT.

Ja wohl! ein unbegreiflich Glück — Mir kommt
 Ein eigen Grauen an bei diesem Segen!

— Nichts mehr davon. Ich schweige. Ich will
 schweigen;

Soll ich mein eigen theures Kind anklagen?
 Ich kann nichts thun als warnen, für sie beten!
 Doch warnen muß ich — Fliehe diesen Baum,
 Bleibt nicht allein, und grabe keine Wurzeln
 Um Mitternacht, bereite keine Tränke,
 Und schreibe keine Zeichen in den Sand. —

qu'il l'a comblée de qualités admirables, plus qu'aucune autre bergère de ce vallon, elle nourrit dans son âme un orgueil criminel : et c'est la superbe qui occasionna la chute des anges ; qui donne prise à l'esprit malin sur l'homme.

RAIMOND.

Qui jamais eut plus de modestie, de vertu que n'en a votre sainte fille ? Ne sert-elle pas d'un cœur content ses sœurs aînées ? Elle les surpasse toutes en qualités supérieures, et vous la voyez, sans prétention, soumise, comme une simple servante, remplir les devoirs les plus pénibles ; sous sa conduite, vos troupeaux, vos grains prospèrent étonnamment : tout ce qu'elle fait devient la source d'une bénédiction incompréhensible, infinie.

THIBAUD.

Sans doute, incompréhensible ! Un frisson tout particulier me glace, quand je pense à cette bénédiction. Suffit, je me tais là dessus, je veux me taire ; dois-je accuser ma propre fille, ma chère enfant ? L'avertir, prier pour elle, c'est là tout ce que je puis faire ; mais je dois l'avertir...

(A Jeanne.)

Fuis cet arbre, ne reste point seule, n'arrache point de racines à minuit, ne prépare point de breuvage, et ne trace point de figures sur le sable. Il est facile d'entr'ouvrir l'empire des es-

Leicht aufzuritzen ist das Reich der Geister;
 Sie liegen wartend unter dünner Decke,
 Und leise hörend stürmen sie herauf.
 Bleib nicht allein, denn in der Wüste trat
 Der Satansengel selbst zum Herrn des Himmels.

DRITTER AUFTRITT.

BERTRAND tritt auf, einen Helm in der Hand.
 Die Vorigen.

RAIMOND.

Still! Da kommt Bertrandaus der Stadt zurück.
 Sieh was er trägt!

BERTRAND.

Ihr staunt mich an, ihr seid
 Verwundert ob des seltsamen Geräthes
 In meiner Hand.

THIBAUT.

Das sind wir. Saget an:
 Wie kamt ihr zu dem Helm, was bringt ihr uns
 Das böse Zeichen in die Friedensgegend?

(Johanna, welche in beiden vorigen Scenen still und
 ohne Antheil auf der Seite gestanden, wird aufmerksam
 und tritt näher.)

BERTRAND.

Kaum weiß ich selbst zu sagen, wie das Ding
 Mir in die Hand gerieth. Ich hatte eisernes
 Geräth mir eingekauft zu Vaucouleurs;
 Ein großes Drängen fand ich auf dem Markt,

prits; légèrement couverts, ils sont à la piste; et dès que le moindre bruit frappe leur ouïe fine, voilà leur cohorte lâchée. Ne reste pas isolée; car c'est dans le désert que l'ange de Satan vint trouver le maître des Cieux même:

SCÈNE III.

BERTRAND arrive tenant un casque en main.

Les acteurs précédents.

RAIMOND.

Paix! Voici Bertrand qui revient de la ville:
Que tient-il là?

BERTRAND.

Vous me regardez avec de grands yeux, vous êtes surpris de voir entre mes mains cet objet singulier.

THIBAUD.

Mais oui. Dites-moi: d'où avez-vous ce casque? Pourquoi nous apporter ce sinistre présage dans ces contrées encore paisibles?

(Jeanne, qui pendant les deux scènes précédentes, n'a rien dit, et qui, se tenant à l'écart, n'a pris aucune part à la conversation, devient attentive, et s'approche.)

BERTRAND.

Je sais à peine moi-même comme cette chose est tombée entre mes mains. Je m'étois acheté à Vaucouleurs des ustensilles de fer; je trouvais sur la place une presse étonnante, car une foule de

**Denn flücht'ges Volk war eben angelangt
Von Orleans mit böser Kriegespost.**

**Im Aufruhr lief die ganze Stadt zusammen,
Und als ich Bahn mir mache durchs Gewühl,
Da tritt ein braun Bohemerweib mich an
Mit diesem Helm, faßt mich ins Auge scharf,
Und spricht: Gesell, ihr suchet einen Helm,
Ich weiß, ihr suchet einen. Da! Nehmt hin!
Um ein geringes steht er euch zu Kaufe.
— Geht zu den Lanzenknechten, sagt' ich ihr,
Ich bin ein Landmann, brauche nicht des Helmes.
Sie aber ließ nicht ab und sagte ferner:
Kein Mensch vermag zu sagen, ob er nicht
Des Helmes braucht. Ein stählern Dach fürs**

Haupt

**Ist jetzt mehr werth als ein steinern Haus.
So trieb sie mich durch alle Gassen, mir
Den Helm aufnöthigend, den ich nicht wollte.
Ich sah den Helm, daß er so blank und schön
Und würdig eines ritterlichen Haupts,
Und da ich zweifelnd in der Hand ihn wog,
Des Abentheuers Seltsamkeit bedenkend,
Da war das Weib mir aus den Augen schnell,
Hinweggerissen hatte sie der Strom
Des Volkes, und der Helm blieb mir in Händen.**

JOHANNA,

(rasch und begierig darnach greifend.)

Gibt mir den Helm!

fugitifs arrivant d'Orléans, apportoit la nouvelle de grands revers. Toute la ville fut à l'instant sur pied et rassemblée. Tandis que je tâchois de me frayer un passage dans la multitude, voilà une Bohémienne qui m'aborde en tenant ce casque; elle me fixe, et me dit: l'ami, vous cherchez un casque, oui, vous en cherchez un, je le sais: prenez celui-ci, vous l'aurez pour une bagatelle. — Adressez-vous aux lansquenets, lui répondis-je, je suis paysan, ce casque m'est inutile. Mais elle n'en démordit pas, et ajouta: personne ne peut dire s'il n'a pas besoin d'un casque. Une coiffure d'acier est actuellement préférable au toit d'une maison en pierres. Elle me poursuivit dans toutes les rues, me pressant de prendre son casque, que je ne voulois point. J'en considérois le poli, la beauté, je pensois qu'il étoit digne d'orner la tête d'un chevalier; et pendant qu'indécis, je le pesois sur ma main, en réfléchissant sur la singularité de cette aventure, la Bohémienne s'étoit soustraite à mes regards; bientôt la foule me la déroba entièrement; et le casque me resta entre les mains.

JEANNE,

(saisissant le casque avec impétuosité.)

Donnez-moi ce casque.

BERTRAND.

Was frommt euch dieß Geräthe?
Das ist kein Schmuck für ein jungfräulich Haupt.

JOHANNA (entreißt ihm den Helm.)

Mein ist der Helm und mir gehört er zu.

THIBAUT.

Was fällt dem Mädchen ein?

RAIMOND.

Lafst ihr den Willen!

Wohl ziemt ihr dieser kriegerische Schmuck,
Denn ihre Brust verschließt ein männlich Herz.
Denkt nach, wie sie den Tigerwolf bezwang,
Das grimmig wilde Thier, das unsre Heerden
Verwüstete, den Schrecken aller Hirten.
Sie ganz allein, die löwenherz'ge Jungfrau,
Stritt mit dem Wolf und rang das Lamm ihm ab,
Das er im blut'gen Rachen schon davon trug.
Welch tapfres Haupt auch dieser Helm bedeckt,
Er kann kein würdigeres zieren!

THIBAUT (zu BERTRAND.)

Sprecht!

Welch neues Kriegesunglück ist geschehn?
Was brachten jene Flüchtigen?

BERTRAND.

Gott helfe

Dem König und erbarme sich des Landes!
Geschlagen sind wir in zwey großen Schlachten
Mitten in Frankreich steht der Feind, verloren

BERTRAND.

De quelle utilité peut-il être pour vous? ce n'est point une parure pour la tête d'une fille.

JEANNE (le lui arrachant des mains.)

Ce casque est à moi, il m'appartient.

THIBAUD.

Qu'est-ce qui lui prend?

RAIMOND.

Ne contrariez pas sa volonté. Oui cette parure martiale lui sied bien; car son sein renferme un cœur mâle. Rappelez-vous comme elle a dompté le loup-tigre, cet animal furieusement féroce, le dévastateur de nos troupeaux, la terreur de tous les bergers. Elle, elle seule, cette fille cœur-de-lion, se mesura avec le loup, et arracha de sa gueule sanglante, l'agneau que déjà il emportoit. Non, ce casque n'ornera point de tête plus digne de le porter, quelque brave que soit celui qui en couvrira la sienne.

THIBAUD (à **BERTRAND**.)

Apprenez-nous les nouveaux revers qu'ont essuyés nos armées: qu'ont racontés ces fugitifs?

BERTRAND.

Notre pauvre roi! Que Dieu lui soit en aide, qu'il ait pitié de notre pays! Nous avons perdu deux grandes batailles; l'ennemi se trouve au cœur de la France; il est maître de tou-

Sind alle Länder bis an die Loire —
Jetzt hat er seine ganze Macht zusammen
Geführt, womit er Orleans belagert.

THIBAUT.

Gott schütze den König!

BERTRAND.

Unermessliches

Geschütz ist aufgebracht von allen Enden,
Und wie der Bienen dunkelnde Geschwader
Den Korb umschwärmen in des Sommers Tagen,
Wie aus geschwärzter Luft die Heuschreckwolke
Herunter fällt und Meilenlang die Felder
Bedeckt in unabsehbarem Gewimmel,
So goß sich eine Kriegeswolke aus
Von Völkern über Orleans Gefilde,
Und von der Sprachen unverständlichem
Gemisch verworren dumpferbraus't das Lager.
Denn auch der mächtige Burgund, der Länder-
Gewaltige hat seine Mannen alle
Herbeigeführt, die *LÜTTICHER*, *LUXEMBURGER*,
Die *MENNEGAUER*, die vom Lande *NAMUR*,
Und die das glückliche *BRABANT* bewohnen,
Die üpp'gen *GENTER*, die in Sammt und Seide
Stolzieren, die von *SEELAND*, deren Städte
Sich reinlich aus dem Meeres-Wasser heben,
Die Heerdenmelkenden *HOLLÄNDER*, die
Von *UTRECHT*, ja vom äußersten *WESTERBES-*
LAND,

tes nos provinces jusqu'à la Loire. Actuellement il assiège Orléans avec la masse de ses forces, qu'il a concentrées.

THIBAUD,

Que Dieu protège le roi !

BERTRAND.

On a, de toute part, amené une artillerie formidable ; et tels on voit en été ces sombres essaims d'abeilles voler en masse autour de leur ruche ; tels on voit tomber des nues qu'ils obscurcissent, ces nuages de sauterelles, et couvrir les campagnes, des lieues entières, de leur infinité confuse, que l'œil ne peut saisir ; tel s'est épanché un déluge de guerriers dans les plaines d'Orléans ; et leur camp retentit de l'incompréhensible jargon sourd et confus des langages mêlés. Car le puissant Bourguignon, si riche en provinces, y a rassemblé toutes ses troupes : les Liégeois, ceux du Luxembourg, du Hainaut, du pays de Namur, et de l'heureux Brabant ; les luxurieux Gantois si fiers sous le velours et la soie ; ceux de la Zélande, dont les villes si propres semblent sortir des flots de la mer ; les Hollandais si contents de traire leurs troupeaux ; ceux d'Utrecht, et jusqu'à ceux des extrémités de la Frise occidentale, eux dont les regards se

Die nach dem Eispol schau'n — Sie folgen alle
Dem Heerbann des gewaltig herrschenden
Burgund und wollen Orleans bezwingen.

THIBAUT.

O des unselig jammervollen Zwists,
Der Frankreichs Waffen wider Frankreich wendet!
det!

BERTRAND.

Auch sie, die alte Königin, sieht man,
Die stolze Isabeau, die Baiierfürstinn,
In Stahl gekleidet durch das Lager reiten,
Mit gift'gen Stachelworten alle Völker
Zur Wuth aufregen wider ihren Sohn,
Den sie in ihrem Mutterschoofs getragen!

THIBAUT.

Fluch treffe sie! Und möge Gott sie einst
Wie jene stolze Jesabel verderben!

BERTRAND.

Der fürchterliche SALSBERY, der Mauren-
Zertrümmerer, führt die Belagerung an,
Mit ihm des Löwen Bruder LIONEL,
Und TALBOT, der mit mörderischem Schwert
Die Völker niedermähet in den Schlachten.
In frechem Muthe haben sie geschworen,
Der Schmach zu weihen alle Jungfrauen,
Und was das Schwert geführt, dem Schwert zu
opfern.
Vier hohe Warten haben sie erbaut,

portent sur le pôle arctique. Tous suivent les bannières du despote de Bourgogne, et veulent forcer Orléans.

THIBAUD.

O fatale et déplorable dissension, qui tourne contre la France les armées de la France !

BERTRAND.

Cette vieille reine, cette fière Isabelle de Bavière paroît aussi chargée d'une armure d'acier dans le camp qu'elle parcourt à cheval, pour animer par des propos pleins d'un venin incendiaire, toutes les troupes contre ce fils qu'elle a porté dans son sein.

THIBAUD.

Que Dieu la maudisse et la confonde un jour comme l'orgueilleuse Jézabel !

BERTRAND.

C'est le terrible SALSURY, ce destructeur de remparts, qui commande le siège avec LIONEL, vrai frère de lion, et TALBOT, qui de son glaive meurtrier, moissonne les peuples dans les combats. Dans leurs transports insolents, ils ont juré de vouer au deshonneur toutes les vierges, et d'immoler par le fer, ceux qui auroient porté les armes. Ils ont fait construire quatre échauquettes qui dominent la ville. Du haut de

Die Stadt zu überragen; oben späht
 Graf Salisbury mit mordbegier'gem Blick,
 Und zählt densenellen Wanderer auf den Gassen.
 Viel tausend Kugeln schon von Centners Last
 Sind in die Stadt geschleudert, Kirchen liegen
 Zertrümmert, und der königliche Thurm
 Von Notre Dame beugt sein erhabnes Haupt.
 Auch Pulvergänge haben sie gegraben .
 Und über einem Höllenreiche steht
 Die bange Stadt, gewärtig jede Stunde,
 Dafs es mit Donners Krachen sich entzünde.

(JOHANNA horcht mit gespannter Aufmerksamkeit und
 setzt sich den Helm auf.)

THIBAUT.

Wo aber waren denn die tapfern Degen
 Saintrailles, La Hire und Frankreichs Brustwehr,
 Der Heldenmüth'ge Bastard, dafs der Feind
 So allgewaltig reißend vorwärts drang?
 Wo ist der König selbst, und sieht er müfsig
 Des Reiches Noth und seiner Städte Fall?

BERTRAND.

Zu CHINON hält der König seinen Hof,
 Es fehlt an Volk, er kann das Feld nicht halten.
 Was nützt der Führer Muth, der Helden Arm,
 Wenn bleiche Furcht die Heere lähmt?
 Ein Schrecken, wie von Gott herab gesandt,
 Hat auch die Brust des Tapfersten ergriffen.
 Umsonst erschallt der Fürsten Aufgebot.

ces tours, le comte Salsbury épie d'un regard assassin, et compte les passants empressés qui sont dans les rues. Des milliers de boulets énormes ont été lancés sur la ville; des églises sont renversées, et la tour royale de Notre-Dame incline sa cime altière. Ils ont aussi fait des mines, et l'enfer creusé sous cette ville, y fait craindre à chaque instant, l'incendie qui suivroit une terrible explosion.

(Ici, JEANNE écoute avec une extrême attention, et met le casque sur sa tête.)

THIBAUD.

Où donc étoient les braves épées des Saintrailles, des La Hire, et du boulevard de la France, ce bâtard héros, pour que l'ennemi comme un torrent impétueux se soit tellement avancé? Et le roi, où est-il? Voit-il sans se mouvoir, et la détresse de son empire, et la perte de ses places?

BERTRAND.

Le roi est à Chinon avec sa cour; il manque de troupes, et ne peut tenir la campagne. Que servent le courage des chefs, le bras des héros, quand une terreur mortelle paralyse les armées? Un effroi qu'on diroit venir du ciel, a saisi le cœur des plus vaillants-mêmes. En vain les princes font publier la convocation des bans.

Wie sich die Schaaf' bang zusammen drängen,
 Wenn sich des Wolfes Heulen hören läßt,
 So sucht der Franke, seines alten Ruhms
 Vergessend, nur die Sicherheit der Burgen.
 Ein einz'ger Ritter nur, hört' ich erzählen,
 Hab' eine schwache Mannschaft aufgebracht,
 Und zieh' dem König zu mit sechszehn Fahnen.

JOHANNA (schnell.)

Wie heißt der Ritter?

BERTRAND.

Baudricour, Doch schwerlich
 Möcht' er des Feindes Kundschaft hintergehn,
 Der mit zwey Heeren seinen Fersen folgt.

JOHANNA,

Wo hält der Ritter? Sagt mirs, wenn ihrs wisset.

BERTRAND.

Er steht kaum eine Tagereise weit
 Von Vaucouleurs.

THIBAUT (zu JOHANNA.)

Was kümmerst dich! Du fragst
 Nach Dingen, Mädchen, die dich nicht geziemen.

BERTRAND.

Weil nun der Feind so mächtig und kein Schutz
 Vom König mehr zu hoffen, haben sie
 Zu Vaucouleurs einmüthig den Beschluß
 Gefaßt, sich dem Burgund zu übergeben.
 So tragen wir nicht fremdes Joch und bleiben
 Beim alten Königstamme — ja vielleicht

Semblables aux peureuses brebis, qui, au hurlement du loup, se pressent les unes contre les autres, les Français oubliant leur gloire antique, ne connoissent plus de sûreté que dans les forts. Un seul chevalier, a-t-on dit, doit avoir mis sur pied une petite troupe, et veut aller joindre le roi, avec seize drapeaux.

JEANNE (avec vivacité.)

Comment s'appelle ce chevalier?

BERTRAND.

Baudricour. Mais il pourra difficilement cacher sa marche à l'ennemi qui le suit de près avec deux armées.

JEANNE.

Où est-il? Dites-le-moi si vous le savez.

BERTRAND.

Tout au plus à un jour de marche de Vaucouleurs.

THIBAUD (à JEANNE.)

De quoi te mêles-tu, ma fille? Ces questions sont déplacées dans ta bouche.

BERTRAND.

Les habitants de Vaucouleurs, considérant la supériorité des forces de l'ennemi, sans espoir que le roi les défende, ont unanimement pris le parti de se rendre au duc de Bourgogne. Alors nous ne porterons pas un joug étranger, nous resterons à l'ancienne famille royale; et peut-

Zur alten Krone fallen wir zurück
 Wenn einst Burgund und Frankreich sich ver-
 söhnen.

JOHANNA (in Begeisterung.)

Nichts von Verträgen! Nichts von Uebergabe!
 Der Retter naht, er rüstet sich zum Kampf.
 Vor Orleans soll das Glück des Feindes scheitern,
 Sein Maafs ist voll, er ist zur Aernte reif.
 Mit ihrer Sichel wird die Jungfrau kommen,
 Und seines Stolzes Saaten niedermähen,
 Herab vom Himmel reifst sie seinen Ruhm,
 Den er hoch an den Sternen aufgehangen.
 Verzagt nicht! Flihet nicht! denn eh der Rocken
 Gelb wird, eh sich die Mondesscheibe füllt,
 Wird kein engländisch Ross mehr aus den Wellen
 Der prächtig strömenden Loire trinken.

BERTRAND.

Ach! Es geschehen keine Wunder mehr!

JOHANNA.

Es geschehn noch Wunder — Eine weisse Taube
 Wird fliegen und mit Adlerskühnheit diese Geier
 Anfallen, die das Vaterland zerreißen.
 Darnieder kämpfen wird sie diesen stolzen
 Burgund, den Reichsverräther, diesen Talbot
 Den himmelstürmend hunderthändigen,
 Und diesen Salisbury, den Tempelschänder,
 Und diese frechen Inselwohner alle
 Wie eine Heerde Lämmer vor sich jagen.

être que, la paix faite entre la Bourgogne et la France, nous retomberons à l'antique couronne.

JEANNE (comme inspirée.)

Point d'accord, point de reddition ! Le sauveur approche, il s'arme pour le combat. C'est devant Orléans qu'échouera le bonheur de l'ennemi : sa mesure est comblée, il est prêt à être moissonné. La vierge viendra armée de sa faucille, pour couper les fruits de son orgueil ; elle précipitera du haut des cieux cette gloire qu'il avoit cru fixer aux astres. Ne perdez pas courage, ne fuyez pas ; car avant que le seigle ait jauni, que le disque de la lune soit plein, nul coursier anglais ne boira plus dans la Loire, ce fleuve majestueux.

BERTRAND.

Ah ! le temps des miracles est passé.

JEANNE,

Il s'en fait encore des miracles. Une colombe blanche élèvera son vol, et audacieuse comme l'aigle, elle fondra sur ces vautours qui déchireront la patrie. Elle terrassera ce fier Bourguignon, traître à l'état, ce Talbot aux cent mains, dont il voudroit assaillir le ciel-même ; et elle chassera devant soi comme on chasse des agneaux, ce Salsbury, profanateur des temples, et tous ces hardis insulaires. Le Seigneur sera

Der Herr wird mit ihr seyn, der Schlachten Gott.
 Sein zitterndes Geschöpf wird er erwählen,
 Durch eine zarte Jungfrau wird er sich
 Verherrlichen, denn er ist der Allmächt'ge.

THIBAUT.

Was für ein Geist ergreift die Dirn?

RAIMOND.

Es ist

Der Helm, der sie so kriegerisch beseelt.
 Seht eure Tochter an. Ihr Auge blitzt,
 Und glühend Feuer sprühen ihre Wangen!

JOHANNA

Dieß Reich soll fallen? dieses Land des Ruhms,
 Das schönste, das die ew'ge Sonne sieht
 In ihrem Lauf, das Paradies der Länder,
 Das Gott liebt wie den Apfel seines Auges,
 Die Fesseln tragen eines fremden Volks!
 — Hier scheiterte der Heiden Macht. Hier war
 Das erste Kreutz, das Gnadenbild erhöht,
 Hier ruht der Staub des heil'gen Ludwig,
 Von hier aus ward Jerusalem erobert.

BERTRAND (erstaunt.)

Hört ihre Rede! Woher schöpfte sie
 Die hohe Offenbarung — Vater Arc!
 Euch gab Gott eine wundervolle Tochter!

JOHANNA.

Wir sollen keine eigne Könige
 Mehr haben, keinen eingebohrnen Herrn —

avec elle, lui, le Dieu des combats. Il choisira sa créature tremblante, il manifestera sa gloire par une vierge foible, car il est le Tout-puisant.

THIBAUD.

Quel esprit s'empare d'elle?

RAIMOND.

C'est le casque qui lui inspire cet enthousiasme guerrier. Considérez votre fille : ses yeux étincellent, le feu semble sortir de ses joues.

JEANNE.

Ce royaume devrait cesser d'en être un? ce séjour de la gloire, le pays le plus beau que l'éternel astre du jour voye dans sa course, ce paradis sublunaire, que Dieu aime comme la prunelle de son œil, porteroit le joug d'un peuple étranger! ... Ici s'est brisée la puissance des infidelles. Ici fut plantée la première croix, suspendue la première image miraculeuse; ici reposent les cendres de St. Louis; d'ici Jérusalem fut conquis.

BERTRAND. (tout étonné.)

L'entendez-vous? Où puise-t-elle cette sublime révélation? Père Arc, Dieu vous a donné une fille merveilleuse.

JEANNE.

Quoi, nous n'aurions plus nos propres rois, ni nos princes français! Notre roi, qui ne meurt

Der König, der nie stirbt, soll aus der Welt
Verschwinden — der den heil'gen Pflug be-
schützt,

Der die Trifft beschützt und fruchtbar macht
die Erde,

Der die Leibeignen in die Freiheit führt,

Der die Städte freudig stellt um seinen Thron —

Der dem Schwachen beisteht und den Bösen
schreckt,

Der den Neid nicht kennet, denn er ist der Größte,

Der ein Mensch ist und ein Engel der Erbarmung

Auf der feindsel'gen Erde. — Denn der Thron

Der Könige, der von Golde schimmert, ist

Das Obdach der Verlassenen — hier steht

Die Macht und die Barmherzigkeit — es zittert

Der Schuldige, vertrauend naht sich der Gerechte,

Und scherzet mit den Löwen um den Thron!

Der fremde König, der von aussen kommt,

Dem keines Ahnherrn heilige Gebeine

In diesem Lande ruhn, kann er es lieben?

Der nicht jung war mit unsern Jünglingen,

Dem unsre Worte nicht zum Herzen tönen,

Kann er ein Vater seyn zu seinen Söhnen?

THIBAUT.

Gott schütze Frankreich und den König! Wir

Sind friedliche Landleute, wissen nicht

Das Schwert zu führen, noch das kriegerische Ross

Zu tummeln. — Laßt uns still gehorend harren,

jamais, disparoitroit de dessus la terre? Lui, le protecteur de nos charrues, de nos troupeaux; lui qui rend nos contrées fertiles; lui qui remet les serfs en liberté, qui entoure si volontiers son trône des représentants de ses villes; lui, le soutien du foible, le fléau du méchant; lui qui ne peut connoître l'envie, puisqu'il est supérieur à tous; lui, homme, et pourtant un ange de miséricorde sur cette terre hostile. ... Car le trône des rois, éblouissant d'or, est l'abri des délaissés; c'est là que siège la puissance et la compassion: le coupable n'en approche qu'en tremblant, le juste qu'avec confiance; celui-ci se joue des lions qui entourent le trône. Comment un roi étranger, qui vient d'ailleurs, qui ne retrouve point chez nous les restes révéérés de ses ancêtres, pourroit-il aimer ce pays? Il n'a pas été jeune avec nos jeunes gens, nos accents ne vont point jusqu'à son cœur: pourroit-il être PÈRE pour ses FILS?

THIRAUD.

Que Dieu protège la France et notre roi! Nous sommes de paisibles paysans, nous ne savons ni manier les armes, ni travailler les chevaux de bataille. Ainsi attendons avec une résignation calme et entière celui que la victoire nous don-

Wen uns der Sieg zum König geben wird.
 Das Glück der Schlachten ist das Urtheil Gottes,
 Und unser Herr ist, wer die heil'ge Oelung
 Empfängt und sich die Kron' aufsetzt zu Rheims.
 — Kommt an die Arbeit! Kommt! Und denke
 jeder

Nur an das Nächste! Lassen wir die Großen,
 Der Erde Fürsten um die Erde loosen,
 Wir können ruhig die Zerstörung schauen,
 Denn sturmfest steht der Boden, den wir bauen.
 Die Flamme brenne unsre Dörfer nieder,
 Die Saat zerstampfe ihrer Rosse Tritt,
 Der neue Leuz bringt neue Saaten mit,
 Und schnell erstehn die leichten Hütten wieder!
 (Alle ausser der Jungfrau gehen ab.)

VIERTER AUFTRITT.

JOHANNA (allein.)

Lebt wohl ihr Berge, ihr geliebten Triften,
 Ihr traulich stillen Thäler lebet wohl!
 Johanna wird nun nicht mehr auf euch wandeln,
 Johanna sagt euch ewig Lebewohl.
 Ihr Wiesen, die ich wässerte! Ihr Bäume,
 Die ich gepflanzt, grünet fröhlich fort!
 Lebt wohl ihr Grotten und ihr kühlen Brunnen!
 Du Echo, holde Stimme dieses Thals,
 Die oft mir Antwort gab auf meine Lieder,
 Johanna geht, und nimmer kehrt sie wieder!

nera pour roi. L'heureuse issue des combats est l'oracle de la divinité; et celui-là est notre souverain, qui, à Rheims, reçoit l'onction sainte, et pose la couronne sur sa tête. . . . Venez travailler, allons; et que chacun ne pense qu'à ce qui le touche de plus près. Laissons les potentats, les princes de la terre tirer la terre au sort. Nous autres, nous pouvons considérer tranquillement les désastres; car le sol que nous cultivons tient bon contre les tempêtes. Que les flammes réduisent nos hameaux en cendres, que les chevaux ennemis foulent aux pieds nos semailles; le printemps de retour, nous rendra de nouvelles semailles, nos chétives chaumières seront bientôt rebâties. (Tous sortent excepté JEANNE.)

SCÈNE IV.

JEANNE (seule.)

Adieu montagnes, et pâturages chéris; adieu vallons délicieusement tranquilles! Jeanne n'errera plus ni sur les unes, ni dans les autres: Jeanne vous dit un éternel adieu. Prés que j'arrosai, arbres que je plantai, verdissez toujours aussi beaux! Adieu, grottes et sources fraîches! Et toi, Écho, douce voix de ce vallon, toi qui si souvent répondis à mes chansons: Jeanne part et ne reviendra jamais.

Ihr Plätze alle meiner stillen Freuden
 Euch laß ich hinter mir auf immerdar!
 Zerstreuet euch ihr Lämmer auf den Heiden,
 Ihr seid jetzt eine hirtlose Schaar,
 Denn eine andre Heerde muß ich weiden,
 Dort auf dem blut'gen Felde der Gefahr.
 So ist des Geistes Ruf an mich ergangen,
 Mich treibt nicht eitles irdisches Verlangen.

Denn der zu Mosen auf des Horebs Höhen
 Im feur'gen Busch sich flammend niederliefs,
 Und ihm befahl vor Pharao zu stehen,
 Der eifst den frommen Knaben Isai's,
 Den Hirten, sich zum Streiter ausersehen,
 Der stets den Hirten gnädig sich bewies,
 Ersprach zu mir aus dieses Baumes Zweigen:
 « Geh hin! Du sollst auf Erden für mich zeugen.

In rauhes Erz sollst du die Glieder schnüren,
 Mit Stahl bedecken deine zarte Brust,
 Nicht Männerliebe darf dein Herz berühren
 Mit sünd'gen Flammen eitler Erdenlust,
 Nie wird der Brautkranz deine Locke zieren,
 Dir blüht kein lieblich Kind an deiner Brust,
 Doch werd' ich dich mit kriegerischen Ehren,
 Vor allen Erdenfrauen dich verklären.

Denn wenn im Kampf die Muthigsten verza-
 gen,
 Wenn Frankreichs letztes Schicksal nun sich naht

O vous toutes, places où j'ai joui de mes plaisirs tranquilles, je m'éloigne de vous pour toujours ! Mes agneaux, dispersez-vous dans ces landes, vous voilà maintenant sans bergère ; car il faut que j'aille conduire un autre troupeau, là-bas, dans la carrière sanglante des dangers. Tel est l'ordre que l'ESPRIT m'a donné. La vanité n'est point mon motif, mes vœux n'ont rien de terrestre.

Celui qui, sur les hauteurs d'Horeb apparut tout en feu à Moïse, dans un buisson ardent, et lui ordonna d'aller se présenter à Pharaon ; celui qui jadis se choisit pour combattant le jeune berger, pieux enfant d'Isaï ; qui constamment fut propice aux bergers, m'a dit, des branches de cet arbre : « Va, rends témoignage de moi sur la terre.

Couvre d'airain pesant tes membres, d'acier ta poitrine délicate ; garde ton cœur de l'approche des flammes coupables, de la vanité des plaisirs d'un amour charnel ; jamais le chapeau de roses n'ornera ta tête, jamais tu n'offriras la santé à un enfant aimable en l'approchant de ton sein ; mais en revanche, je te comblerai d'honneurs guerriers plus que toute autre femme.

Car, lorsque dans les combats, les plus valeureux perdront courage, que la France touchera à sa ruine, toi, mon oriflamme en main, et sem-

Dann wirst du meine Oriflamme tragen
 Und wie die rasche Schnitterinn die Saat,
 Den stolzen Ueberwinder niederschlagen,
 Umwälzen wirst du seines Glückes Rad,
 Errettung bringen Frankreichs Heldensöhnen,
 Und Rheims befreyn und deinen König krö-
 nen! »

Ein Zeichen hat der Himmel mir verheissen,
 Er sendet mir den Helm, er kommt von ihm,
 Mit Götterkraft berühret mich sein Eifer,
 Und mich durchflammt der Muth der Cherubim,
 In's Kriegsgewühl hinein will es mich reißen,
 Es treibt mich fort mit Sturmes Ungestüm,
 Den Feldruf hör' ich mächtig zu mir dringen,
 Das Schlachtroß steigt und die Trompeten klin-
 gen.

(sie geht ab.)

blable à l'expéditive moissonneuse, qui abat le grain, tu terrasseras l'orgueilleux vainqueur; et imprimant à la roue de sa fortune un mouvement rétrograde, tu iras sauver les fils de héros de la France, délivrer Rheims, et couronner ton roi. »

Le ciel m'a promis un signe, il m'envoie ce casque : il vient d'EN HAUT. Il y a une vertu divine dans cet acier qui me touche ; le courage des Chérubins m'enflamme, il veut me pousser dans le tumulte de la guerre, il m'entraîne avec l'impétuosité de la tempête ; j'entends crier aux armes, ce cri pénètre avec force jusqu'à moi, les chevaux de bataille se dressent, les trompettes sonnent,

(Elle sort.)

ERSTER AUFZUG.

HOFPLATZ KÖNIG KARLS ZU CHIRON.

ERSTER AUFTRITT.

DUNOIS und DU CHATEL.

DUNOIS.

Nein, ich ertrag' es länger nicht. Ich sage
 Mich los von diesem König, der unrühmlich
 Sich selbst verläßt. Mir blutet in der Brust
 Das tapfre Herz und glüh'nde Thränen möcht'
 ich weinen,

Daß Räuber in das königliche Frankreich
 Sich theilen mit dem Schwert, die edeln Städte,
 Die mit der Monarchie gealtert sind,
 Dem Feind die rost'gen Schlüssel überliefern,
 Indefs wir hier in thatenloser Ruh
 Die köstlich edle Rettungszeit verschwenden,
 — Ich höre Orleans bedroht, ich fliege
 Herbei aus der entlegnen Normandie,
 Den König denk' ich kriegerisch gerüstet
 An seines Heeres Spitze schon zu finden
 Und find' ihn — hier! umringt von Gaukelspie-
 lern
 Und Troubadours, spitzfind'ge Räthsel lösend

ACTE I.

COUR DU ROI CHARLES À CHINON.

SCÈNE I.

DUNOIS. DU CHATEL.

DUNOIS.

Non, je n'y tiens plus. Je me détache de ce roi qui, sans penser à la gloire, s'abandonne lui-même. Mon cœur généreux saigne, je pourrois répandre des larmes de feu, quand je pense que des brigands, le glaive en main, se partagent la France, cet antique royaume; que de bonnes villes, de même âge que la monarchie, présentent à l'ennemi des clés que le temps a rouillées; tandis que, plongés dans un repos nonchalant, nous abusons du précieux moment de notre délivrance. J'apprends qu'Orléans est menacé, j'accours du fond de la Normandie, croyant trouver le roi tout équipé et déjà à la tête de ses troupes; et je le trouve ici au milieu de baladins et de troubadours, devinant des énigmes ingénieuses, et donnant des fêtes galantes à la

Und der Sorel galante Feste gebend,
 Als waltete im Reich der tiefste Frieden!
 — Der Konnetable geht, er kann den Greuel
 Nicht länger ansehen. — Ich verlaß ihn auch,
 Und übergab' ihn seinem bösen Schicksal.

DU CHATEL.

Da kommt der König!

ZWEITER AUFTRITT.

KÖNIG KARL zu den Vorigen.

KARL.

Der Konnetable schickt sein Schwert zurück,
 Und sagt den Dienst mir auf. In Gottes Nahmen!
 So sind wir eines mürr'schen Mannes los,
 Der unverträglich uns nur meistern wollte.

DUNOIS.

Ein Mann ist viel werth in so theurer Zeit,
 Ich möcht' ihn nicht mit leichtem Sinn verlieren.

KARL.

Das sagst du nur aus Lust des Widerspruchs,
 So lang er da war, warst du nie sein Freund.

DUNOIS.

Er war ein stolz verdrießlich schwerer Narr,
 Und wuste nie zu enden — dießmal aber
 Weiß er's. Er weiß zu rechter Zeit zu gehn,
 Wo keine Ehre mehr zu hohlen ist.

Sorel, comme si le royaume jouissoit d'une paix profonde. Le connétable se retire, il ne peut voir plus long-temps une telle horreur. Je suis son exemple, et j'abandonne ce prince à son mauvais sort.

Du CHATEL.

Voici le roi.

SCÈNE II.

Le roi CHARLES. Les acteurs précédents.

CHARLES.

Le connétable me renvoie son épée, et me donne sa démission. Soit. Nous voilà quittes d'un fâcheux qui ne tendoit qu'à nous asservir à ses volontés insupportables.

DUNOIS.

UN HOMME a bien du prix dans ces moments critiques, je ne le perdrais pas si indifféremment.

CHARLES.

C'est pour me contrarier que tu parles ainsi; jamais tu ne l'aimas, tant qu'il fut connétable.

DUNOIS.

C'étoit un fou orgueilleux, chagrin, difficile, ne sachant rien terminer; mais à présent, il a su finir, en se retirant à une époque où il n'y a plus d'honneur à acquérir,

KARL.

Du bist in deiner angenehmen Laune,
 Ich will dich nicht drinn stören. — Du Chatel!
 Es sind Gesandte da vom alten König
 René, belobte Meister im Gesang,
 Und weit berühmt. — Man muß sie wohl bewir-
 then,
 Und jedem eine goldne Kette reichen.

(zum Bastard.)

Worüber lachst du?

DUNOIS.

Dafs du goldne Ketten
 Aus deinem Munde schüttelst.

DU CHATEL.

Sire! es ist
 Kein Geld in deinem Schatze mehr vorhanden.

KARL.

So schaffe welches. — Edle Sänger dürfen
 Nicht ungeehrt von meinem Hofe ziehen.
 Sie machen uns den dürren Scepter blühn,
 Sie flechten den unsterblich grünen Zweig
 Des Lebens in die unfruchtbare Krone,
 Sie stellen herrschend sich den Herrschern gleich,
 Aus leichten Wünschen bauen sie sich Throne,
 Und nicht im Raume liegt ihr harmlos Reich,
 Drum soll der Sänger mit dem König gehen,
 Sie beide wohnen auf der Menschheit Höhen!

CHARLES.

Tu es aujourd'hui d'une humeur agréable, je ne ne veux pas te l'ôter. ... Du Chatel, j'ai ici des députés du vieux roi René : des chanteurs excellents et très-vantés. Qu'on les traite au mieux, et fais présenter à chacun d'eux une chaîne d'or. (au bâlard.) De quoi ris-tu ?

DUNOIS.

De ce que vous voulez faire sortir des chaînes d'or de vos paroles.

DU CHATEL.

Sire, il n'y a plus d'argent dans votre trésor.

CHARLES.

Tâche d'en trouver. De nobles Troubadours ne quitteront certes pas ma cour sans marques d'honneur. Ce sont eux qui font fleurir notre sceptre aride ; ils savent entrelacer dans la stérile couronne, le rameau toujours verdoyant de la vie. En dominant, ils s'égalent aux potentats, de simples desirs leur suffisent pour s'ériger des trônes, et leur empire paisible se trouve hors de l'espace : aussi le poète doit aller de pair avec le roi ; tous deux sont placés sur le plus haut échelon de l'humanité.

DU CHATEL.

Mein königlicher Herr! Ich hab' dein Ohr
Verschont, so lang noch Rath und Hülfe war,
Doch endlich löst die Nothdurft mir die Zunge.
— Du hast nichts mehr zu schenken, ach! du hast
Nicht mehr, wovon du morgen könntest leben!
Die hohe Flut des Reichthums ist verflossen,
Und tiefe Ebbe ist in deinem Schatz.
Den Truppen ist der Sold noch nicht bezahlt,
Sie drohen murrend abzuziehn. — Kaum weiß
Ich Rath dein eignes königliches Haus
Nothdürftig nur, nicht fürstlich zu erhalten.

KARL.

Verpfände meine königliche Zölle,
Und laß dir Geld darleihn vom den Lombarden.

DU CHATEL.

Sire, deine Kron Einkünfte, deine Zölle
Sind auf drei Jahre schon voraus verpfändet.

DUNOIS.

Und unterdeß geht Pfand und Land verloren.

KARL.

Uns bleiben noch viel reiche schöne Länder.

DUNOIS.

So lang es Gott gefällt und Talbots Schwert!
Wenn Orleans genommen ist, magst du
Mit deinem König René Schaafte hüten.

KARL.

Stets übst du deinen Witz an diesem König,

DU CHATEL.

Sire, tant que j'ai pu trouver des expédients, je vous ai voilé la vérité ; mais enfin, la nécessité me force à rompre le silence. Vous n'avez rien à donner ; hélas ! vous n'avez pas même de quoi vivre demain. A l'abondance des richesses, a succédé dans votre trésor, la pénurie la plus grande. Les troupes ne sont pas payées ; elles murmurent et menacent de quitter le service. Je puis à peine trouver moyen de faire face aux fraix de votre propre maison, non splendidement, mais pour le strict nécessaire.

CHARLES.

Engage mes péages, fais-toi prêter de l'argent par les Lombards.

DU CHATEL.

Sire, vos domaines, vos péages sont déjà engagés pour trois ans.

DUNOIS.

En attendant, les gages et le pays se perdent.

CHARLES.

Nous avons encore de beaux, de riches pays.

DUNOIS.

Oui, tant qu'il plaira à Dieu et au victorieux Talbot ! Orléans pris, vous pourrez faire paître les brebis avec votre roi René.

CHARLES.

Toujours tu fais le bel esprit aux dépens de

Doch ist es dicser länderlose Fürst,
Der eben heut mich königlich beschenkte.

DUNOIS.

Nur nicht mit seiner Krone von Neapel,
Um Gottes willen nicht! Denn die ist feil,
Hab' ich gehört, seit dem er Schaaf weidet.

KARL.

Das ist ein Scherz, ein heitres Spiel, ein Fest,
Das er sich selbst und seinem Herzen giebt,
Sich eine schuldlos reine Welt zu gründen,
In dieser rauh barbar'schen Wirklichkeit.
Doch was er großes, königliches will —
Erwill die alten Zeiten wieder bringen,
Wozarte Minne herrschte, wo die Liebe
Der Ritter große Heldenherzen hob,
Und edle Frauen zu Gerichte saßen,
Mit zartem Sinne alles Feine schlichtend.
In jenen Zeiten wohnt der heitre Greis;
Und wie sie noch in alten Liedern leben,
So will er sie, wie eine Himmelstadt
In goldnen Wolken, auf die Erde setzen —
Gegründet hat er einen Liebeshof,
Wohin die edlen Ritter sollen wallen,
Wo keusche Frauen herrlich sollen thronen,
Wo reine Minne wiederkehren soll,
Und mich hat er erwählt zum Fürst der Liebe.

DUNOIS.

Ich bin so sehr nicht aus der Art geschlagen,

ce monarque, et ce prince sans terres me fait aujourd'hui des présents dignes d'un roi.

DUNOIS.

Qu'au nom de Dieu, sa couronne de Naples n'en soit pas un ; car j'entends dire qu'elle est à l'enchère depuis qu'il est devenu berger.

CHARLES.

En se créant un monde innocemment pur dans cette réalité grossièrement barbare, c'est une plaisanterie, un jeu agréable, une fête pour lui et pour son cœur. Son grand but, but digne d'un roi, est de ressusciter ce bon vieux temps où régnoit une tendre galanterie ; où l'amour aggrandissoit le cœur magnanime des chevaliers héros ; où des dames nobles, assises sur leur tribunal, polissoient encore par la délicatesse de leur goût, ce qu'il y avoit de plus fin. Ce vieillard toujours frais, se transporte à cette époque, telle que nous la dépeignent d'antiques couplets, et il veut la fixer sur la terre comme une cité céleste flottante dans des nuages d'or. Il a fondé une cour d'amour, où fourmilleront les braves chevaliers, où de chastes dames jugeront sur le trône, où reparoîtra la pure galanterie : et il m'a nommé Prince de l'amour.

DUNOIS.

Je n'ai pas dégénéré au point de déclamer

Daß ich der Liebe Herrschaft sollte schmähn;
 Ich nenne mich nach ihr, ich bin ihr Sohn,
 Und all mein Erbe liegt in ihrem Reich.
 Mein Vater war der Prinz von Orleans,
 Ihm war kein weiblich Herz unüberwindlich,
 Doch auch kein feindlich Schloß war ihm zu fest,
 Willst du der Liebe Fürst dich würdig nennen,
 So sei der Tapfern Tapferster! — Wie ICH
 Aus jenen alten Büchern mir gelesen,
 War Liebe stets mit hoher Ritterthat
 Gepaart, und Helden, hat man mich gelchrt,
 Nicht Schäfer sassen an der Tafelrunde.
 Wer nicht die Schönheit tapfer kann beschützen,
 Verdient nicht ihren goldnen Preiß. — Hier ist
 Der Fechtplatz! Kämpf um deiner Väter Krone!
 Vertheidige mit ritterlichem Schwert
 Dein Eigenthum und edler Frauen Ehre. —
 Und hast du dir aus Strömen Feindesbluts
 Die angestammte Krone kühn erobert,
 Dann ist es Zeit und steht dir fürstlich an,
 Dich mit der Liebe Myrten zu bekrönen.

KARL.

(zu einem Edelknecht, der hereintritt.)

Was giebt's?

EDELKNECHT.

Rathsherrn von Orleans flehn um Gehör.

KARL.

Führ sie herein,

contre la puissance de l'amour ; je lui dois mon nom, je suis son fils, et tout mon patrimoine est dans son empire. Mon père étoit le Duc d'Orléans, et s'il savoit vaincre le cœur des dames, il emportoit aussi les châteaux ennemis les mieux fortifiés. Voulez-vous, à bon droit vous nommer le PRINCE DE L'AMOUR ? soyez le brave des braves. J'ai lu dans ces vieux livres, que l'amour s'allioit toujours aux exploits chevaleresques ; et on m'a enseigné que c'étoit des héros et non des bergers qui s'asseyoient à la Table ronde. Qui-conque ne peut vaillamment protéger la beauté, ne mérite pas d'en être couronné. Voici l'arène, disputez-y la couronne de vos pères ; défendez en vrai chevalier, le glaive en main, et vos possessions, et l'honneur des dames ; et quand, à travers des flots de sang ennemi, vous aurez, par votre valeur, reconquis le trône de vos ancêtres, il sera temps, il vous siéra comme prince, de vous couronner des myrtes de l'amour.

CHARLES.

(à un page qui entre.)

Qu'y a-t-il ?

LE PAGE.

Des magistrats d'Orléans demandent audience.

CHARLES.

Fais-les entrer.

(Edelknecht geht ab.)

Sie werden Hülfe fodern,
Was kann ich thun, der selber hüllos bin!

DRITTER AUFTRITT.

DREY RATHSHERRN zu den Vorigen.

KARL.

Willkommen meine vielgetreue Bürger
Aus Orleans! Wie steht's um meine gute Stadt?
Fährt sie noch fort mit dem gewohnten Muth
Dem Feind zu widerstehn, der sie belagert?

RATHSHERR.

Ach Sire! Es drängt die höchste Noth, und
stündlich wachsend
Schwillt das Verderben an die Stadt heran.
Die äußern Werke sind zerstört, der Feind
Gewinnt mit jedem Sturme neuen Boden.
Entblößt sind von Vertheidigern die Mauern,
Denn rastlos fechtend fällt die Mannschaft aus,
Doch wen'ge sehn die Heimatpforte wieder,
Und auch des Hungers Plage droht der Stadt.
Drum hat der edle Graf von Rochepierre,
Der drinn befiehlt, in dieser höchsten Noth
Vertragen mit dem Feind, nach altem Brauch,
Sich zu ergeben auf den zwölften Tag,
Wenn binnen dieser Zeit kein Heer im Feld
Erschien, zahlreich genug, die Stadt zu retten.

(Dunois macht eine heftige Bewegung des Zorns.)

(le page sort.)

Ils vont sans doute implorer du secours; et que puis-je faire? moi, qui suis sans ressources!

SCÈNE III.

TROIS MAGISTRATS. Les acteurs précédents.

CHARLES.

Soyez les bien-venus, mes féaux bourgeois d'Orléans. Où en est ma bonne ville? oppose-t-elle toujours aux assiégeants, son courage accoutumé?

UN DES MAGISTRATS.

Ah! Sire, la détresse est à son comble; le danger croissant d'heure en heure, rapproche de nos murs une ruine certaine. Les ouvrages extérieurs sont détruits, l'ennemi, à chaque attaque, gagne du terrain. Nos remparts sont dégarnis de défenseurs; car la garnison dans ses sorties fréquentes combat toujours, et peu revoient leurs foyers: enfin la famine menace la ville. Cet état affreux a forcé notre commandant, le brave comte de Rochepierre à négocier avec l'ennemi suivant l'ancien usage. Il doit se rendre dans douze jours, si, d'ici là, il ne paroît en campagne une armée capable de sauver la ville.

(Dunois fait un violent mouvement de colère.)

KARL.

Die Frist ist kurz.

RATHSHERR.

Und jetzo sind wir hier
Mit Feinds Geleit, daß wir dein fürstlich Herz
Anflehn, deiner Stadt dich zu erbarmen,
Und Hülf zu senden binnen dieser Frist,
Sonst übergiebt er sie am zwölften Tage.

DUNOIS.

Saintrailles konnte seine Stimme geben
Zu solchem schimpflichen Vertrag!

RATHSHERR.

Nein, Herr!

Solang der Tapfre lebte, durfte nie
Die Rede seyn von Fried' und Uebergabe.

DUNOIS.

So ist er todt!

RATHSHERR.

An unsern Mauern sank
Der edle Held für seines Königs Sache.

KARL.

Saintrailles todt! O in dem einz'gen Mann
Sinkt mir ein Heer!

(Ein Ritter kommt und spricht einige Worte leise mit
dem Bastard, welcher betroffen auffährt.)

DUNOIS.

Auch das noch!

CHARLES.

Le délai est bien court.

UN DES MAGISTRATS.

Et nous sommes venus sous escorte ennemie, implorer de votre cœur paternel, qu'il daigne avoir pitié de votre ville, et nous envoyer du secours avant l'expiration de ce terme ; sans quoi, elle sera rendue le douzième jour.

DUNOIS.

Et Saintrailles a pu souscrire à une capitulation aussi honteuse ?

LE MAGISTRAT.

Non, Monseigneur ; tout le temps que ce brave a vécu, on n'a osé parler ni de paix, ni de reddition.

DUNOIS.

Quoi, il est mort !

LE MAGISTRAT.

Ce noble héros mourut sous nos remparts en défendant la cause de son roi.

CHARLES.

Saintrailles est mort ! Dans cet unique guerrier je perds une armée.

(Il arrive un chevalier qui parle bas au bâtard ; celui-ci tout surpris, s'emporte)

DUNOIS.

Encore cela !

KARL.

Nun! Was giebt's?

DUNOIS.

Graf Douglas sendet her. Die schott'schen Völker
Empören sich und drohen abzuziehn,
Wenn sie nicht heut den Rückstand noch erhalten

KARL.

Du Chatel!

DU CHATEL (zuckt die Achseln.)

Sire! ich weiß nicht Rath.

KARL.

Versprich,

Verpfände was du hast, mein halbes Reich —

DU CHATEL.

Hilft nichts! Sie sind zu oft vertröstet worden!

KARL.

Es sind die besten Truppen meines Heers!
Sie sollen mich jetzt nicht, nicht jetzt verlassen!

RATHSHERR (mit einem Fußfall.)

O König hilf uns! UNSRER Noth gedenke!

KARL (verzweiflungsvoll.)

Kann ich Armeen aus der Erde stampfen?
Wächst mir ein Kornfeld in der flachen Hand?
Reißt mich in Stücken, reißt das Herz mir aus,
Und münzet es statt Goldes! Blut hab' ich
Für euch, nicht Silber hab' ich, noch Soldaten!

(Er sieht die Sorzeln hereintreten, und eilt ihr mit ausgebreiteten Armen entgegen.)

CHARLES.

Eh bien, qu'y a-t-il ?

DUNOIS.

Le comte Douglas envoie vers vous. Les troupes écossaises se soulèvent et menacent de s'en aller, si elles ne reçoivent aujourd'hui l'arriéré.

CHARLES.

Du Chatel !

DU CHATEL, (haussant les épaules.)

Sire, je ne puis rien faire.

CHARLES.

Promets, engage ce que tu as, la moitié de mon royaume.

DU CHATEL.

Cela est inutile, on les a déçus trop souvent.

CHARLES.

Ce sont les meilleures troupes de mon armée ; elles ne me quitteront certes pas à présent.

UN DES MAGISTRATS, (se jetant aux pieds du roi.)

O Sire, aidez-nous ! songez à notre détresse.

CHARLES, (au désespoir.)

Puis-je, en frappant la terre, en tirer une armée ? Le bled croît-il dans le creux de ma main ? Découpez-moi, arrachez-moi le cœur, monnoyez-le s'il peut remplacer l'or. J'ai du sang, je vous l'offre ; mais je n'ai ni argent, ni soldats.

(Il voit entrer la Soeur, et vole à elle à bras ouverts.)

VIERTER AUFTRITT.

AGNES SOREL ein Kästchen in der Hand. Zu den Vorigen.

KARL.

O meine Agnes! Mein geliebtes Leben!
Du kommst, mich der Verzweiflung zu entreißen!
Ich habe dich, ich flieh an deine Brust,
Nichts ist verloren, denn du bist mein,

SOREL.

Mein theurer König!

(mit ängstlich fragendem Blick umher schauend.)

Dunois! ist's wahr?

Du Chatel?

DU CHATEL.

Leider!

SOREL.

Ist die Noth so groß?

Es fehlt an Sold? die Truppen wollen abziehen?

DU CHATEL.

Ja leider ist es so!

SOREL, (ihm das Kästchen aufdringend.)

Hier, hier ist Gold,

Hier sind Juwelen—Schmelzt mein Silber ein—
Verkauft, verpfändet meine Schlösser — Leihet
Auf meine Güter in Provence — Macht alles
Zu Gelde und befriediget die Truppen.
Fort! Keine Zeit verloren! (treibt ihn fort.)

SCÈNE IV.

AGNÈS SOREL, une cassette à la main. Les acteurs précédents.

CHARLES.

O mon Agnès ! ô ma vie ! Tu viens m'arracher au désespoir. Je t'ai, je vole sur ton sein ; rien n'est perdu, car tu es encore à moi.

SOREL.

Mon roi, mon bien aimé ! (promenant autour d'elle des regards inquiets qui semblent interroger.) Dunois, Du Chatel, ce qu'on dit est-il vrai ?

DU CHATEL.

Que trop vrai, par malheur !

SOREL.

La détresse est si grande ? on ne peut payer les troupes ? elles veulent quitter le service ?

DU CHATEL.

Hélas ! oui.

SOREL, (le forçant de prendre la cassette,)

Tenez, voilà de l'or, des bijoux ; faites fondre mon argenterie ; vendez, engagez mes châteaux ; empruntez sur mes biens de Provence ; faites argent de tout, et payez les troupes. Parlez, ne perdons point de temps. (Elle le pousse vers la porte.)

KARL.

Nun Dunois? Nun Du Chatel? Bin ich euch
 Noch arm, da ich die Krone aller Frauen
 Besitze? — Sie ist edel, wie ich selbst
 Gehoren, selbst das königliche Blut
 Der Valois ist nicht reiner, zieren würde sie
 Den ersten Thron der Welt — doch sie ver-
 schmächt ihn,

Nur meine Liebe will sie seyn und heißen.
 Erlaubte sie mir jemals ein Gefohenk
 Von höhern Werth, als eine frühe Blume
 Im Winter oder seltne Frucht! Von mir
 Nimmt sie kein Opfer an, und bringt mir alle!
 Wagt ihren ganzen Reichthum und Besitz
 Großmüthig an mein untersinkend Glück.

DUNOIS.

Ja sie ist eine Rasende wie du,
 Und wirft ihr Alles in ein brennend Haus,
 Und schöpft ins lecke Faß der Danaiden.
 Dich wird sie nicht erretten, nur sich selbst
 Wird sie mit dir verderben —

SOREL.

Glaub' ihm nicht.

Er hat sein Leben zehnenmal für dich
 Gewagt und zürnt, daß ich mein Gold jetzt wage.
 Wie? Hab' ich dir nicht alles froh geopfert,
 Was mehr geachtet wird als Gold und Perlen,
 Und sollte jetzt mein Glück für mich behalten?

CHARLES.

Eh bien, Dunois, Du Chatel, suis-je encore pauvre à vos yeux, moi qui possède la perle de toutes les femmes? Elle est née aussi noble que moi; le sang royal des Valois même n'est pas plus pur. Elle feroit l'ornement du premier trône du monde, et elle le dédaigne; elle ne veut être, ne veut s'appeler que MES AMOURS. Me permet-elle jamais de lui faire un présent de plus de valeur qu'une fleur printanière en hiver, ou un fruit rare? Elle ne reçoit aucune offrande de ma main, et elle me sacrifie tout. Ses richesses, son avoir, elle les offre généreusement à ma fortune qui dépérit.

DUNOIS.

Oui, elle est aussi folle que vous êtes fou, et jette tout ce qu'elle a, dans une maison que dévorent les flammes: elle puise dans le tonneau percé des Danaïdes. Sans pouvoir vous sauver, elle se perdra avec vous.

SOREL.

Ne le crois pas. Dix fois, il a exposé sa vie pour toi, et il voit avec courroux que je hasarde mon or: Quoi! ne t'ai-je pas, avec plaisir, sacrifié tout ce qu'on estime plus que l'or et les perles? et maintenant je devrois conserver mon bien pour moi seule? Allons, loin de nous tout

Komm! Laß uns allen überflüss'gen Schmuck
 Des Lebens von uns werfen! Laß mich dir
 Ein edles Beispiel der Entsagung geben!
 Verwandle deinen Hofstaat in Soldaten,
 Dein Gold in Eisen, alles was du hast,
 Wirf es entschlossen hin nach deiner Krone!
 Komm! Komm! Wir theilen Mangel und Gefahr!
 Das kriegerische Ross laß uns besteigen,
 Den zarten Leib dem glüh'nden Pfeil der Sonne
 Preiß geben, die Gewölke über uns
 Zur Decke nehmen, und den Stein zum Pfühl.
 Der rauhe Krieger wird sein eignes Weh
 Geduldig tragen, sieht er seinen König
 Dem Aermsten gleich ausdauren und entbehren.

KARL, (lächelnd.)

Ja, nun erfüllt sich mir ein altes Wort
 Der Weissagung, das eine Nonne mir
 Zu Clermont im prophet'föhen Geiste sprach,
 Ein Weib, verhieß die Nonne, würde mich
 Zum Sieger machen über alle Feinde,
 Und meiner Väter Krone mir erkämpfen.
 Fern sucht' ich sie im Feindeslager auf,
 Das Herz der Mutter hofft' ich zu versöhnen,
 Hier steht die Heldinn, die nach Rheims mich
 führt,

Durch meiner Agnes Liebe werd' ich siegen!

SOREL.

Du wirst's durch deiner Feinde tapfres Schwert.

ornement superflu ; souffre que je te donne un noble exemple de privation volontaire. Métamorphose ta cour en soldats, ton or en fer ; sans hésiter, sacrifie tout ce que tu as, au maintien de ta couronne. Viens, viens ! Que l'indigence et les périls nous soient communs : montons le coursier martial, exposons nos membres délicats aux traits brûlants du soleil ; n'ayons de couverture que les nuages, d'oreiller que la pierre. Le rude guerrier supportera patiemment ses propres maux, s'il voit son roi persévérer et souffrir des privations comme le plus pauvre des soldats.

CHARLES (souriant.)

Bon. Voilà l'accomplissement d'une vieille prédiction que me fit à Clermont une nonne prophétesse. Elle me promit qu'une femme me feroit triompher de tous mes ennemis et me conqueroit la couronne de mes pères. Je la cherchois loin d'ici dans le camp ennemi ; j'espérois apaiser le cœur de ma mère : et j'ai sous les yeux l'héroïne qui doit me conduire à Rheims : c'est l'amour de mon Agnès qui me rendra vainqueur.

SOREL

Tu le seras par les armes de tes braves ennemis.

KARL.

Auch von der Feinde Zwietracht hoff' ich viel —
Denn mir ist sichre Kunde zugekommen,
Dafs zwischen diesen stolzen Lords von England
Und meinem Vetter von Burgund nicht alles
mehr

So steht wie sonst — Drum hab' ich den La Hire
Mit Bottschaft an den Herzog abgefertigt,
Ob mir's gelänge, den erzürnten Pair
Zur alten Pflicht und Treu zurückzuführen —
Mit jeder Stunde wart' ich seiner Ankunft.

DU CHATEL (am Fenster.)

Der Ritter sprengt so eben in den Hof.

KARL.

Willkommner Bote! Nun so werden wir
Bald wissen, ob wir weichen oder siegen.

FUNFTER AUFTRITT.

LA HIRE zu den Vorigen.

KARL (geht ihm entgegen.)

La Hire! Bringst du uns Hoffnug oder keine?
Erklär' dich kurz. Was hab' ich zu erwarten?

LA HIRE.

Erwarte nichts mehr als von deinem Schwert.

KARL.

Der stolze Herzog läßt sich nicht versöhnen!
O sprich! Wie nahm er meine Bottschaft auf?

CHARLES.

En effet, j'espère beaucoup de la mésintelligence des ennemis. Car j'ai des avis certains que les choses ne sont plus comme autrefois entre ces fiers lords anglais et mon cousin le duc de Bourgogne. Aussi j'ai envoyé La Hire porter un message à celui-ci, pour voir s'il réussira à ramener à son devoir, à sa fidélité ancienne, ce pair courroucé. J'attends son retour à chaque instant.

DU CHATEL, (à la fenêtre.)

Le voilà qui arrive à toute bride dans la cour.

CHARLES.

Qu'il soit le bien-venu ! Nous allons savoir si nous devons céder, ou si nous avons vaincu.

SCÈNE V.

LA HIRE, les acteurs précédents.

CHARLES, (allant à sa rencontre.)

La Hire, de l'espoir ? Oui ou non ; en deux mots, qu'ai-je à attendre ?

LA HIRE.

N'attendez rien que de votre épée.

CHARLES.

Quoi ! ce fier duc ne se laisse point apaiser ! Oh, dis-moi, comment a-t-il reçu mon message ?

LA HIRE.

Vor allen Dingen und bevor er noch
Ein Ohr dir könne leihen, fodert er,
Dafs ihm Du Chatel ausgeliefert werde,
Den er den Mörder seines Vaters nennt.

KARL.

Und weigern wir uns dieser Schmachbedingung?

LA HIRE.

Dann sei der Bund zertrennt, noch eh' er anfing.

KARL.

Hast du ihn drauf, wie ich dir anbefahl,
Zum Kampf mit mir gefodert auf der Brücke
Zu Montereau, allwo sein Vater fiel?

LA HIRE.

Ich warf ihm deinen Handschuh hin und sprach:
Du wolltest deiner Hoheit dich begeben,
Und als ein Ritter kämpfen um dein Reich.
Doch er versetzte: nimmer thät's ihm Noth,
Um das zu fechten, was er schon besitze.
Doch wenn dich so nach Kämpfen lüstete,
So würdest du vor Orleans ihn finden,
Wohin er morgen willens sei zu gehn?
Und damit kehrt' er lachend mir den Rücken,

KARL.

Erhob sich nicht in meinem Parlamente
Die reine Stimme der Gerechtigkeit?

LA HIRE.

Sie ist verstummt vor der Partheien Wuth,

LA HIRE,

Avant tout, avant d'entrer en négociation, il exige qu'on lui livre Du Chatel, qu'il nomme l'assassin de son père.

CHARLES.

Et si nous refusons cette condition honteuse ?

LA HIRE.

Il faut renoncer d'avance à toute alliance.

CHARLES.

Lui as-tu ensuite, suivant mes ordres, porté de ma part, le défi d'un duel sur le pont de Montereau, où fut tué son père ?

LA HIRE.

En lui jetant votre gant, je lui ai dit qu'oubliant votre dignité, vous vouliez en simple chevalier, décider par un duel le sort de votre empire. Il m'a répondu qu'il n'avoit pas besoin de combattre pour ce qu'il possédoit déjà. Que pourtant, si vous aviez tant d'envie de vous battre, vous le trouveriez devant Orléans, où il veut se rendre demain. A ces mots, il lui prit un éclat de rire, et il m'a tourné le dos.

CHARLES.

La voix pure de la justice ne s'est-elle pas élevée dans mon parlement ?

LA HIRE.

Elle est étouffée par la fureur des partis. Un

Ein Schluß des Parlaments erklärte dich
Des Throns verlustig, dich und dein Geschlecht.

DUNOIS.

Ha frecher Stolz des Herrgewordenen Bürgers!

KARL.

Hast du bey meiner Mutter nichts versucht?

LA HIRE.

Bei deiner Mutter?

KARL.

Ja! Wie liefs sie sich vernehmen?

LA HIRE.

(Nachdem er einige Augenblicke sich bedacht.)

Es war gerade das Fest der Königskrönung,
Als ich zu Saint Denis eintrat. Geschmückt
Wie zum Triumphe waren die Pariser,
In jeder Gasse stiegen Ehrenbogen,
Durch die der engelländsche König zog.
Bestreut mit Blumen war der Weg und jauchzend,
Als hätte Frankreich seinen schönsten Sieg
Erfochten, sprang der Pöbel um den Wagen.

SOREL.

Sie jauchzten — jauchzten, dafs sie auf das Herz
Des liebevollen sanften Königs traten!

LA HIRE.

Ich sah den jungen Harry Lancaster,
Den Knaben, auf dem königlichen Stuhl
Sankt Ludwigs sitzen, seine stolzen Oehme
Bedford und Gloster standen neben ihm,

arrêt du parlement déclare privés du trône, et vous, et votre famille.

DUNOIS.

Orgueil séditieux d'un peuple devenu maître!

CHARLES.

N'as-tu point sondé les sentiments de ma mère?

LA HIRE.

De votre mère?

CHARLES.

Oui. Que donnoit-elle à entendre?

LA HIRE.

(Après quelques instants de réflexion.)

J'entrai à St. Denis précisément le jour du couronnement du roi. Les Parisiens s'étoient parés comme pour un jour de triomphe; dans toutes les rues par où devoit passer le roi anglais, s'élevoient des arcs de triomphe. Le chemin étoit jonché de fleurs; et, tressaillant d'âlegresse, le peuple sautoit autour du char, comme si la France eût remporté la plus belle victoire.

SOREL.

Ils tressailloient, pour avoir foulé aux pieds le cœur de leur aimable, de leur bon roi!

LA HIRE.

J'ai vu le jeune Harry Lancastre, cet enfant, assis sur le trône de St. Louis, ayant à ses côtés ses oncles hautains Bedford et Gloster; et le duc

Und Herzog Philipp kniet' am Throne nieder
Und leistete den Eid für seine Länder.

KARL.

O ehrvergeßner Pair! Unwürd'ger Vetter!

LA HIRE.

Das Kind war bang und strauchelte, da es
Die hohen Stufen an dem Thron hinanstieg.
Ein böses Omen! murmelte das Volk.
Und es erhob sich schallendes Gelächter.
Da trat die alte Königin, deine Mutter,
Hinzu, und — mich entrüstet es zu sagen!

KARL.

Nun?

LA HIRE.

In die Arme faßte sie den Knaben,
Und setzt ihn selbst auf deines Vaters Stuhl.

KARL.

O Mutter! Mutter!

LA HIRE.

Selbst die wüthenden
Burgundier, die mordgewohnten Banden,
Erglüheten vor Schaam bei diesem Anblick.
Sie nahm es wahr und an das Volk gewendet
Riefsie mit lauter Stimm': Dankt mir's, Franzosen,
Dafs ich den kranken Stamm mit reinem Zweig
Veredle, euch bewahre vor dem mis-
Gebornen Sohn des Hirnverrückten Vaters!

Philippe, prosterné au pied du trône, faisoit hommage de ses provinces.

CHARLES.

Pair félon ! indigne cousin !

LA HIRE.

L'enfant déconcerté trébucha en montant sur les marches élevées du trône. Présage de mauvais augure, dit tout bas le peuple ; et on entendit un bruyant éclat de rire. Alors la vieille reine votre mère, s'avança, et ... comment le dire sans frissonner d'horreur !

CHARLES.

Eh bien ?

LA HIRE.

Elle prit l'enfant entre ses bras, et l'assit elle-même sur le trône de votre père.

CHARLES.

Oh, ma mère ! ma mère !

LA HIRE.

A cet aspect, les furieux Bourguignons-mêmes, hordes sanguinaires, rougirent de confusion. Elles s'en aperçut ; et se tournant vers le peuple, elle s'écria : Français ! sachez-moi gré d'anoblir par un rejeton pur une souche qui dépérit ; et de vous délivrer du fils avorton d'un père insensé.

(Der König verhüllt sich, Agnes eilt auf ihn zu und schließt ihn in die Arme, alle Umstehenden drücken ihren Abscheu ihr Entsetzen aus.)

DUNOIS.

Die Wölfin! die wuthschnaubende Megäre!

KARL.

(nach einer Pause, zu den Rathsherren.)

Ihr habt gehört, wie hier die Sachen stehn.

Verweilt nicht länger, geht nach Orleans

Zurück, und meldet meiner treuen Stadt:

Des Eides gegen mich entlaß ich sie.

Sie mag ihr Heil beherzigen und sich

Der Gnade des Burgundiers ergeben,

Er heist der curé, er wird menschlich seyn.

DUNOIS.

Wie Sire! Du wolltest Orleans verlassen!

RATHSHERR (kniert nieder.)

Mein königlicher Herr! Zieh deine Hand

Nicht von uns ab! Gib deine treue Stadt

Nicht unter Englands harte Herrschaft hin!

Sie ist ein edler Stein in deiner Krone,

Und keine hat den Königen, deinen Ahnherrn,

Die Treue heiliger bewahrt.

DUNOIS.

Sind wir

Geschlagen? Ist's erlaubt, das Feld zu räumen,

Eh noch ein Schwertstreich um die Stadt ge-

schעה?

Mit einem leichten Wörtlein, eh Blut

(Le roi se cache le visage ; Agnès vole à lui, et le serre entre ses bras : tous les assistants témoignent leur horreur et leur effroi.)

DUNOIS.

La louve ! l'enragée Mégère !

CHARLES.

(Après une pause, il dit aux magistrats.)

Vous avez entendu où en sont nos affaires. Ne différez pas de retourner à Orléans, et dites à ma ville fidelle, que je la délie du serment qu'elle m'a fait. Qu'elle pense à son salut, et se rende à la discrétion du duc de Bourgogne : ou le surnomme le bon, il sera humain.

DUNOIS.

Quoi ! Sire, vous abandonneriez Orléans ?

LE MAGISTRAT (se jetant à genoux.)

Sire ! ne retirez pas de nous votre main ; ne dévouez pas votre ville fidelle à la domination tyrannique de l'Angleterre. C'est une pierre précieuse de votre couronne ; aucune cité n'a gardé aux rois vos aïeux, une foi plus inviolable.

DUNOIS.

Sommes-nous battus ? Est-il permis de quitter le champ de bataille, avant qu'on ait donné un coup d'épée pour défendre la ville ? Pensez-vous par une parole en l'air, sans que le sang ait coulé,

Geflossen ist, denkst du die beste Stadt,
Aus Frankreichs Herzen weg zu geben?

KARL.

Gnug

Des Blutes ist verflossen und vergebens!
Des Himmels schwere Hand ist gegen mich,
Geschlagen wird mein Heer in allen Schlachten,
Mein Parlament verwirft mich, meine Hauptstadt,
Mein Volk nimmt meinen Gegner jauchzend auf,
Die mir die nächsten sind am Blut, verlassen,
Verrathen mich — Die eigne Mutter nährt
Die fremde Feindesbrut an ihren Brüsten.
— Wir wollen jenseits der Loire uns ziehn,
Und der gewalt'gen Hand des Himmels weichen,
Der mit dem Engländer ist.

SOBEL.

Das wolle Gott nicht, daß wir, an uns selbst
Verzweifend, diesem Reich den Rücken wenden!
Dieß Wort kam nicht aus deiner tapfern Brust.
Der Mutter unnatürlich rohe That
Hat meines Königs Heldenherz gebrochen!
Du wirst dich wieder finden, männlich fassen,
Mit edlem Muth dem Schicksal widerstehen,
Das grimmig dir entgegen kämpft.

KARL, (in düstres Sinnen verloren.)

Ist es nicht wahr?

Ein finster furchtbares Verhängniß waltet
Durch Valois Geschlecht, es ist verworfen.

rendre la meilleure ville du cœur de la France?

CHARLES.

On en a répandu du sang, assez, et en vain !
La terrible main de Dieu s'est appesantie sur
moi : mon armée est battue par-tout ; mon par-
lement me rejette ; ma capitale, mon peuple, re-
çoivent en triomphe mon ennemi ; mes plus
proches parents m'abandonnent, me trahissent ;
et ... ma propre mère nourrit sur son sein le
rejeton étranger d'un sang ennemi. ... Reti-
rons-nous au delà de la Loire, parons en nous
éloignant, les coups de cette main céleste qui
combat si puissamment pour les Anglais.

SOREL.

A Dieu ne plaise que désespérant de nous-
mêmes, nous abandonnions ce royaume ! Cet
ordre n'a pas été dicté par ton cœur généreux.
L'action monstrueusement barbare de ta mère a
froissé ton cœur héroïque, ô mon roi ! mais tu
te remettras, et plein d'une vertu mâle, tu oppo-
seras une noble résistance à ce destin qui t'atta-
que si furieusement.

CHARLES, (absorbé dans de sombres réflexions.)

N'est-il pas vrai qu'un destin *sombrement* ter-
rible plane sur la famille des Valois ? Elle est ré-
prouvée de Dieu, les forfaits de ma mère y ont

Von Gott, der Mutter Lasterthaten führten
 Die Furien herein in dieses Haus,
 Mein Vater lag im Wahnsinn zwanzig Jahre,
 Drei ältere Brüder hat der Tod vor mir
 Hinweggemäht, es ist des Himmels Schluß,
 Das Haus des sechsten Karls soll untergehn.

SOREL.

In dir wird es sich neu verjüngt erheben!
 Hab Glauben an dich selbst. — O! nicht umsonst
 Hat dich ein gnädig Schicksal aufgespart
 Von deinen Brüdern allen, dich den jüngsten
 Gerufen auf den ungehofften Thron.

In deiner sanften Seele hat der Himmel
 Den Arzt für alle Wunden sich bereitet,
 Die der Partheien Wuth dem Lande schlug.
 Des Bürgerkrieges Flammen wirst du löschen,
 Mir sagt's das Herz, den Frieden wirst du pflanzen,
 Des Frankenreiches neuer Stifter seyn,

KARL.

Nicht ich. Die rauhe sturm bewegte Zeit
 Heischt einen kraftbegabtern Steuermann:
 Ich hätte ein friedlich Volk beglücken können,
 Ein wild empörtes kann ich nicht bezähmen,
 Nicht mir die Herzen öffnen mit dem Schwert,
 Die sich entfremdet mir in Haß verschließen.

SOREL.

Verblindet ist das Volk, ein Wahn betäubtes,
 Doch dieser Taumel wird vorübergehn,

introduit les furies : mon père, vingt ans entiers, fut insensé ; la mort a moissonné mes trois frères aînés ; oui, le ciel l'a décidé, la maison de Charles VI. doit s'éteindre.

SOREL.

Rajeunie en toi, elle va se relever avec éclat ! Aye confiance en toi-même. Non, ce n'est pas en vain qu'une divinité propice t'a conservé seul de tous tes frères ; qu'elle t'a placé, toi, le plus jeune, sur un trône loin de tes espérances. C'est ton âme sensible, que la providence a destinée à guérir toutes les plaies qu'a faites au royaume la fureur des partis. Tu éteindras les flammes de la guerre civile, mon cœur me le dit ; tu planteras l'olivier de la paix ; tu fonderas de nouveau le royaume de France.

CHARLES.

Non, ce ne sera pas moi. Ces temps rudes et agités par d'affreux ouragans, exigent un pilote plus vigoureux. J'aurois fait le honneur d'un peuple pacifique ; je ne puis ni en dompter un soulevé sans mesure, ni m'ouvrir, le poignard en main, des cœurs qui, dans leur aliénation, se ferment à moi par haine.

SOREL.

Le peuple est aveuglé, un délire le transporte ; mais ce vertige se passera ; il n'est pas loin, le

Erwachen wird, nicht fern mehr ist der Tag,
 Die Liebe zu dem angestammten König,
 Die tief gepflanzt ist in des Franken Brust,
 Der alte Haß, die Eifersucht erwachen,
 Die beide Völker ewig feindlich trennt;
 Den stolzen Sieger stürzt sein eignes Glück.
 Darum verlasse nicht mit Uebereilung
 Den Kampfplatz, ring' um jeden Fußbreit Erde,
 Wie deine eigne Brust vertheidige
 Dies Orleans! Laß alle Führen lieber
 Versenken, alle Brücken niederbrennen,
 Die über diese Scheide deines Reichs
 Das Stygsche Wasser der Loire dich führen.

KARL.

Was ich vermocht, hab' ich gethan. Ich habe
 Mich dargestellt zum ritterlichen Kampf
 Um meine Krone. — Man verweigert ihn.
 Umsonst verschwend' ich meines Volkes Leben,
 Und meine Städte sinken in den Staub.
 Soll ich gleich jener unnatürlichen Mutter
 Mein Kind zertheilen lassen mit dem Schwert?
 Nein, daß es lebe, willich ihm entsagen.

DUNOIS.

Wie Sire? Ist das die Sprache eines Königs?
 Giebt man so eine Krone auf? Es setzt
 Der schlechteste deines Volkes Gut und Blut
 An seine Meinung, seinen Haß und Liebe,
 Parthey wird alles, wenn das blut'ge Zeichen

jour où il se réveillera pour le roi légitime, cet amour profondément enraciné dans le cœur des Français; elle se réveillera cette haine antique, cette rivalité qui de tous temps désunit les deux nations: la prospérité de l'orgueilleux vainqueur le précipitera dans sa ruine. Ne quitte donc pas précipitamment le champ de bataille, dispute le terrain pas à pas, défends Orléans comme tu défendrois ta vie. Fais couler à fond les bateaux, brûler les ponts qui te conduiroient au delà de ces bornes de ton empire, au delà de la Loire, dont les ondes seroient pour toi celles du Styx.

CHARLES.

Ce que j'ai pu, je l'ai fait. Je me suis offert à un combat singulier pour y disputer ma couronne; on ne l'a pas accepté. Je prodigue inutilement la vie de mes sujets, et mes villes se détruisent. Devrois-je, semblable à cette mère dénaturée, laisser couper en deux mon enfant? Non : pour lui laisser la vie, je renonce à lui.

DUNOIS.

Est-ce bien là, Sire, le langage d'un roi? Renonce-t-on ainsi à une couronne? Le moindre de vos sujets expose son bien, sa vie pour son opinion, sa haine, son amour; tout se forme en partis, dès que l'étendard sanglant de la guerre,

Des Bürgerkrieges ausgegangen ist.
 Der Ackersmann verläßt den Pflug, das Weib
 Den Rocken, Kinder, Greise waffnensich,
 Der Bürger zündet seine Stadt, der Landmann
 Mit eignen Händen seine Saaten an,
 Um dir zu schaden oder wohl zu thun
 Und seines Herzens Wollen zu behaupten.
 Nichts schont er selber und erwartet sich
 Nicht Schonung, wenn die Ehre ruft, wenn er
 Für seine Götter oder Götzen kämpft.
 Drum weg mit diesem weichlichen Mitleiden,
 Das einer Königsbrust nicht ziemt. — Laß du
 Den Krieg ausrasen, wie er angefangen,
 Du hast ihn nicht leichtsinnig selbst entflammt.
 Für seinen König muß das Volk sich opfern.
 Das ist das Schicksal und Gesetz der Welt.
 Der Franke weiß es nicht und will's nicht an-
 ders.

Nichtswürdig ist die Nation, die nicht
 Ihr Alles freudig setzt an ihre Ehre.

KARL (zu den Rathsherrn.)

Erwartet keinen anderen Bescheid.
 Gott schütz euch. Ich kann nicht mehr.

DUNOIS.

Nun so kehre

Der Siegesgott auf ewig dir den Rücken,
 Wie du dem väterlichen Reich. Du hast
 Dich selbst verlassen, so verlaß ich dich.

civile est levé. Le laboureur abandonne sa char-
 rue, la femme sa quenouille; les vieillards, les
 enfants s'arment; le bourgeois met de sa propre
 main, le feu à sa ville, le paysan, à ses moissons,
 pour vous faire ou du tort, ou du bien, et pour
 suivre le penchant de son cœur. Sans aucun mé-
 nagement de sa personne, il n'en attend point
 d'autrui, quand l'honneur l'appelle, quand il
 combat pour ses Dieux ou ses idoles. Loin de
 vous donc cette molle compassion indigne de
 l'âme d'un roi. Laissez la guerre finir comme
 elle a commencé; ce n'est pas vous qui, sans su-
 jet, l'avez allumée. Le peuple doit se sacrifier
 pour son roi: telle est la destinée, telle est la
 loi du monde. Le Français ne le sait, ne le veut
 pas autrement. Fi de la nation qui ne fait pas
 de bon cœur à son honneur, l'offrande de tout
 ce qu'elle a.

CHARLES (aux magistrats.)

N'attendez point d'autre décision. Que Dieu
 vous protège; je ne le puis plus.

DUNOIS.

Eh bien, que le Dieu de la victoire s'éloigne
 à jamais de vous, comme vous, vous vous éloi-
 gnez de votre empire. Puisque vous vous êtes a-
 bandonné vous-même, je vous abandonne aussi.

Nicht Englands und Burgunds vereinte Macht,
 Dich stürzt der eigne Kleinmuth von dem Thron.
 Die Könige Frankreichs sind geborne Helden,
 Du aber bist unkriegerisch gezeugt.

(zu den Rathsherrn.)

Der König giebt euch auf. Ich aber will
 In Orleans, meines Vaters Stadt, mich werfen,
 Und unter ihren Trümmern mich begraben.

(Er will gehen. Agnes Sorel hält ihn auf.)

SOREL (zum König.)

O laß ihn nicht im Zorne von dir gehn!
 Sein Mund spricht rauhe Worte, doch sein Herz
 Ist treu wie Gold, es ist derselbe doch,
 Der warm dich liebt und oft für dich geblutet.
 Kommt Dunois! Gesteht, daß euch die Hitze
 Des edeln Zorns zu weit geführt — Du aber
 Verzeih dem treuen Freund die heft'ge Rede!
 O kommt, kommt! Laßt mich eure Herzen schnell
 Vereinigen, eh sich der rasche Zorn
 Unlöschar, der verbliche entflammt!

(Dunois fixirt den König und scheint eine Antwort zu erwarten.)

KARL, (zu Du Chatel.)

Wir gehen über die Loire. Laß mein
 Geräth zu Schiffe bringen!

DUNOIS, (schnell zur Sorel.)

Lebet wohl!

(wendet sich schnell und geht, Rathsherrn folgen.)

Ce n'est pas la coalition de l'Angleterre et de la Bourgogne, c'est votre pusillanimité, qui vous précipite du trône. Les rois de France sont héros nés; mais la nature vous a refusé la valeur.

(Aux magistrats.) Le roi vous délaisse; mais moi, je vais me jeter dans Orléans, ville de mon père, et m'enterrer sous ses ruines. (Il veut sortir, Agnès SOREL le retient.)

SOREL (au roi.)

Ne le laisse pas te quitter fâché comme il l'est. Sa bouche profère des paroles dures, mais son cœur est d'une fidélité à toute épreuve. Il t'aime sincèrement, souvent il a versé son sang pour toi. Viens, Dunois; avoue que la violence d'un noble courroux t'a poussé trop loin: et toi, Sire, pardonne à ton ami fidelle, ses propos peu mesurés. Venez, venez! que je rapproche promptement vos cœurs, avant que la colère, source de tant de maux, n'allume avec la rapidité de l'éclair, ses feux inextinguibles. (DUNOIS fixe le roi, et semble attendre une réponse.)

CHARLES, (à DU CHATEL.)

Nous passons la Loire. Fais transporter mes effets en bateaux.

DUNOIS. (Vivement à SOREL.)

Adieu! (Il se tourne à l'instant et sort; les magistrats le suivent.)

SOREL (ringt verzweiflungsvoll die Hände.)
 O wenn er geht, so sind wir ganz verlassen! —
 Folgt ihm La Hire. O sucht ihn zu begüt'gen.

(La Hire geht ab.)

SECHSTER AUFTRITT.

KARL. SOREL. DU CHATEL.

KARL.

Ist denn die Krone ein so einzig Gut?
 Ist es so bitter schwer, davon zu scheiden?
 Ich kenne was noch schwerer sich erträgt.
 Von diesen trotzig herrischen Gemüthern
 Sich meistern lassen, von der Gnade leben
 Hochsinnig eigenwilliger Vassallen,
 Das ist das harte für ein edles Herz,
 Und bitterer als dem Schicksal unterliegen!

(Zu Du Chatel, der noch zaudert.)

Thu, was ich dir befohlen!

DUCHATEL (wirft sich zu seinen Füßen.)
 O mein König!

KARL.

Es ist beschlossen. Keine Worte weiter!

DU CHATEL.

Mach Frieden mit dem Herzog von Burgund,
 Sonst seh ich keine Rettung mehr für dich.

SOREL (au désespoir et frottant ses mains.)

S'il part, nous voilà entièrement délaissés....

La Hire, suis-le, tâche de l'apaiser, je t'en prie.

(La Hire sort)

SCÈNE VI.

CHARLES. SOREL. DU CHATEL.

CHARLES.

La couronne est-elle donc un bien qui soit l'unique bien ? Est-il donc si douloureusement difficile de s'en séparer ? Ah, je connois quelque chose de plus pénible à supporter : se laisser maîtriser par ces hommes arrogamment impérieux ; vivre à la merci de vassaux orgueilleusement entêtés, voilà ce qu'il y a de plus dur pour un cœur noble, ce qui est plus affligeant que d'être terrassé par le destin. (A Du CHATEL qui diffère encore.) Fais ce que je t'ai commandé.

DU CHATEL (se jetant aux pieds du roi.)

O mon roi !

CHARLES.

C'est un parti pris. Point de réplique.

DU CHATEL.

Faites la paix avec le duc de Bourgogne, sans quoi je ne vois plus de moyen de vous sauver.

KARL.

Du rätst mir dieses, und DEIN BLUT ist es
Womit ich diesen Frieden soll versiegeln?

DU CHATEL.

Hier ist mein Haupt. Ich hab' es oft für dich
Gewagt in Schlachten und ich leg' es jezt
Für dich mit Freuden auf das Blutgerüste.
Befriedige den Herzog. Ueberliefre mich
Der ganzen Strenge seines Zorns und laß
Mein fließend Blut den alten Haß versöhnen!

KARL.

(Blickt ihn eine Zeitlang gerührt und schweigend an.)

Ist es denn wahr? Steht es so schlimm mit mir,
Dafs meine Freunde, die mein Herz durchschaun,
Den Weg der Schande mir zur Rettung zeigen?
Ja, jetzt erkenn' ich meinen tiefen Fall,
Denn das Vertrau'n ist hin auf meine Ehre.

DU CHATEL.

Bedenk' —

KARL.

Kein Wort mehr! Bringe mich nicht auf!
Müfst' ich zehn Reiche mit dem Rücken schaun,
Ich rette mich nicht mit des Freundes Leben.
— Thu' was ich dir befohlen. Geh' und laß
Mein Heergeräth einschiffen.

DU CHATEL.

Es wird schnell

Gethan seyn.

(Steht auf und geht, Agnes Sorel weint heftig.)

CHARLES.

Tu me le conseilles? et néanmoins c'est ton propre sang qui doit sceller cette paix.

DU CHATEL.

Disposez de ma tête. Assez souvent je l'ai exposée pour vous dans les combats; et maintenant, je voudrois pouvoir la porter pour vous sur un échafaud. Faites ce que le duc demande; exposez-moi à tous les traits de son courroux, et que cette vieille haine s'éteigne dans les flots de mon sang.

CHARLES (attendri, le fixe quelque temps en silence.)

Suis-je donc vraiment réduit à un état si déplorable, que mes amis, les confidents de mon cœur, ne me montrent de salut que dans ma honte? Oui, c'est à présent que je reconnois la profondeur de ma chute! on ne se fie plus à mon honneur.

DU CHATEL.

Réfléchissez ...

CHARLES.

Silence! ne m'échauffe pas. Dussé-je renoncer à dix empires, pour me sauver, je ne sacrifierois pas la vie d'un ami. Exécute mes ordres. Va faire embarquer mon attirail de guerre.

DU CHATEL.

Ce sera bientôt fait. (Il se lève et sort. Après SONAL fond en larmes.)

SIEBENTER AUFTRITT.**KARL UND AGNES SOREL.****KARL** (ihre Hand fassend)

Sei nicht traurig meine Agnes.

Auch jenseits der Loire liegt noch ein Frank-
reich.Wir gehen in ein glücklicheres Land,
Da lacht ein milder nie bewölkter Himmel
Und leichtre Lüfte wehn, und sanftre Sitten
Empfangen uns, da wohnen die Gesänge
Und schöner blüht das Leben und die Liebe.**SOREL.**O muß ich diesen Tag des Jammers schauen!
Der König muß in die Verbannung gehn,
Der Sohn auswandern aus des Vaters Hause
Und seine Wiege mit dem Rücken schauen.
O angenehmes Land das wir verlassen,
Nie werden wir dich freudig mehr betreten.**ACHTER AUFTRITT.****LA HIRE kommt zurück. KARL. SOREL.****SOREL.**

Ihr kommt allein. Ihr bringt ihn nicht zurück?

(Indem sie ihn näher ansieht.)

La Hire! Was giebt's? Was sagt mir euer Blick?
Ein neues Unglück ist geschehn!

SCÈNE VII.

CHARLES. AGNÈS SOREL.

CHARLES, (lui prenant la main.)

Ne t'afflige pas, ma chère Agnès. Au delà de la Loire, il est encore une France; nous allons dans des régions plus fortunées. Le climat y est tempéré sous un ciel riant et toujours serein; l'haleine des zéphirs y est plus douce; nous y trouverons des mœurs plus fines; c'est la patrie des poètes; la vie, l'amour y ont plus de charmes.

SOREL.

Devois-je donc voir ce jour de désolation; mon roi forcé de s'exiler; un fils, de fuir la maison paternelle, de s'éloigner des lieux où il se vit au berceau! Agréable pays dont il faut nous arracher, c'en est fait, nous ne t'approcherons plus la joie dans le cœur.

SCÈNE VIII.

LA HIRE rentre. CHARLES. SOREL.

SOREL.

Vous revenez seul. Vous ne le ramenez pas? (le regardant plus attentivement.) La Hire, qu'y a-t-il? que lis-je dans vos yeux? Un nouveau malheur est arrivé!

LA HIRE.

Das Unglück
Hat sich erschöpft und Sonnenschein ist wieder!

SOREL.

Was ist's? Ich bitte euch.

LA HIRE (zum König.)

Ruf die Abgesandten
Von Orleans zurück!

KARL.

Warum? Was giebt's?

LA HIRE.

Ruf sie zurück. Dein Glück hat sich gewendet,
Ein Treffen ist geschehn, du hast GESIEGT.

SOREL.

Gesiegt! O himmlische Musik des Worts!

KARL.

La Hire! Dich täuscht ein fabelhaft Gerücht.
Gesiegt! Ich glaub' an keine Siege mehr.

LA HIRE.

O du wirst bald noch grössre Wunder glauben.
— Da kommt der Erzbischoff. Er führt den Bastard

In deinen Arm zurück —

SOREL.

O schöne Blume
Des Siegs, die gleich die edeln Himmelsfrüchte,
Fried' und Versöhnung trägt!

LA HIRE.

L'adversité succombe, l'horizon redevient serein.

SOREL.

Qu'est-ce ? Je vous prie.

LA HIRE (au roi.)

Faites rappeler les députés d'Orléans.

CHARLES.

Pourquoi ? Qu'y a-t-il ?

LA HIRE.

Faites-les rappeler. Votre fortune s'est changée ; un combat a eu lieu, vous êtes vainqueur.

SOREL.

Vainqueur ! ô annonce d'une mélodie céleste !

CHARLES.

Du Chatel, tu t'abuses par un bruit mensonger.

Vainqueur ! Moi ! Je ne crois plus à la victoire.

LA HIRE.

O, vous croirez bientôt à de plus grands miracles ! Voici l'archevêque, il ramène le bâtard entre vos bras.

SOREL.

O fleur charmante de la victoire, qui produit en même temps les fruits célestes les plus précieux : la paix et la reconciliation !

NEUNTER AUFTRITT.

ERZBISCHOFF VON RHEIMS. DUNOIS. DU CHATEL
mit RAOUL einem geharnischten Ritter zu den
VORIGEN.

ERZBISCHOFF (führt den Bastard zu dem König
und legt ihre Hände in einander.)

Umarmt euch Prinzen!

Laßt allen Groll und Hader jetzo schwinden,
Da sich der Himmel selbst für uns erklärt.

(Dunois umarmt den König.)

KARL.

Reißt mich aus meinem Zweifel und Erstaunen.
Was kündigt dieser feierliche Ernst mir an?
Was wirkte diesen schnellen Wechsel?

ERZBISCHOFF (führt den Ritter hervor und stellt
ihn vor den König.)

Redet!

RAOUL.

Wir hatten sechzehn Fähnlein aufgebracht
Lothringisch Volk, zu deinem Heer zu stoßen,
Und Ritter Baudricour aus Vaucouleurs
War unser Führer. Als wir nun die Höhen
Bei Vermanton erreicht und in das Thal,
Das die Yonne durchströmt, herunter stiegen,
Da stand in weiter Ebene vor uns der Feind,
Und Waffen blitzten, da wir rückwärts sahn.
Umrungen sahn wir uns von beiden Heeren,
Nicht Hoffnung war zu siegen noch zu fliehn,

SCÈNE IX.

L'ARCHEVÊQUE de RHEIMS. DUNOIS. DU CHATEL
amenant RAOUL, chevalier tout équipé. Les ac-
teurs précédents.

L'ARCHEVÊQUE (conduit le bâtard au roi, et met la
main de l'un dans celle de l'autre.)

Embrassez-vous, princes. Plus de haine, plus
de rancune, à présent que le ciel se déclare pour
nous. (DUNOIS embrasse le roi.)

CHARLES.

Dissipez mes doutes, mon étonnement. Que
signifie ce sérieux imposant? Qu'est ce qui a
produit cette révolution subite?

L'ARCHEVÊQUE (produit le chevalier, et le présen-
te au roi.)

Parlez.

RAOUL.

Nous avons mis sur pied un corps lorrain de
seize petits drapeaux, pour le joindre à votre ar-
mée, conduits par le chevalier Baudricour de
Vaucouleurs. Arrivés sur les hauteurs de Ver-
manton, et descendant déjà dans le vallon qu'ar-
rose l'Yonne, nous aperçûmes devant nous l'en-
nemi déployé dans la vaste plaine, et derrière,
l'éclat brillant des armes. Cernés par ces deux
armées, sans espoir de vaincre ni de pouvoir é-
chapper par la fuite, nos plus braves-mêmes per-

Da sank dem tapfersten das Herz und alles,
Verzweiflungsvoll, will schon die Waffen stre-
cken.

Als nun die Führer miteinander noch
Rath suchten und nicht fanden — sieh da stellte
sich

Ein seltsam Wunder unsern Augen dar!
Denn aus der Tiefe des Gehölzes plötzlich
Trat eine Jungfrau, mit behelmtm Haupt
Wie eine Kriegesgöttinn, schön zugleich
Und schrecklich anzusehn, um ihren Nacken
In dunkeln Ringen fiel das Haar, ein Glanz
Vom Himmel schien die Hohe zu umleuchten,
Als sie die Stimm' erhub und also sprach:
Was zagt ihr tapfre Franken! Auf den Feind!
Und wären sein mehr denn des Sands am Meere,
Gott und die heil'ge Jungfrau führt euch an!
Und schnell dem Fahnenträger aus der Hand
Riß sie die Fahn' und vor dem Zuge her
Mit kühnem Anstand schritt die Mächtige.
Wir, stumm vor Staunen, selbst nicht wollend,
folgen

Der hohen Fahn' und ihrer Trägerinn,
Und auf den Feind gerad an stürmen wir.
Den, hochbetroffen, steht bewegungslos
Mit weit geöffnet starrem Blick das Wunder
Anstaunend, das sich seinen Augen zeigt —
Doch schnell als hätten Gottes Schrecken ihn

dirent courage ; et tous, au désespoir, nous allions mettre bas les armes. Les chefs s'occupaient à délibérer sans pouvoir trouver d'expédient, quand un prodige étonnant s'offrit à nos yeux. Une fille en casque, comme une autre Minerve, sortit tout-à-coup du fond du bois : elle étoit belle et terrible tout ensemble. Des boucles de cheveux bruns flottoient sur ses épaules, un éclat céleste sembloit briller autour de cet être divin ; quand, élevant la voix, elle nous dit : Pourquoi perdre courage, braves Français ! A l'ennemi ! Est-il plus nombreux que ne le sont les grains de sable dans la mer, c'est Dieu, c'est la Sainte Vierge qui vous conduisent ! Aussitôt, arrachant un drapeau des mains de celui qui le portoit, et montrant une intrépidité gracieuse, elle s'avança, cette fille puissante, à la tête de notre troupe. Muets d'étonnement, sans le vouloir, nous suivons cette enseigne élevée et celle qui la porte ; nous fondons sur l'ennemi. Celui-ci frappé de frayeur, reste immobile, ouvre de grands yeux qu'il fixe sur le prodige qu'il voit et qui l'étonne. Puis, tout-à-coup, comme si une terreur venue d'en haut l'eût saisi, il prend la

Ergriffen, wendet er sich um
Zur Flucht, und Wehr und Waffen von sich wer-
fend

Entschaart das ganze Heer sich im Gefilde,
Da hilft kein Machtwort, keines Führers Ruf,
Vor Schrecken sinnlos, ohne rückzuschau'n,
Stürzt Mann und Ross sich in des Flusses Bette,
Und läßt sich würgen ohne Widerstand,
Ein Schlachten war's nicht eine Schlacht zu nen-
nen!

Zweitausend Feinde deckten das Gefild',
Die nicht gerechnet die der Fluß verschlang,
Und von den Unsern ward kein Mann vermißt.

KARL.

Seltsam bei Gott! höchst wunderbar und seltsam!

SONEL.

Und eine Jungfrau wirkte dieses Wunder?

Wo kam sie her? Wer ist sie?

RAOUK.

Wer sie sei,

Will sie allein dem König offenbaren.
Sie nennt sich eine Scherinn und Gott-
Gesendete Prophetinn, und verspricht
Orleans zu retten, eh der Mond noch wechselt.
Ihr glaubt das Volk und dürstet nach Gefechten.
Sie folgt dem Heer, gleich wird sie selbst hier
/seyn.

(Man hört Glocken und ein Gekling von Waffen, die an-
einander geschlagen werden.)

fuite, et jetant ses armes toute l'armée se débâta dans la campagne. Ni l'autorité, ni les cris des chefs n'opèrent plus rien : étourdis de crainte, sans regarder derrière, hommes et chevaux se précipitent dans la rivière, et se laissent égorger sans résistance. Ça été une boucherie, non un combat. Deux mille morts sont étendus sur la campagne, sans compter ceux que la rivière a engloutis; et nous n'avons pas perdu un seul homme.

CHARLES.

Dieu! quelle étonnante, merveille! elle est unique!

SOREL.

Et cette merveille est l'œuvre d'une fille? D'où venoit-elle? Qui est-elle?

RAOUL.

Elle ne veut découvrir qu'au roi qui elle est. Elle se dit voyante, prophétesse envoyée de Dieu, et promet de délivrer Orléans avant la nouvelle lune. Le peuple croit en elle, et soupire après les combats. Elle suit l'armée, et sera bientôt ici.

(On entend le son des cloches et le cliquetis des armes frappées les unes contre les autres.)

Hört Ihr den Aufzug? — Das Geläut der Glocken?
Sie ist es, das Volk begrüßt die Gottgesandte.
KARL (zu Du Châten) (zu Du Châten)
Führt sie herein, — (zu Du Châten) (zu Du Châten)
Was soll ich davon denken?
Ein Mädchen bringt mir Sieg und eben jetzt,
Da nur ein Götterarm mich retten kann!
Das ist nicht im Laufe der Natur,
Und darf ich, Bischoff, darf ich Wunder glauben?

VIELE STIMMEN (hinter der Scene.)
Heil, Heil der Jungfrau, der Erreterinn!

KARL.

Sie kommt!

(zu Dunois.)

Nehmt meinen Platz ein Dunois!

Wir wollen dieses Wundermädchen prüfen,

Ist sie begeistert und von Gott gesandt,

Wird sie den König zu entdecken wissen.

(Dunois setzt sich, der König steht zu seiner Rechten, neben ihm Agnes Soaz, der Erzbischoff mit den übrigen gegenüber, daß der mittlere Raum leer bleibt.)

ZEHNTER AUFTRITT.

Die VORIGEN. JOHANNA begleitet von den RATHS-
HERREN und vielen RITTERN, welche den Hinter-
grund der Scene anfüllen; mit edelm Anstand
tritt sie vorwärts, und schaut die Umstehenden
der Reihe nach an.

Entendez-vous le tumulte, le son des cloches?
C'est elle, le peuple accueille l'envoyée de Dieu.

CHARLES (à l'archevêque.)

Fais-la entrer. (à l'archevêque.) Que dois-je
penser de ceci? Une fille me procure la victoire
dans ce moment, où Dieu seul peut me sauver.
Cela n'est pas dans l'ordre des choses naturelles,
et ose-je, Archevêque, croire à un miracle?

PLUSIEURS VOIX (derrière la scène.)

Vive! vive la pucelle! vive notre libératrice!

CHARLES

La voici. (à Dunois.) Dunois, prends ma place,
pour que nous mettions cette fille merveilleuse
à l'épreuve. Est-elle inspirée, envoyée de
Dieu, elle saura bien connoître qui est le roi.

(Dunois s'assoit, le roi est de bout à sa droite, ayant à côté de lui Anzès, Sorel; l'archevêque et les autres sont en face, de façon pourtant que la place du milieu reste libre.)

SCÈNE X.

Les acteurs précédents. JEANNE suivie des
magistrats et d'un grand nombre de chevaliers,
qui remplissent le fond de la scène. Elle s'avance
d'un air noble, et fixe les assistants, l'un après
l'autre.

DUNOIS, (nach einer tiefen feierlichen Stille.)
Bist du es wunderbares Mädchen —

JOHANNA (unterbricht ihn, mit Klarheit und
 Hoheit ihn anschauend.)

**Bastard von Orleans! Du willst Gott versuchen!
 Steh auf von diesem Platz, der dir nicht ziemt,
 An diesen Größeren bin ich gesendet.**

(Sie geht mit entschiedenem Schritt auf den König zu, beugt
 ein Knie vor ihm und steht sogleich wieder auf, zurücktretend.
 Alle Anwesenden drücken ihr Erstaunen aus. DUNOIS verläßt
 seinen Sitz und es wird Raum vor dem König.)

KARL.

**Du siehst mein Antlitz heut zum erstenmal,
 Von wannen kommt dir diese Wissenschaft?**

JOHANNA

Ich sah dich, wo dich niemand sah als Gott.

(Sie nähert sich dem König und spricht geheimnißvoll.)

In jüngst verwichner Nacht, besinne dich!

Als alles um dich her in tiefem Schlaf

Begraben lag, da standst du auf von deinem Lager,

Und thatst ein brünstiges Gebet zu Gott.

Lafs die hinausgehen und ich nenne dir

Den Inhalt des Gebets.

KARL.

Was ich dem Himmel

**Vertraut, brauch'ich vor Menschen nicht zu ber-
 gen.**

Entdecke mir den Inhalt meines Flehns,

So zweifl'ich nicht mehr, daß dich Gott begeistert.

DUNOIS, (après un profond et majestueux silence.)
Est-ce bien toi, fille merveilleuse ...

JEANNE (l'interrompt et le fixe d'un œil sûr, et d'un air de grandeur.)

Bâtard d'Orléans, tu veux tenter Dieu. Quitte cette place qu'il ne te convient pas d'occuper; c'est à ce prince bien au dessus de toi, que je suis envoyée. (D'un pas assuré, elle s'avance vers le roi, met un genou en terre, se relève à l'instant, et se recule. Tous les assistants témoignent leur étonnement. Dunois quitte son siège et on laisse libre la place devant le roi.)

CHARLES.

Tu me vois aujourd'hui pour la première fois, d'où te vient cette connoissance ?

JEANNE.

Je vous ai vu là, où Dieu seul vous voyoit. (Elle s'approche du roi, et lui dit d'un air mystérieux :) **La nuit dernière, rappelez-vous-en, quand tout autour de vous étoit enseveli dans un profond sommeil, vous quittâtes votre lit pour faire à Dieu la prière la plus fervente. Ordonnez que toutes ces personnes sortent, et je vous dirai le contenu de cette prière.**

CHARLES.

Qu'ai-je besoin de cacher aux hommes ce que j'ai confié au ciel. Dis-moi le sujet de ma prière, et je ne doute plus que tu ne sois inspirée de Dieu.

JOHANNA.

Es waren drei Gebethe die du thatst,
 Gib wohl acht, Dauphin, ob ich dir sie nenne!
 Zum ersten flehdest du den Himmelan,
 Wenn unrecht Gut an dieser Krone haften,
 Wenn eine andre schwere Schuld, nicht
 Gebüßt, von deiner Väter Zeiten her,
 Diesen thränenvollen Krieg herbeigerufen,
 Dich zum Opfer anzunehmen für dein Volk,
 Und auszugießen auf dein einzig Haupt
 Die ganze Schaale seines Zorns.

KARL, (tritt mit Schrecken zurück.)

Wer bist du, mächtig Wesen? Woher kommst du?
 (Alle zeigen ihr Ersauern.)

JOHANNA.

Du thatst dem Himmel diese zweite Bitte.
 Wenn es sein hoher Schlufs und Wille sei,
 Das Scepter deinem Stamme zu entwenden,
 Dir alles zu entziehen, was deine Väter
 Die Könige in diesem Reich besaßen,
 Drei einz'ge Güter flehdest du ihn an
 Dir zu bewahren, die zufriedne Brust,
 Des Freundes Herz und deiner Agnes Liebe.

(König verbirgt das Gesicht heftig weinend, große Bewegung des Ersauerns unter den Anwesenden. Nach einer Pause.)

Soll ich dein dritt' Gebet dir nun noch nennen?

KARL.

Genug! Ich glaube dir! Soviel vermag

JEANNE.

Vous fîtes trois prières; jugez bien attentivement, Sire, si je vous les répète: D'abord, vous suppliâtes le ciel, supposé que des biens mal acquis se trouvassent parmi ceux de la couronne, ou que d'ailleurs un crime quelconque non encore expié, depuis le temps que règnent vos aïeux, ait attiré sur votre royaume cette guerre désastreuse; de vous accepter pour offrande de votre peuple, et de répandre sur vous seul, la coupe entière de son courroux.

CHARLES (tout étonné, recule.)

Qui es-tu? être puissant! d'où viens-tu?
(Chacun témoigne sa surprise.)

JEANNE.

Vous fîtes au ciel cette seconde prière: Que si les décrets de sa volonté suprême étoient d'ôter le sceptre à votre race, de vous retirer tout ce que les rois vos ancêtres ont possédé dans ce royaume, vous ne le suppliez de vous conserver que trois choses: un cœur content, des amis fidèles, l'amour de votre Agnès. (Le roi se cache le visage, fond en larmes; il se fait dans l'assemblée un grand mouvement de surprise; et après une pause, elle continue.) Voulez-vous entendre votre troisième prière?

CHARLES.

Cela suffit. Je te crois. Nul mortel ne peut fai-

Kein Mensch! Dich hat der höchste Gott gesendet.

ERZBISCHOFF.

Wer bist du heilig wunderbares Mädchen!

Welch glücklich Land gebahr dich? Sprich! Wer
sind

Die Gottgeliebten Aeltern, die dich zeugten?

JOHANNA.

Eh'würd'ger Herr, Johanna nennt man mich,
Ich bin nur eines Hirten niedre Tochter

Aus meines Königs Flecken Dom Remi,
Der in dem Kirchensprongel liegt von Toul,
Und hütete die Schafe meines Vaters

Von Kind auf. — Und ich hörte viel und oft
Erzählen von dem fremden Inselvolk,

Das über Meer gekommen, uns zu Knechten
Zu machen, und den fremdgebohrnen Herrn
Uns anzuzwingen, der das Volk nicht liebt;

Und daß sie schon die große Stadt Paris
Inn' hätten und des Reiches sich ermächtigt.

Da rief ich stehend Gottes Mutter an,
Vor uns zu wenden fremder Ketten Schmach,

Und den einheimischen König zu bewahren.
Und vor dem Dorf, wo ich gebohren, steht

Ein uraltes Muttergottes Bild, zu dem
Der frommen Pilgersfahrten viel geschahn,

Und eine heilige Eiche steht daneben,
Durch vieler Wunder Segenskraft berühmt.

Und in der Eiche Schatten saß ich gern.

re ce que tu as fait. Ta mission vient de Dieu.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui es-tu, fille saintement merveilleuse? quel heureux pays t'a vu naître? Dis-nous qui sont les amis de Dieu qui t'ont donné le jour?

JEANNE.

Monseigneur, on me nomme Jeanne; je suis tout simplement fille d'un berger de Dom-Remi, village de mon roi dans le diocèse de Toul; et dès mon enfance, j'ai gardé les brebis de mon père. On m'a souvent et beaucoup parlé de ces étrangers insulaires qui ont traversé la mer afin de venir nous réduire en esclavage, et de nous faire accepter par la force un maître intrus, né hors de nos climats, et qui n'aime pas ce peuple. On m'a dit que déjà ils avoient la grande ville de Paris, et qu'ils s'étoient emparés du royaume. Alors, j'implorai l'assistance de la mère de Dieu, la priant de nous épargner l'opprobre d'un joug étranger, et de nous conserver notre roi français. Et devant le village où je suis née, se trouve une image antique de la Sainte-Vierge, but de nombreux pèlerinages, et tout à côté se voit un chêne sacré, vanté par la vertu propice de bien des miracles. Et j'aimois à m'asseoir à l'ombre de ce chêne, en faisant paître mon troupeau,

Die Heerde weidend, denn mich zog das Herz.
 Und ginge ein Lamm mir in den wüsten Berge
 Verloren, immer zeigte mir's der Traum,
 Wenn ich im Schatten dieser Eiche schlief.
 — Und einmals als ich eine lange Nacht
 In frommer Andacht unter diesem Baum
 Gesessen und dem Schlafe widerstand,
 Da trat die Heilige zu mir, ein Schwert
 Und Fahne tragend, aber sonst wie ich
 Als Schäferinn gekleidet, und sie sprach zu mir:
 « Ich bin's. Steh auf Johanna. Laß die Heerde.
 « Dich ruft der Herr zu einem andern Geschäft!
 « Nimm die Fahne! Dieses Schwert umgürte dir!
 « Damit vertilge meines Volkes Feinde,
 « Und führe deines Herren Sohn nach Rheims,
 « Und krön' ihn mit der königlichen Krone! »
 Ich aber sprach: Wie kann ich solcher That
 Mich unterwinden, eine zarte Magd,
 Unkundig des verderblichen Gefechts!
 Und sie versetzte: « Eine reine Jungfrau
 « Vollbringt jedwedes Herrliche auf Erden,
 « Wenn sie der ird'schen Liebe widersteht.
 « Sieh mich an! Eine keusche Magd wie du
 « Hab' ich den Herrn, den göttlichen, gebohren,
 « Und göttlich bin ich selbst! » Und sie berührte
 Mein Augenlied, und als ich aufwärts sah,
 Da war der Himmel voll von Engelknaben,
 Die trugen weiße Lilien in der Hand,

par mon cœur m'y portoit. Un de mes agneaux s'étoit-il égaré dans les montagnes désertes, mon rêve, quand je dormois à l'ombre de ce chêne, me l'indiquoit toujours. Et une fois que, livrée aux pieuses pratiques de la dévotion, et luttant contre le sommeil, j'avois passé une longue nuit sous cet arbre ; tout-à-coup, je vis venir à moi la Sainte, portant un glaive et une bannière ; mais d'ailleurs, vêtue comme moi en bergère ; et elle me dit : « C'est moi. Lève-toi, Jeanne. Quitte ton troupeau. Le Seigneur t'appelle à un autre emploi. Prends cette bannière, ceins ce glaive ; qu'il te serve à détruire les ennemis de mon peuple, et conduis à Rheims le fils de ton roi pour y parer sa tête de la couronne royale. » Je lui répondis : Comment oserois-je hasarder une telle entreprise, moi, simple servante, moi, si neuve dans l'art des combats destructeurs ! Et elle me répartit : « Une vierge pure peut effectuer tout ce qu'il y a de plus grand ici-bas, quand elle résiste à l'amour terrestre. Vois : moi, chaste servante comme tu l'es, j'ai enfanté le Seigneur, cet enfant divin ; et moi-même je suis divine ! » Puis elle toucha légèrement ma paupière, et quand j'élevai mes regards, j'aperçus le ciel rempli de petits anges qui portoient en main des lys blancs ; et une douce harmonie décroissant par degrés insensibles, se perdit en-

Und süßes Ton verschwebte in den Lüften.
 — Und so drei Nächte nach einander liefs
 Die Heilige sich sehn, und rief: «Steh auf Johanna
 «Dich ruft der Herr zu einem andern Geschäft.»
 Und als sie in der dritten Nacht erschien,
 Da zürnte sie und scheltend sprach sie dieses
 Wort;
 «Gehorsam ist des Weibes Pflicht auf Erden,
 «Das harte Dulden ist ihr schweres Loos,
 «Durch strengen Dienst muß sie geläutert werden,
 «Die hier gedienet, ist dort oben groß. »
 Und also sprechend liefs sie das Gewand
 Der Hirtinn fallen und als Königin
 Der Himmel stand sie da im Glanz der Sonnen,
 Und goldne Wolken trugen sie hinauf
 Langsam verschwindend in das Land der Won-
 nen.

(Alles ist gerührt, Agnes Sorel heftig weinend verbirgt
 ihr Gesicht an des Königs Brust.)

ERZBISCHOFF, (nach einem langen Stillschweigen.)
 Vor solcher göttlicher Beglaubigung
 Muß jeder Zweifel ird'scher Klugheit schweigen.
 Die That bewährt es, daß sie Wahrheit spricht.
 Nur Gott allein kann solche Wunder wirken.

DUNOIS.

Nicht ihren Wundern, ihrem Auge glaub' ich,
 Der reinen Unschuld ihres Angesichts.

fin dans les airs. Trois nuits de suite, la Sainte m'apparut et me cria : « Lève-toi, Jeanne, le Seigneur t'appelle à un autre emploi. » Et la troisième nuit, quand elle parut, elle se fâcha, et me dit d'un ton très-sévère : « L'obéissance est le devoir de la femme sur la terre ; beaucoup souffrir, tel est sa dure destinée ; c'est par un service pénible qu'elle doit être éprouvée : celle qui a beaucoup servi ici-bas, est grande là-haut. » En disant ces mots, elle laissa tomber ses habits de bergère ; et, comme reine des cieux, elle se présenta resplendissante de l'éclat des soleils ; des nuages d'or disparaissant insensiblement, l'enlevèrent jusque dans la patrie des délices. (L'émotion est générale dans l'assemblée. Agnès Sans pleure et cache ses larmes sur le sein du roi.)

L'ARCHEVÊQUE, (après un long silence.)

Des preuves aussi divines dissipent tous les doutes de la prudence humaine. Le fait dépose qu'elle dit la vérité, car Dieu seul peut opérer de telles merveilles.

DUNOIS.

J'en crois moins à ses prodiges qu'à son regard, qu'à la pure innocence peinte sur sa physionomie.

KARL.

Und bin ich stünd'ger solcher Gnade werth!
Untrüglich allerforschend Aug', du siehst
Mein Innerstes und kennest meine Demuth!

JOHANNA.

Der Hohen Demuth leuchtet hell dort oben,
Du beugtest dich, drum hat er dich erhoben.

KARL.

So werd' ich meinen Feinden widerstehn?

JOHANNA.

Bezwungen leg' ich Frankreich dir zu Füßen.

KARL.

Und Orleans sagst du, wird nicht übergehn?

JOHANNA.

Eh siehest du die Loire zurücke fließen.

KARL.

Werd' ich nach Rheims als Ueberwinder ziehn?

JOHANNA.

Durch tausend Feinde führ' ich dich dahin.

(Alle anwesende Ritter erregen ein Getöse mit ihren Lanzen und Schilden, und geben Zeichen des Muths.)

DUNOIS.

Stell uns die Jungfrau an des Heeres Spitze,
Wir folgen blind, wohin die Göttliche
Uns führt! Ihr Seherauge soll uns leiten,
Und schützen soll sie dieses tapfre Schwert!

LA HIRE.

Nicht eine Welt in Waffen fürchten wir,

CHARLES.

Mérite-je une telle grâce, moi pécheur ! Œil scrutateur infailible de tout, tu vois le fond de mon cœur, tu connois mon humilité !

JEANNE.

L'humilité des potentats brille là-haut. Vous vous êtes abaissé, voilà pourquoi il vous a élevé.

CHARLES.

Ainsi, je résisterai à mes ennemis ?

JEANNE.

Je dépose à vos pieds la France soumise.

CHARLES.

Et Orléans, dis-tu, ne se rendra pas ?

JEANNE.

Vous verrez plutôt la Loire rétrograder.

CHARLES.

J'entrerai à Rheims en vainqueur ?

JEANNE.

Je vous y conduirai à travers mille ennemis.

(Tous les chevaliers qui sont présents témoignent leur ardeur par le bruit de leurs lances et de leurs boucliers.)

DUNOIS.

Mettez-nous la pucelle à la tête de l'armée, et nous allons en aveugles où cette fille divine nous conduira. Son œil surnaturel nous dirigera, et cette brave épée la défendra.

LA HIRE.

Un monde armé ne nous feroit pas peur, si

Wenn sie einher vor unsern Schaaren zieht.
Der Gott des Sieges wandert ihr zur Seite,
Sie führ' uns an, die mächtige, im Streite!

(Die Ritter erregen ein großes Waffengetöse und treten vorwärts.)

KARL.

Ja heilig Mädchen, führe du mein Heer,
Und seine Fürsten sollen dir gehorchen.
Dies Schwert der höchsten Kriegsgewalt, das uns
Der Kronfeldherr im Zorn zurückgesendet,
Hat eine würdigere Hand gefunden.
Empfange du es, heilige Prophetinn,
Und sei fortan —

JOHANNA.

Nicht also edler Dauphin!
Nicht durch dies Werkzeug irdischer Gewalt
Ist meinem Herrn der Sieg verliehn. Ich weiß
Ein ander Schwert, durch das ich siegen werde.
Ich will es dir bezeichnen, wie's der Geist
Mich lehrte, sende hin und laß es holen.

KARL.

Nenn es, Johanna.

JOHANNA.

Sende nach der alten Stadt
Fierboys, dort, auf Sankt Kathrinens Kirchhof
Ist ein Gewölb, wo vieles Eisen liegt,
Von alter Siegesbeute aufgehäuft.
Das Schwert ist drunter, das mir dienen soll.
An dreym Lilien ist's zu kennen,

elle marche à la tête de nos bataillons. Le Dieu de la victoire ne la quitte pas ; qu'elle nous commande dans les combats, cette fille puissante !
(Les chevaliers agitent leurs armes, et s'avancent.)

CHARLES.

Oui, sainte fille, conduis mes troupes, et que les princes-mêmes t'y obéissent. Ce glaive de la toute puissance militaire, et que le connétable a renvoyé dans un moment de dépit, a retrouvé une main plus digne de le porter. Reçois-le, sainte prophétesse, et sois désormais...

JEANNE.

Non, ce n'est pas ainsi, généreux dauphin, ce n'est point par cet instrument d'une puissance terrestre que mon maître obtiendra la victoire. Je connois un autre glaive qui me rendra victorieuse. Je vais vous le dépeindre comme l'esprit me l'a dépeint ; envoyez le chercher.

CHARLES.

Parle, Jeanne.

JEANNE.

Envoyez à l'ancienne ville de Fierboys. Là, dans le cimetière de Ste. Catherine, se trouve un caveau rempli de vieilles armes prises jadis sur l'ennemi. Le glaive qu'il me faut est parmi ces armes. On le reconnoîtra à trois fleurs de lys d'or

Die auf der Klinge eingeschlagen sind,
 Dießs Schwert laß holen, denn durch dieses
 wirst du siegen.

KARL.

Man sende hin und thue wie sie sagt.

JOHANNA.

Und eine weiße Fahne laß mich tragen,
 Mit einem Saum von Purpur eingefast.
 Auf dieser Fahne sei die Himmelskönigin
 Zusehen mit dem schönen Jesusknaben,
 Die über einer Erdenkugel schwebt,
 Denn also zeigte mir's die heil'ge Mutter.

KARL.

Es sei so wie du sagst.

JOHANNA (zum Erzbischoff.)

Ehrwürd'ger Bischoff,

Lege eure priesterliche Hand auf mich,
 Und sprecht den Segen über eure Tochter!

(Kniert nieder.)

ERZBISCHOFF.

Du bist gekommen, Segen auszutheilen,
 Nicht zu empfangen — Geh mit Gottes Kraft!
 Wir aber sind Unwürdige und Sünder.

(Sie steht auf.)

EDELKNECHT.

Ein Herold kommt vom engelländischen Feld-
 herrn.

appliquées sur la lame ; envoyez chercher ce glaive, car il sera l'instrument de votre victoire.

CHARLES.

Qu'on y envoie, et qu'on fasse ce qu'elle dit.

JEANNE.

Permettez aussi que je porte une bannière blanche bordée de pourpre. Qu'on y voye la reine des cieux tenant le bel enfant Jesus, et planant sur un globe terrestre ; car voilà comme me l'a montrée la Sainte mère.

CHARLES.

Qu'il en soit ce que tu dis,

JEANNE, (à l'archevêque.)

Monseigneur, bénissez votre fille en lui imposant vos mains pontificales. (Elle s'agenouille.)

L'ARCHEVÊQUE.

Tu es venue pour dispenser les bénédictions, et non pour en recevoir. . . . Va, secondée de la vertu divine ! Nous sommes des indignes, des pécheurs. (Elle se relève.)

UN PAGE.

Voici un héraut qu'envoie le général anglais.

JOHANNA.

Lass ihn eintreten, denn ihn sendet Gott!

(Der König winkt dem Edelknecht, der hinaus geht.)

EILFTER AUFTRITT.

Der HEROLD zu den VORIGEN.

KARL.

Was bringst du Herold? Sage deinen Auftrag.

HEROLD.

**Wer ist es, der für Karl von Valois,
Den Grafen von Ponthieu das Wort hier führt?**

DUNOIS.

**Nichtswürd'ger Herold! Niederträcht'ger Bube!
Erfrechst du dich, den König der Franzosen
Auf seinem eignen Boden zu verläugnen.
Dich schützt dein Wappenrock, sonst solltest du—**

HEROLD.

**Frankreich erkennt nur einen einz'gen König,
Und dieser lebt im engelländischen Lager.**

KARL.

Seid ruhig Vetter! deinen Auftrag Herold.

HEROLD.

**Mein edler Feldherr, den des Blutes jammert,
Das schon geflossen und noch fließen soll,
Hält seiner Krieger Schwert noch in der Scheide,
Und ehe Orleans im Stürme fällt,
Läßt er noch gütlichen Vergleich dir bieten.**

JEANNE.

Faites-le entrer, car c'est Dieu qui l'envoie.

(Le roi fait signe au page, celui-ci sort.)

SCÈNE XI.

Le HÉRAUT, les acteurs précédents.

CHARLES.

Qu'y a-t-il héraut? Voyons votre message.

LE HÉRAUT.

Qui porte ici la parole au nom de Charles de Valois, Comte de Ponthieu?

DUNOIS.

Héraut abject, être vil! Avoir l'effronterie de méconnoître le roi des Français jusque dans ses états! Sans la cotte d'armes, je te...

LE HÉRAUT.

La France ne reconnoît qu'un roi, et ce roi est dans le camp des Anglais.

CHARLES.

Calme-toi, mon cousin. Héraut, votre message.

LE HÉRAUT.

Mon noble général, affligé d'avoir vu couler tant de sang et d'en faire encore bientôt répandre, laisse dans le fourreau, le glaive de ses guerriers; et avant de prendre d'assaut Orléans, il vous offre un accommodement à l'amiable.

KARL.

Lafs hören!

JOHANNA (tritt hervor.)

Sire! Lafs mich an deiner Statt

Mit diesem Herold reden.

KARL.

Thu das, Mädchen!

Entscheide du, ob Krieg sei oder Friede.

JOHANNA (zum Herold.)

Wersendet dich und spricht durch deinen Mund?

HEROLD.

Der Britten Feldherr, Graf von Sal'sbury.

JOHANNA.

Herold du lügst! Der Lord spricht nicht durch
dich.

Nur die Lebend'gen sprechen, nicht die Todten.

HEROLD.

Mein Feldherr lebt in Fülle der Gesundheit

Und Kraft, und lebt euch allen zum Verderben.

JOHANNA.

Er lebte da du abgiengst. Diesen Morgen
Streckt' ihn ein Schufs aus Orleans zu Boden,
Als er von Thurm La Tournelle niedersah.

— Du lachst, weil ich Entferntes dir verkünde?

Nicht meiner Rede, deinen Augen glaube!

Begegnen wird dir seiner Leiche Zug,

Wenn deine Füße dich zurücke tragen!

Jetzt Herold sprich und sage deinen Auftrag.

CHARLES.

Voyons.

JEANNE (s'avance.)

Sire, permettez qu'en votre nom, je porte la parole à ce héraut.

CHARLES.

J'y consens, ma fille. Décide si nous ferons ou la paix, ou la guerre.

JEANNE (au héraut.)

Qui t'envoie pour parler en son nom?

LE HÉRAUT.

Le général anglais, comte de Salesbury.

JEANNE.

Tu ne dis pas la vérité, héraut; le lord ne parle point par ton organe. Les vivants peuvent parler, mais non les morts.

LE HÉRAUT.

Mon général vit plein de santé et de forces, il vit pour votre malheur commun.

JEANNE.

Il vivoit à ton départ; mais, ce matin, un coup de feu parti d'Orléans l'a étendu par terre, au moment où il reconnoissoit l'ennemi du haut de la tour la Tournelle. Tu ris de cette annonce d'un fait passé loin de nous; eh bien, crois-en non à mes paroles, mais à tes yeux. A ton retour, tu rencontreras son convoi funèbre. Maintenant, héraut, ton message: parle.

HEROLD.

Wenn du Verborgnes zu enthüllen weißt,
So kennst du ihn, noch eh' ich dir ihn sage.

JOHANNA.

Ich brauch' ihn nicht zu wissen, aber du
Vernimm den meinen jetzt! und diese Worte
Verkündige den Fürsten, die dich sandten!
— König von England, und ihr Herzoge
Bedford und Gloster, die das Reich verwesen!
Gebt Rechenschaft dem Könige des Himmels
Von wegen des vergossnen Bluts! Gebt
Heraus die Schlüssel alle von den Städten,
Die ihr bezwungen wider göttlich Recht,
Die Jungfrau kommt vom Könige des Himmels
Euch Frieden zu bieten oder blut'gen Krieg.
Wählt! Denn das sag' ich euch, damit ihr's wisset,
Euch ist das schöne Frankreich nicht beschieden
Vom Sohne der Maria — sondern Karl
Mein Herr und Dauphin, dem es Gott gegeben,
Wird königlich einziehen zu Paris,
Von allen Großen seines Reichs begleitet.
— Jetzt Herold geh und mach dich eilends fort,
Denn eh' du noch das Lager magst erreichen,
Und Botschaft bringen, ist die Jungfrau dort,
Und pflanzt in Orleans das Siegeszeichen.

(Sie geht, alles setzt sich in Bewegung, der Vorhang fällt.)

LE HÉRAUT.

Si tu sais dévoiler les choses cachées, tu le connois sans que je te le dise.

JEANNE.

Je n'ai que faire de le savoir ; mais toi, sache celui dont je te charge, et notifie mes paroles aux princes qui t'ont envoyé. Roi d'Angleterre, et vous, ducs Bedford et Gloucester, qui administrez le royaume, rendez compte au roi du ciel, du sang que vous avez répandu ; rendez toutes les clefs des villes que vous avez prises de force contre le droit divin ; la pucelle vient de la part du roi du ciel, vous offrir ou la paix, ou une guerre sanglante. Optez, car je vous le dis afin que vous le sachiez : la belle France ne vous est pas destinée par le fils de Marie ; mais Charles, le dauphin mon maître, à qui Dieu l'a donnée, fera comme roi, son entrée dans Paris, suivi de tous les grands de son royaume. . . . A présent, héraut, pars, et dépêche-toi ; car tu n'auras peut-être pas encore regagné le camp, ni rendu compte de ton message, que la pucelle sera là, et plantera dans Orléans, l'étendart de la victoire.

(Elle sort, tout s'agite, le rideau se baisse.)

ZWEITER AUFZUG.

LEGEND VON FELSEN BEGRENZT.



ERSTER AUFTRITT.

TALBOT und LIONEL, englische Heerführer. PHILIPP, Herzog von Burgund. RITTER FASTOLF und CHATILLON mit SOLDATEN und Fahnen.

TALBOT.

Hier unter diesen Felsen lasset uns
Halt machen und ein festes Lager schlagen,
Ob wir vielleicht die flücht'gen Völker wieder
sammeln,
Die in dem ersten Schrecken sich zerstreut.
Stellt gute Wachen aus. besetzt die Höhn!
Zwar sichert uns die Nacht vor der Verfolgung,
Und wenn der Gegner nicht auch Flügel hat,
So fürcht' ich keinen Ueberfall. — Dennoch
Bedarf's der Vorsicht, denn wir haben es
Mit einem kecken Feind und sind geschlagen.

(Ritter FASTOLF geht ab mit den Soldaten.)

LIONEL.

Geschlagen! Feldherr, nennt das Wort nicht
mehr.
Ich darf es mir nicht denken, daß der Franke

ACTE II.

ENVIRONS BORNÉS PAR DES ROCHERS.



SCÈNE I.

TALBOT et LIONEL, généraux anglais. PHILIPPE, duc de Bourgogne. Les chevaliers FASTOLF et CHATILLON avec des soldats et des drapeaux.

TALBOT,

Faisons halte sous ces rochers, asseyons-y un camp retranché, pour voir si nous pourrions rassembler les fuyards qui, dans le premier mouvement de crainte, se sont dispersés. Posez de vigi- lantes sentinelles, occupez les hauteurs. La nuit, il est vrai, empêchera qu'on ne nous poursuive, et si l'ennemi n'est pas ailé, je n'appréhende aucune surprise. Malgré cela, soyons sur nos gardes, car nous avons à faire à un ennemi har- di, et nous sommes battus. (FASTOLF sort avec les soldats.)

LIONEL.

Battus ! Général, ne proférez plus ce mot ; je n'ose me dire à moi-même que le Français

Des Engelländers Rücken heut gesehn.
 — O Orleans! Orleans! Grab unsers Ruhms!
 Auf deinen Feldern liegt die Ehre Englands.
 Beschimpfend lächerliche Niederlage!
 Wer wird es glauben in der künft'gen Zeit!
 Die Sieger bei Poitiers, Crequi
 Und Azincourt gejagt von einem Weibe!

BURGUND.

Das muß uns trösten. Wir sind nicht von Men-
 fchen
 Besiegt, wir sind vom Teufel überwunden.

TALBOT.

Vom Teufel unsrer Narrheit — Wie Burgund?
 Schreckt dieß Gespenst des Pöbels auch die
 Fürsten?

Der Aberglaube ist ein schlechter Mantel
 Für eure Feigheit — Eure Völker flohn zuerst.

BURGUND.

Niemand hielt Stand. Das Fliehn war allgemein.

TALBOT.

Nein Herr! Auf eurem Flügel fing es an.
 Ihr stürztet euch in unser Lager schreiend:
 Die Höl' ist los, der Satan kämpft für Frankreich!
 Und brachtet so die andern in Verwirrung.

LIONEL.

Ihr könnt's nicht läugnen. Euer Flügel wich
 Zuerst.

BURGUND.

Weil dort der erste Angriff war.

a vu en ce jour les Anglais fuir devant lui. ... Orléans, ô Orléans ! tombeau de notre gloire ! l'honneur de l'Angleterre est resté sur tes campagnes. Défaite d'un ridicule outrageant ! Qui des générations futures y croira ? Les vainqueurs à Poitiers, à Créqui, à Azincourt ... battus par une femme !

LE DUC DE BOURGOGNE.

Consolons-nous, ce ne sont pas des hommes, c'est le diable qui nous a vaincus.

TALBOT.

Le diable de notre folie. ... Quoi, Duc, ce vain fantôme du peuple effraye-t-il aussi les princes ? Vous couvrez mal votre lâcheté, du manteau de la superstition. Vos soldats ont les premiers pris la fuite.

LE DUC.

Personne n'a tenu bon, la déroute a été générale.

TALBOT.

Non, Prince. Elle a commencé à votre aile. Vous vous êtes tous précipités dans notre camp, en criant : l'enfer est déchaîné, Satan combat pour la France ! Ce cri a mis le désordre partout.

LIONEL.

Vous ne pouvez le nier, votre aile a plié la première,

LE DUC.

Oui, parce qu'elle a essuyé la première attaque.

TALBOT.

Das Mädchen kannte unsers Lagers Blöße,
Sie wufste, wo die Furcht zu finden war.

BURGUND.

Wie? Soll Burgund die Schuld des Unglücks
tragen?

LIONEL.

Wir Engelländer, waren wir allein,
Bei Gott! Wir hätten Orleans nicht verloren!

BURGUND.

Nein — denn ihr hättet Orleans nie gesehn!
Wer bahnte euch den Weg in dieses Reich,
Reicht' euch die treue Freundeshand, als ihr
An diese feindlich fremde Küste stieget?
Wer krönte euren Heinrich zu Paris,
Und unterwarf ihm der Franzosen Herzen?
Bei Gott! Wenn dieser starke Arm euch nicht
Herein geführt, ihr sahet nie den Rauch
Von einem fränkischen Kamine steigen!

LIONEL.

Wenn es die großen Worte thäten, Herzog,
So hättet ihr allein Frankreich erobert.

BURGUND.

Ihr seid unlustig, weil euch Orleans
Entging und laßt nun eures Zornes Galle
An mir, dem Busenfreund, aus. Warum entging
Uns Orleans, als eurer Habsucht wegen?
Es war bereit sich mir zu übergeben,

TALBOT.

Cette fille connoissoit le foible de notre camp, elle savoit où trouver la peur.

LE DUC.

Quoi ! les Bourguignons devroient s'imputer ce revers ?

LIONEL.

Seuls, nous Anglais, nous n'eussions pas manqué Orléans ; Dieu le sait.

LE DUC.

Non, car vous ne l'eussiez jamais vu. Qui vous a frayé le chemin dans ce royaume ? Qui vous a tendu une main fidèlement dévouée, à votre débarquement sur ces côtes hostilement étrangères ? Qui a couronné votre Henri à Paris, et lui a gagné le cœur des Français ? Sur mon Dieu ! si ce bras valeureux ne vous y eût introduit, jamais vous n'eussiez vu la fumée sortir d'une cheminée française.

LIONEL.

Duc, si les rodomontades suffisoient, seul, vous auriez conquis la France.

LE DUC.

Il vous fait peine d'avoir échoué devant Orléans, et vous distillez le fiel de votre colère sur moi votre intime ami. Pourquoi Orléans nous a-t-il échappé ? Votre avidité en est la seule cause. Il étoit prêt à se rendre à moi ; vous, votre

Ihr, euer Neid allein hat es verhindert.

TALBOT.

Nicht eurentwegen haben wir's belagert.

BURGUND.

Wie stünd's um euch, zög' ich mein Heer zurück?

LIONEL.

Nicht schlimmer, glaubt mir, als bei Azincourt,
Wo wir mit euch und mit ganz Frankreich fertig wurden.

BURGUND.

Doch that's euch sehr um unsre Freundschaft
Noth,

Und theuer kaufte sie der Reichsverweser.

TALBOT.

Ja theuer, theuer haben wir sie heut
Vor Orleans bezahlt mit unsrer Ehre.

BURGUND.

Treibt es nicht weiter Lord, es könnt' euch reuen!
Verließ ich meines Herrn gerechte Fahnen,
Lud auf mein Haupt den Namen des Verräthers,
Um von dem Fremdling solches zu ertragen?
Was thu ich hier und fechte gegen Frankreich?
Wenn ich dem Undankbarem dienen soll,
So will ich's meinem angebohrnen König.

TALBOT.

Ihr steht in Unterhandlung mit dem Dauphin,
Wir wissen's, doch wir werden Mittel finden,
Uns vor Verrath zu schützen.

BURGUND.

Tod und Hölle!

jalousie seule l'a empêché de le faire.

TALBOT.

Ce n'est pas pour vous que nous l'avons assiégé.

LE DUC.

Où en seriez-vous si je rétrois mon armée ?

LIONEL.

Croyez-moi, pas pire qu'à Azincourt, où nous avons vaincu et vous, et toute la France.

LE DUC.

Cependant vous désiriez fort notre amitié, et le regent du royaume l'a achetée cher.

TALBOT.

Oui, cher; et aujourd'hui, devant Orléans, nous l'avons payée aux dépens de notre honneur.

LE DUC.

Arrêtez, Milord, sinon vous pourriez vous en repentir. Étoit-ce donc pour me voir ainsi traité par un étranger, que je désertois les enseignes de mon souverain, que je m'attirois le nom de traître ? Que fais-je ici en combattant contre la France ? S'il faut que je serve un ingrat, du moins, je préfère alors servir mon roi légitime.

TALBOT.

Vous négociez avec le dauphin, nous ne l'ignorons pas; mais nous trouverons moyen d'être à l'abri d'une trahison.

LE DUC.

Mort de ma vie ! Me traiter ainsi ! ... Cha-

Begegnet man mir so? — Chatillon!
 Laß meine Völker sich zum Aufbruch rüsten,
 Wir gehn in unser Land zurück.

(CHATILLON geht ab.)

LIONEL.

Glück auf den Weg!

Nie war der Ruhm des Britten glänzender,
 Als da er seinem guten Schwert allein
 Vertrauend ohne Helfershelfer focht.
 Es kämpfte jeder seine Schlacht allein,
 Denn ewig bleibt es wahr! Französisch Blut
 Und Englisch kann sich redlich nie vermischen.

ZWEITER AUFTRITT.

KÖNIGINN ISABEAU von einem Pagen begleitet,
 zu den VORIGEN.

ISABEAU.

Was muß ich hören Feldherrn! Haltet ein!
 Was für ein Hirnverrückender Planet
 Verwirrt euch also die gesunden Sinne?
 Jetzt, da euch Eintracht nur erhalten kann,
 Wollt ihr in Haß euch trennen und euch selbst
 Befehdend euren Untergang bereiten?
 — Ich bitt' euch edler Herzog. Ruft den raschen
 Befehl zurück. — Und ihr, ruhmvoller Talbot,
 Besänftiget den aufgebrachten Freund.
 Kommt Lionel, helft mir die stolzen Geister
 Zufrieden sprechen und Versöhnung stiften.

tillon, que mes troupes se tiennent prêtes à marcher; nous retournons dans notre pays.

(CHATILLON sort.)

LIONEL.

Bon voyage. Jamais la gloire de l'Anglais n'eut tant d'éclat, que quand, fort de son glaive puissant, il combattit sans secours suspect. Que chacun livre seul ses batailles; car c'est une vérité éternelle: le sang français et l'anglais ne formeront jamais un heureux mélange.

SCÈNE II.

La reine ISABEAU suivie d'un page. Les acteurs précédents.

ISABEAU.

Qu'entends-je, Généraux! modérez-vous. Quel astre malfaisant vous tourne la tête, et vous trouble ainsi la raison? Maintenant que l'harmonie peut seule vous soutenir, voudriez-vous, la haine dans le cœur, vous séparer et, combattant l'un contre l'autre, préparer votre ruine! Je vous en prie, généreux Duc, révoquez cet ordre peu réfléchi; et vous, célèbre Talbot, apaisez votre ami que vous avez courroucé. Allez, Lionel, aidez-moi à calmer ces esprits altiers, à opérer une réconciliation.

LIONEL.

Ich nicht Milady. Mir ist alles gleich.
 Ich denke so: was nicht zusammen kann
 Bestehen, thut am besten sich zu lösen.

ISABEAU.

Wie? Wirkt der Hölle Gaukelkunst, die uns
 Im Treffen so verderblich war, auch hier
 Noch fort uns Sinnverwirrend zu bethören?
 Wer fang den Zank an? Redet! — Edler Lord!

(zu TALBOT.)

Seid ihr's, der seines Vortheils so vergaß,
 Den werthen Bundesgenossen zu verletzen?
 Was wollt ihr schaffen ohne diesen Arm?
 Er baute eurem König seinen Thron,
 Er hält ihn noch und stürzt ihn wenn er will,
 Sein Heer verstärkt euch und noch mehr sein
 Nahme.

Ganz England, strömt es alle seine Bürger
 Auf unsre Küsten aus, vermöchte nicht
 Dief's Reich zu zwingen, wenn es einig ist,
 Nur Frankreich konnte Frankreich überwinden.

TALBOT.

Wir wissen den getreuen Freund zu ehren.
 Dem falschen wehren ist der Klugheit Pflicht.

BÜRGUND.

Wer treulos sich des Dankes will ent schlagen,
 Dem fehlt des Lügners freche Stirne nicht.

ISABEAU.

Wie edler Herzog? Könntet ihr so sehr

LIONEL.

Moi, non, Milady. Tout m'est égal. Voici comme je pense : ce qui ne peut s'allier, fait au mieux de se séparer.

ISABEAU.

Quoi ? ces prestiges infernaux dont nous avons ressenti l'influence dans le combat, opèrent-ils encore ici pour nous étourdir en troublant notre raison ? Qui a commencé le différend ? Dites, (à TALBOT,) Lord magnanime, est-ce vous qui avez oublié vos intérêts jusqu'à offenser ce digne allié ? Que voulez-vous faire sans son bras ? Il a élevé le trône de votre roi, il l'y soutient, et l'en précipiteras-il le veut ; ses troupes, et plus encore son nom renforcent votre armée. L'Angleterre, envoyât-elle sur nos côtes la masse de ses habitants, ne parviendrait pas à subjuguier ce royaume s'il est bien uni ; la France seule pouvoit vaincre la France.

TALBOT.

Nous savons honorer l'ami fidelle. La prudence exige qu'on se garde d'un faux ami.

LE DUC.

Celui qui, déloyalement, veut être sourd à la voix de la reconnaissance, a l'effronterie du menteur.

ISABEAU.

Quoi, noble Duc, pourriez-vous avoir abjuré

Der Schaam absagen und der Fürstenehre,
 In jene Hand die euren Vater mordete,
 Die eurige zu legen? Wärt ihr rasend
 Genug an eine redliche Versöhnung
 Zu glauben mit dem Dauphin, den ihr selbst
 An des Verderbens Rand geschleudert habt?
 So nah dem Falle wolltet ihr ihn halten,
 Und euer Werk wahnsinnig selbst zerstören?
 Hier stehen eure Freunde. Euer Heil
 Ruht in dem festen Bunde nur mit England.

BURGUND.

Fern ist mein Sinn vom Frieden mit dem Dau-
 phin,
 Doch die Verachtung und den Uebermuth
 Des stolzen Englands kann ich nicht ertragen.

ISABEAU.

Kommt! Haltet ihm ein rasches Wort zu gut.
 Schwer ist der Kummer, der den Feldherrn
 drückt,
 Und Ungerecht, ihr wißt es, macht das Unglück.
 Kommt! Kommt! Umarmt euch, laßt mich
 diesen Riß
 Schnell heilend schließen eh er ewig wird.

TALBOT.

Was dünket euch Burgund? Ein edles Herz
 Bekennt sich gern von der Vernunft besiegt.
 Die Königin hat ein kluges Wort geredet,
 Laß diesen Händedruck die Wunde heilen.

tout sentiment de honte, ce que vous devez à votre rang, au point de présenter la main au meurtrier de votre père ? Auriez-vous la folie de croire à une reconciliation sincère avec le dauphin, que vous avez poussé jusque sur le bord de l'abyme ? Si près de sa chute, voudriez-vous le retenir, et, vous-même, détruire follement votre ouvrage ? C'est ici que sont vos amis. Une étroite alliance avec l'Angleterre, voilà votre unique salut.

LE DUC.

Je suis loin de penser à faire la paix avec le dauphin ; mais je ne puis supporter le dédain, l'arrogance de ces fiers Anglais.

ISABEAU.

Venez ! Pardonnez-lui un propos échappé. Le chagrin qui afflige un général est d'un poids énorme ; et, vous le savez, le malheur peut nous rendre injustes. Venez, venez ! embrassez-vous ; je veux, par une prompte guérison de cette égratignure, empêcher qu'elle ne devienne une plaie incurable.

TALBOT.

Qu'en pensez-vous, Duc ? Un noble cœur aime à se rendre à la raison. La reine vient de parler sagement. Qu'un serrement de mains guérisse la blessure qu'a faite une parole in-

Die meine Zunge übereilend schlug.

BURGUND.

**Madame sprach ein verständig Wort, und mein
Gerechter Zorn weicht der Nothwendigkeit.**

ISABEAU.

**Wohl! So besiegelt den erneuten Bund
mit einem brüderlichem Kufs und mögen
Die Winde das Gesprochene verwehen.**

(BURGUND und TALBOT umarmen sich.)

LIONEL *(betrachtet die Gruppe, für sich).*

Glück zu dem Frieden, den die Furie stiftet!

ISABEAU.

**Wir haben eine Schlacht verloren Feldherrn,
Das Glück war uns zuwider, darum aber
Ersink' euch nicht der edle Muth. Der Dauphin
Verzweifelt an des Himmels Schutz und ruft
Des Satans Kunst zu Hülfe, doch er habe
Umsonst sich der Verdammniß übergeben,
Und seine Hölle selbst errett' ihn nicht.
Ein sieghaft Mädchen führt des Feindes Heer,
Ich will das eure führen, ich will euch
Statt einer Jungfrau und Prophetinn seyn.**

LIONEL.

**Madame, geht nach Paris zurück. Wir wollen
Mit guten Waffen, nicht mit Weibern siegen.**

TALBOT.

**Geht! Geht! Seit ihr im Lager seid, geht alles
Zurück, kein Segen ist mehr in unsern Waffen.**

considéré, et qui m'est échappée.

LE DUC.

Madame a parlé raisonnablement; mon juste courroux cède à la nécessité.

ISABEAU.

Bien. Scellez donc d'un baiser fraternel cette alliance renouvelée, et puissent les vents emporter ce que vous vous êtes dit. (Le duc et TALBOT s'embrassent.)

LIONEL (à part, en considérant ce groupe).

Prospère, paix, œuvre d'une furie!

ISABEAU.

Écoutez, Généraux: Nous avons perdu une bataille, la Fortune nous étoit contraire; n'importe, point de découragement, cœurs généreux. Désespérant de la protection du ciel, le dauphin implore les artifices de Satan; mais qu'il se soit en vain voué à la damnation, que son enfer-même ne le sauve pas. Une fille victorieuse conduit l'armée ennemie; eh bien, moi, je marcherai à la tête de la vôtre, j'y tiendrai la place d'une pucelle, d'une prophétesse.

LIONEL.

Madame, retournez à Paris. Nous voulons vaincre par nos armes seules, non par des femmes.

TALBOT.

Partez, partez! Depuis que vous êtes au camp, tout va à rebours, la prospérité fuit nos drapeaux.

BURGUND.

Geht! Eure Gegenwart schafft hier nichts Gutes,
Der Krieger nimmt ein Aergerniß an euch.

ISABEAU (sieht einen um den andern erstaunt an).

Ihr auch Burgund? Ihr nehmet wider mich
Parthey mit diesen undankbaren Lords?

BURGUND.

Geht! der Soldat verliert den guten Muth,
Wenn er für Eure Sache glaubt zu fechten.

ISABEAU.

Ich hab' kaum Frieden zwischen euch gestiftet,
So macht ihr schon ein Bündniß wider mich?

TALBOT.

Geht, geht mit Gott Madame. Wir fürchten uns
Vor keinem Teufel mehr, sobald ihr weg seid.

ISABEAU.

Bin ich nicht eure treue Bundsgenossinn?
Ist eure Sache nicht die meinige?

TALBOT.

Doch eure nicht die unsrige. Wir sind
In einem ehrlich guten Streit begriffen.

BURGUND.

Ich räche eines Vaters blut'gen Mord,
Die fromme Sohnspflicht heiligt meine Waffen.

TALBOT.

Doch grad heraus! Was ihr am Dauphin thut
Ist weder menschlich gut, noch göttlich recht.

LE DUC.

Partez, votre présence ici n'opère rien de bon ;
vous scandalisez nos soldats.

ISABEAU (étonnée les considère l'un après l'autre).

Et vous aussi, Duc, vous prenez parti contre
moi avec ces Lords ingrats ?

LE DUC.

Partez ! le soldat perd courage dès qu'il croit
combattre pour votre cause.

ISABEAU.

A peine j'ai rétabli la paix entre vous, que
vous vous conjurez contre moi ?

TALBOT.

Allez, Madame, que Dieu vous conduise. Soyez
partie, et nous ne craignons plus de diables.

ISABEAU.

Ne suis-je pas votre alliée fidelle ? Votre cause
n'est-elle pas la mienne ?

TALBOT.

Mais la vôtre n'est pas la nôtre. Nous faisons
une guerre loyale.

LE DUC.

Je venge l'assassinat de mon père, la piété filiale
sanctifie ma conduite.

TALBOT.

Tenez, franchement : votre procédé envers le
dauphin n'est ni humain, ni chrétien.

ISABEAU.

Fluch soll ihn treffen bis ins zehnte Glied!
Er hat gefrevelt an dem Haupt der Mutter.

BURGUND.

Er rächte einen Vater und Gemahl.

ISABEAU.

Er warf sich auf zum Richter meiner Sitten!

LIONEL.

Das war unehrerbietig von dem Sohn!

ISABEAU.

In die Verbannung hat er mich geschickt.

TALBOT.

Die öffentliche Stimme zu vollziehn.

ISABEAU.

Fluch treffe mich, wenn ich ihm je vergebe!
Und eh er herrscht in seines Vaters Reich —

TALBOT.

Eh opfert ihr die Ehre seiner Mutter!

ISABEAU.

Ihr wisset nicht, schwache Seelen,
Was ein beleidigt Mutterherz vermag.
Ich liebe, wer mir Gutes thut und hasse
Wer mich verletzt, und ist's der eigne Sohn
Den ich gebohren, desto hassenswerther.
Dem ich das Daseyn gab, will ich es rauben,
Wenn er mit ruchlos frechem Uebermuth
Den eignen Schoos verletzt, der ihn getragen.
Ihr, die ihr Krieg führt gegen meinen Sohn,

ISABEAU.

Qu'il soit maudit jusqu'à la dixième génération ! Sa mère fut un objet de ses attentats,

LE DUC.

Il vengeoit un père, un époux.

ISABEAU.

S'être fait juge de ma conduite !

LIONEL.

Le fils impie !

ISABEAU.

Il m'a exilée.

TALBOT.

Pour obéir à la voix publique.

ISABEAU.

Que je sois maudite, si jamais je lui pardonne !
Et avant qu'il règne sur le trône de son père...

TALBOT.

Vous aurez sacrifié l'honneur de sa mère.

ISABEAU.

Ames foibles, vous ignorez ce que peut le cœur maternel offensé. J'aime qui me fait du bien, je hais qui me blesse ; et si c'est mon propre fils, l'objet alors en devient plus haïssable. Je veux arracher la vie à celui qui tient de moi l'existence, s'il est assez audacieusement scélérat, pour blesser le sein qui l'a porté. Vous qui faites la guerre à mon fils, vous n'avez ni droit, ni rai-

Ihr habt nicht Recht, noch Grund ihn zu berauben.

Was hat der Dauphin schweres gegen Euch
Verschuldet? Welche Pflichten brach er Euch?
Euch treibt die Ehrsucht, der gemeine Neid,
Ich darf ihn hassen, ich hab' ihn gebohren.

TALBOT.

Wohl, an der Rache fühlt er seine Mutter!

ISABEAU.

Armsel'ge Gleifsner, wie veracht' ich euch,
Die ihr euch selbst so wie die Welt belügt!
Ihr Engelländer streckt die Räuberhände
Nach diesem Frankreich aus, wo ihr nicht Recht
Noch gült'gen Anspruch habt auf so viel Erde
Als eines Pferdes Huf bedekt. — Und dieser

Herzog

Der sich den GUTEN schelten läßt, verkauft
Sein Vaterland, das Erbreich seiner Ahnen
Dem Reichsfeind und dem fremden Herrn. —

Gleichwohl

Ist euch das dritte Wort Gerechtigkeit.

— Die Heucheley veracht' ich. Wie ich bin,
So sehe mich das Aug' der Welt.

BURGUND.

Wahr ist's?

DEN Ruhm habt ihr mit starkem Geist behauptet.

ISABEAU.

Ich habe Leidenschaften, warmes Blut

sons de le dépouiller. Quelle offense grave avez-vous reçue du dauphin? Quel devoir n'a-t-il pas rempli envers vous? L'ambition, une basse envie vous fait agir: moi, j'ose le haïr, je l'ai mis au monde.

TALBOT.

Bien. Ainsi, la vengeance de sa mère est tout ce qui lui fait sentir qu'il en a une!

ISABEAU.

Misérables cœurs artificieux, que je vous méprise, vous qui mentez à vous-mêmes et au monde! Anglais, vous portez des mains rapaces sur cette France, où vous n'avez aucun droit, dont vous ne pouvez réclamer autant de terrain qu'en couvre le sabot d'un cheval. ... Et ce duc, assez effronté pour se faire appeler LE BON, vend sa patrie, le royaume héréditaire de ses ancêtres, à l'ennemi de cet empire et à un prince étranger. Malgré cela, le mot de justice est sans cesse sur vos lèvres. ... Je méprise l'hypocrisie. Je veux que le monde me voye telle que je suis.

LE DUC.

Dans le fait, vous avez soutenu cette gloire avec un esprit fort.

ISABEAU.

Comme une autre, j'ai des passions et de la

Wie eine andre, und ich kam als Königin
 In dieses Land, zu leben, nicht zu scheinen.
 Sollt' ich der Freud' absterben, weil der Fluch
 Des Schicksals meine lebensfrohe Jugend
 Zu dem wahnsinn'gen Gatten hat gesellt?
 Mehr als das Leben lieb' ich meine Freiheit,
 Und wer mich hier verwundet — Doch warum
 Mit euch mich streiten über meine Rechte?
 Schwer fließt das dicke Blut in euren Adern,
 Ihr kennt nicht das Vergnügen, nur die Wuth!
 Und dieser Herzog, der sein Lebenlang
 Geschwankt hat zwischen Bösen und Gut, kann nicht
 Von Herzen hassen noch von Herzen lieben.
 — Ich geh nach Melün. Gebt mir diesen da,

(Auf LIONEL zeigend.)

Der mir gefällt, zur Kurzweil und Gesellschaft,
 Und dann macht was ihr wollt! Ich frage nichts
 Nach den Burgundern noch den Engelländern.

(Sie winkt ihrem Pagen und will gehen.)

LIONEL.

Verlaßt euch drauf. Die schönsten Franken-
 knaben

Die wir erbeuten, schicken wir nach Melün.

ISABEAU (zurückkommend).

Wohl taugt ihr, mit dem Schwerte drein zu
 schlagen,

Der Franke nur weiß zierliches zu sagen.

(Sie geht ab.)

vivacité; je suis venue dans ce pays pour y vivre en reine, non pour paroître reine. Devrois-je être morte aux plaisirs, parce qu'un malicieux caprice du destin m'a, dans mes jeunes années, temps où tout est jouissance dans la vie, donné un époux en démençe? Je préfère la liberté à la vie, et quiconque me contrarie en ce point... Mais pourquoi disputer avec vous de mes droits? Un sang épais rampe dans vos veines; le plaisir vous est inconnu, vous ne connoissez que la fureur. Et ce duc, balotté toute sa vie entre le mal et le bien, est incapable de livrer son cœur à la vraie haine, ainsi qu'au véritable amour. ... Je pars pour Melun. Donnez-moi celui-ci, (montrant LIONEL,) il me plaît: il m'amusera et me tiendra compagnie; ensuite, faites ce que vous voudrez, je m'inquiéterai aussi peu des Bourguignons que des Anglais. (Elle fait signe à son page, et veut sortir.)

LIONEL.

Comptez-y. Nous enverrons à Melun les plus beaux jeunes Français que nous ferons prisonniers.

ISABEAU (revenant).

Vous êtes bons pour donner des coups de sabre, le Français seul s'entend à dire des galanteries. (Elle sort.)

DRITTER AUFTRITT.

TALBOT. BURGUND. LIONEL.

TALBOT.

Was für ein Weib!

LIONEL.

Nun cure Meinung Feldherrn!

Fliehn wir noch weiter oder wenden uns
Zurück, durch einen schnellen kühnen Streich
Den Schimpf des heut'gen Tages auszulöschen?

BURGUND.

Wir sind zu schwach, die Völker sind zerstreut,
Zu neu ist noch der Schrecken in dem Heer.

TALBOT.

Ein blinder Schrecken nur hat uns besiegt,
Der schnelle Eindruck eines Augenblicks.
Dies Furchtbild der erschreckten Einbildung
Wird, näher angesehen, in nichts verschwinden.
Drum ist mein Rath, wir führen die Armee
Mit Tagesanbruch über den Strom zurück,
Dem Feind entgegen.

BURGUND.

Ueberlegt —

LIONEL.

Mit euren

Erlaubniß. Hier ist nichts zu überlegen.
Wir müssen das Verlorne schleunig wieder
Gewinnen oder sind beschimpft auf ewig.

SCÈNE III.

TALBOT. LE DUC. LIONEL,

TALBOT.

Quelle femme!

LIONEL.

Allons, généraux, votre avis. Fuyons-nous plus loin, ou retournons-nous sur nos pas, pour effacer par un coup de main hardi, la honte de cette journée?

LE DUC.

Nous sommes trop foibles, les soldats sont dispersés, la frayeur est trop récente dans l'armée.

TALBOT.

Une terreur panique nous a vaincus, c'est l'impression subite d'un moment. Ce fantôme de l'imagination effrayée, vu de plus près, s'évanouira. Ainsi, je suis d'avis qu'au point du jour, nous fassions repasser la rivière à l'armée, pour marcher à l'ennemi.

LE DUC.

Pensez-y.

LIONEL.

Permettez, il n'y a pas ici à réfléchir. Réparons au plus vite notre perte, sans quoi, notre honte est éternelle,

TALBOT.

Es ist beschlossen. Morgen schlagen wir.
 Und dieß Phantom des Schreckens zu zerstören,
 Das unsre Völker blendet und entmannt,
 Laßt uns mit diesem jungfräulichen Teufel
 Uns messen in persönlichem Gefecht.
 Stellt sie sich unserm tapferm Schwert, nun dann
 So hat sie uns zum letztenmal geschadet,
 Stellt sie sich nicht, und seid gewiß, sie meidet
 Den ernstesten Kampf, so ist das Heer entzaubert.

LIONEL.

So says! Und MIR, mein Feldherr, überlasset
 Dieß leichte Kampfspiel, wo kein Blutsoll flie-
 fsen.

Denn lebend denk ich das Gespenst zu fangen,
 Und vor des Bastards Augen, ihres Buhlen,
 Trag ich auf diesen Armen sie herüber
 Zur Lust des Heers, in das brittann'sche Lager.

BURGUND.

Versprechet nicht zuviel.

TALBOT.

Erreich ich sie,
 Ich denke sie so sanft nicht zu umarmen.
 Kommtjetzo, die ermüdete Natur
 Durch einen leichten Schlummer zu erquicken,
 Und dann zum Aufbruch mit der Morgenröthe.

(Sie gehen ab.)

TALBOT.

C'est un parti pris, nous attaquons demain. Pour détruire ce fantôme effrayant, qui fascine et décourage nos soldats, mesurons-nous corps à corps avec ce diable caché sous la forme d'une fille. Se présente-t-elle à nos braves épées, alors elle nous aura nui pour la dernière fois; refuse-t-elle le défi, et croyez qu'elle évitera un vrai duel, l'armée est désenchantée.

LIONEL.

Bien. Mon général, laissez-moi cette petite amuseite de combat, qui ne coûtera point de sang; car je me propose de prendre ce lutin tout en vie, et, le prenant sur ce bras, aux yeux du bâtard, son amant, je l'apporterai au camp anglais pour qu'elle amuse l'armée.

LE DUC.

N'avancez pas trop.

TALBOT.

Si je l'atteins, je ne veux point d'une étreinte si douce. Venez maintenant réparer par un moment de sommeil nos corps fatigués; et soyons en marche au lever de l'aurore. (Ils sortent.)

VIERTER AUFTRITT.

JOHANNA mit der Fahne, im Helm und Brustharnisch, sonst aber weiblich gekleidet, **DUNOIS**, **LA HIRE**, **RITTER** und **SOLDATEN** zeigen sich oben auf dem Felsenweg, ziehen still darüber hinweg, und erscheinen gleich darauf auf der Scene.

JOHANNA, (zu den Rittersn, die sie umgeben, indem der Zug oben immer noch fortwährt.)

Erstiegen ist der Wall, wir sind im Lager!
Jetzt werfet die Hülle der verschwiegnen Nacht
Von euch, die euren stillen Zug verhehlte,
Und macht dem Feinde eure Schreckensnähe
Durch lauten Schlachtruf kund — Gott und die
Jungfrau!

ALLE (rufen laut unter wildem Waffengeöse).
Gott und die Jungfrau!

(Trommeln und Trompeten.)

SCHILDWACHE (hinter der Scene).

Feinde! Feinde! Feinde!

JOHANNA.

Jetzt Fackeln her! Werft Feuer in die Zelte!
Der Flammen Wuth vermehre das Entsetzen,
Und drohend rings umfange sie der Tod!

(Soldaten eilen fort, sie will folgen.)

DUNOIS (hält sie zurück).

Du hast das deine nun erfüllt Johanna!
Mitten in's Lager hast du uns geführt,

SCÈNE IV.

On voit sur un sentier, au haut des rochers, JEANNE, la bannière en main, ayant son casque et sa cuirasse, mais d'ailleurs vêtue en femme; DUNOIS, LA HIRE et des soldats. Ils passent en silence, et reparoissent aussitôt sur la scène.

JEANNE, (aux chevaliers qui l'entourent, tandis qu'en haut la marche continue.)

Les rempars sont franchis, nous sommes dans le camp. A présent, débarrassez-vous de l'enveloppe d'une nuit discrète, qui a voilé votre marche tranquille, et manifestez à l'ennemi votre approche terrible par le cri de bataille: Dieu et la Vierge!

Tous (mêlent leurs cris au bruit affreux de leurs armes)
Dieu et la vierge! (On entend des tambours, des trompettes.)

UNE SENTINELLE (derrière la scène.)
L'ennemi! l'ennemi! l'ennemi!

JEANNE.

Vîte, des torches! lancez le feu dans les tentes! Que la fureur des flammes grossisse l'effroi, et que menaçant de toute part, la mort les saisisse! (Les soldats courent, elle veut les suivre.)

DUNOIS, (la retenant.)

Tu as rempli ton rôle, Jeanne: tu nous as conduits au milieu du camp, tu viens de livrer l'en-

Den Feind hast du in unsre Hand gegeben.
 Jetzt aber bleibe von dem Kampf zurück,
 Uns überlaß die blutige Entscheidung.

LA HIRE.

Den Weg des Siegs bezeichne du dem Heer,
 Die Fahne trag' uns vor in reiner Hand,
 Doch nimm das Schwert, das tödtliche, nicht
 selbst,
 Versuche nicht den falschen Gott der Schlach-
 ten,
 Denn blind und ohne Schonung waltet er.

JOHANNA.

Wer darf mir Halt gebieten? Wer dem Geist
 Vorschreiben der mich führt? Der Pfeil muß
 fliegen,
 Wohin die Hand ihn seines Schützen treibt.
 Wo die Gefahr ist muß Johanna seyn,
 Nicht HEUT, nicht HIER ist mir bestimmt zu fallen,
 Die Krone muß ich sehn auf meines Königs
 Haupt,
 Dieß Leben wird kein Gegner mir entreißen,
 Bis ich vollendet was mir Gott geheißsen.

(sie geht ab.)

LA HIRE.

Kommt Dunois! Laßt uns der Heldinn folgen,
 Und ihr die tapfre Brust zum Schilde leihn!

(gehen ab)

nemi entre nos mains. Mais actuellement, tiens-toi éloignée du combat, et abandonne-nous-en la décision sanglante.

LA HIRE.

Indique à l'armée le chemin de la victoire; d'une main pure, porte devant nous ta bannière; mais ne t'arme pas du glaive meurtrier: ne tente pas le Dieu faux des combats; il agit en aveugle et sans ménagements.

JEANNE.

Qui oseroit m'ordonner d'arrêter, et faire la loi à l'esprit qui me conduit? Le trait doit voler là, où le pousse la main du sagittaire. La place de Jeanne est celle où il y a du danger; ce n'est ni aujourd'hui, ni ici que je dois périr; je verrai la couronne sur la tête de mon roi, nul ennemi ne m'arrachera la vie, que je n'aye rempli ma mission divine. (Elle sort.)

LA HIRE.

Viens, Dunois; suivons cette héroïne, et faisons lui un rempart de nos corps. (Ils sortent.)

FÜNFTER AUFTRITT.

ENGLISCHE SOLDATEN fliehen über die Bühne.
Hierauf TALBOT.

ERSTER.

Das Mädchen! Mitten im Lager!

ZWEITER.

**Nicht möglich! Nimmermehr! Wie kam sie
 in das Lager?**

DRITTER.

Durch die Luft! Der Teufel hilft ihr!

VIERTER UND FÜNFTER.

Flieht! Flieht! Wir sind alle des Todes!
 (Gehen ab.)

TALBOT (kommt).

**Sie hören nicht — Sie wollen mir nicht stehn!
 Gelöst sind alle Bande des Gehorsams,
 Als ob die Hölle ihre Legionen
 Verdammter Geister ausgespieen, reißt
 Ein Taumelwahn den Tapfern und den Feigen
 Gehirnlos fort, nicht eine kleine Schaar
 Kann ich der Feinde Flut entgegen stellen,
 Die wachsend, wogend in das Lager dringt!
 — Bin ich der einzig nüchterne und alles
 Muß um mich her in Fiebers Hitze rasen?
 Vor diesen Fränkchen Weichlingen zu fliehn,
 Die wir in zwanzig Schlachten überwunden! —
 Wer ist sie denn, die unbezwingliche,
 Die Schreckensgöttinn, die der Schlachten Glück**

SCÈNE V.

Des soldats traversent le théâtre en fuyant. Ensuite paroît TALBOT.

LE PREMIER SOLDAT.

La pucelle ! Elle est dans le camp !

LE SECOND.

C'est impossible ! non, jamais ! Comment y est-elle entrée ?

LE TROISIÈME.

Par les airs, le diable la seconde.

LE QUATRIÈME ET LE CINQUIÈME.

Sauve qui peut ! nous sommes morts ! (Ils sortent.)

TALBOT (arrive).

Ils n'écoutent plus rien, ils ne veulent plus s'arrêter à ma voix ! tous les liens de la subordination sont rompus ; on diroit que l'enfer vomissant ses légions d'esprits maudits, une frénésie entraîne le brave et le poltron également en démence. Quoi ! je ne puis opposer une petite troupe à ce torrent d'ennemis, qui toujours croissant, pénètre à grands flots dans notre camp ! Suis-je donc le seul qui ait son bon sens ? Tout ce qui m'entoure est-il en proie au délire d'une fièvre ardente ? Fuir devant ces Français efféminés que nous avons vaincus dans vingt batailles ! Qui est-elle donc, cette invincible, cette Déesse de la terreur, qui change soudain la fortune des

Auf einmal wendet, und ein schüchtern Heer
 Von feigen Reh'n in Löwen umgewandelt?
 Eine Gauklerinn, die die gelernte Rolle
 Der Heldinn spielt, soll wahre Helden schrecken?
 Ein Weib entrifs mir allen Siegesruhm?

SOLDAT (stürzt herein.)

Das Mädchen! Flieh! Flieh Feldherr!

TALBOT (stößt ihn nieder.)

Flieh zur Hölle

Du selbst! Den soll dieß Schwert durchbohren,
 Der mir von Furcht spricht und von feiger
 Flucht! (Ergeht ab.)

SECHSTER AUFTRITT.

Der Prospekt öffnet sich. Man sieht das englische
 Lager in vollen Flammen stehen. Trommeln,
 Flucht und Verfolgung. Nach einer Weile
 kommt MONTGOMERY.

MONTGOMERY (allein.)

Wo soll ich hinfliehn? Feinde rings umher und
 Tod!

Hier der ergrimnte Feldherr, der mit droh'n-
 dem Schwert

Die Flucht versperrend uns dem Tod entgegen
 treibt.

Dort die Fürchterliche, die verderblich um sich
 her

combats, et qui métamorphose en lions une timide troupe de craintifs chevreuils? Cette baladine jouant le rôle étudié d'héroïne, épouvantera de vrais héros? Une femme m'a ravi toute la gloire de mes victoires?

UN SOLDAT (arrive en courant).

La pucelle! Fuyez, fuyez, Général!

TALBOT (l'étend par terre d'un coup d'épée).

Fuis en enfer, toi! Cette épée percera quiconque parlera de peur, ou de fuir lâchement.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

La scène s'agrandit. On voit le camp des Anglais tout en feu. Bruit des tambours, aspect des fuyards et de ceux qui les poursuivent. Quelque temps après paroît MONTGOMERY.

MONTGOMERY (seul).

Où fuir? De toute part, les ennemis et la mort! Ici, le général furieux, qui, le glaive en main, et nous fermant le passage, nous pousse à la mort. Là, cette fille terrible qui étend autour d'elle sa fureur dévastatrice comme le feu d'un

Wie die Brunst des Feuers raset — Und rings um
kein Busch,

Der mich verbärge, keiner Höhle sichrer Raum!

O wär ich nimmer über Meer hieher geschifft,

Ich Unglückselger! Either Wahn bethörte mich,

Wohlfeilen Ruhm zu suchen in dem Franken-

krieg,

Undjetzo führt mich das verderbliche Geschick

In diese blut'ge Mörderschlacht. — Wär' ich

weit von hier

Daheim noch an der Savern' blühendem Gestad

Im sicherm Vaterhause, wo die Mutter mir

In Gram zurückblieb und die zarte süsse Braut.

(JOHANNA zeigt sich in der Ferne.)

Weh mir! Was sch ich! Dort erscheint die

Schreckliche!

Aus Brandes Flammen düster leuchtend, hebt

sie sich,

Wie aus derHölle Rachen einGespenst derNacht

Hervor. — Wohin entrinn' ich! Schon ergreift

sie mich

Mit ihren Feueraugen, wirft von fern

Der Blicke Schlingen nimmer fehlend nach mir

aus.

Um meine Füfse, fest und fester, wirret sich

DasZauberknäuel,dafs sie gefesselt mir dieFlucht

Versagen! Hinsehn muß ich, wie das Herz mir

auch

incendie. Nulle part un petit bois pour me cacher, pas même un antre sûr pour asile O! malheureux que je suis! Puissé-je ne m'être jamais embarqué pour venir ici! Une folle et illusoire vanité m'engageoit à chercher une gloire peu coûteuse en combattant contre les Français; et maintenant, le destin ennemi me conduit dans cette affreuse boucherie. Que ne suis-je loin d'ici, encore dans ma patrie sur les bords fleuris de la Saverne, en sûreté dans la maison paternelle! C'est là que j'ai laissé une mère affligée, une future épouse aussi douce que tendre.

(JEANNE paroît dans le lointain.)

Malheur à moi! Que vois-je? La voilà, cette fille terrible. Éclairée par le jour sombre des flammes de l'incendie, elle s'élève à l'instar d'un spectre nocturne sortant des gouffres de l'enfer. Où me sauver! Déjà ses yeux enflammés m'ont surpris; De loin elle lance sur moi les traits de ses regards, qui ne portent jamais à faux. Un peloton enchanté s'entortille de plus en plus autour de mes pieds, afin que, garrottée, ils s'opposent à ma fuite. Il faut pourtant, quoi qu'il en coûte à mon cœur, que je re-

Dagegen kämpfe, nach der tödtlichen Gestalt!

(JOHANNA thut einige Schritte ihm entgegen, und bleibt wieder stehen.)

**Sie naht! Ich will nicht warten, bis die Grimmige
Zuerst mich anfällt! Bittend will ich ihre Knie
Umfassen, um mein Leben flehn, sie ist Weib,
Ob ich vielleicht durch Thränen sie erweichen
kann!**

(Indem er auf sie zugehen will, tritt sie ihm rasch entgegen.)

SIEBENTER AUFTRITT.

JOHANNA. MONTGOMERY.

JOHANNA.

**Du bist des Todes! Eine britt'sche Mutter zeugte
dich.**

MONTGOMERY (fällt ihr zu Füßen).

**Halte ein Furchtbare! Nicht den unvertheidigten
Durchbohre. Weggeworfen hab' ich Schwert
und Schild,
Zu deinen Füßen sink ich wehrlos, stehend hin.
Laß mir das Licht des Lebens, nimm ein Lösegeld.
Reich an Besitzthum wohnt der Vater mir daheim
Im schönen Lande Wallis, wo die schlängelnde
Savern' durch grüne Auen rollt den Silberstrom,
Und funfzig Dörfer kennen seine Herrschaft an.
Mit reichem Golde lös't er den geliebten Sohn,
Wenn er mich im Frankenlager lebend noch
vernimmt.**

garde ce fantôme exterminateur. (JEANNE fait quelques pas vers lui, et s'arrête ensuite.) Elle s'approche! N'attendons pas l'attaque de cette furieuse, courons en suppliant embrasser ses genoux, lui demander la vie. Elle est femme, je l'attendrirai peut-être par mes larmes. (Il est sur le point d'aller à sa rencontre, quand elle court à lui.)

SCÈNE VII.

JEANNE. MONTGOMERY.

JEANNE.

Meurs ! une Anglaise t'a donné le jour.

MONTGOMERY (tombant à ses pieds).

Arrête, fille terrible ! ne perce pas un homme sans défense. J'ai jeté épée et bouclier ; tu me vois à tes pieds sans armes, en suppliant. Conserve-moi la vie, accepte une rançon. Riche propriétaire, mon père habite le beau pays de Galles, où la sinueuse Saverne roule son onde argentée à travers des prairies verdoyantes ; il est seigneur de cinquante villages. Au poids de l'or, il rachettera son fils chéri, s'il apprend que ce fils est vivant dans le camp des Français.

JOHANNA.

Betrogner Thor! Verlorner! In der Jungfrau
Hand

Bist du gefallen, die verderbliche, woraus
Nicht Rettung noch Erlösung mehr zu hoffen ist.
Wenn dich das Unglück in des Krokodils Gewalt
Gegeben oder des gefleckten Tigers Klaun,
Wenn du der Löwenmutter junge Brut geraubt,
Du könntest Mitleid finden und Barmherzigkeit,
Doch tödtlich ist's, der Jungfrau zu begegnen.
Denn dem Geisterreich, dem strengen unver-
letzlichen

Verpflichtet mich der furchtbar bindende Ver-
trag,

Mit dem Schwert zu tödten alles Lebende, das mir
Der Schlachten Gott verhangnißvoll entgegen
schickt.

MONTGOMERY.

Furchtbar ist deine Rede, doch dein Blick ist sanft,
Nicht schrecklich bist du in der Nähe anzusehn,
Es zieht das Herz mich zu der lieblichen Gestalt.
O bei der Milde deines zärtlichen Geschlechts
Fleh ich dich an. Erbarme meiner Jugend dich!

JOHANNA.

Nicht mein Geschlecht beschwöre! Nenne mich
nicht Weib.

Gleichwie die körperlosen Geister, die nicht
freyn

JEANNE.

Insensé, tu t'abuses ! Homme perdu ! te voici sous la main de la pucelle, main terrible de laquelle il n'y a plus ni salut, ni délivrance à espérer. Si le malheur t'eût fait tomber en la puissance du crocodile, sous les griffes du tigre tacheté ; si tu avois ravi à la lionne ses lionceaux, peut-être trouverois-tu de la compassion, de la miséricorde ; mais, rencontrer la pucelle, c'est courir à la mort. Car un pacte effroyablement obligatoire fait avec l'empire austère des esprits, auquel on n'ose manquer de foi, me force d'immoler quiconque m'est envoyé par le Dieu des combats, en vertu de ses décrets impénétrables.

MONTGOMERY.

Tes paroles inspirent l'effroi, et pourtant ton regard est doux ; on ne tremble plus en te fixant de près : mon cœur me porte vers ton aimable personne. Oh ! j'implore la douceur de ton sexe compatissant : aye pitié de ma jeunesse !

JEANNE.

N'implore pas mon sexe, ne m'appelle point femme. Semblable aux purs esprits qui ne se rapprochent nullement d'une manière terrestre.

Auf ird'sche Weise, schließ ich mich an kein
 Geschlecht
 Der Menschen an und dieser Panzer deckt kein
 Herz.

MONTGOMERY.

O bei der Liebe heilig waltendem Gesetz
 Dem alle Herzen huldigen, beschwör' ich dich.
 Daheim gelassen hab' ich eine holde Braut,
 Schön wie du selbst bist, blühend in der Jugend
 Reiz.

Sie harret weinend des Geliebten Wiederkunft,
 O wenn du selber je zu lieben hoffst, und hoffst
 Beglückt zu seyn durch Liebe! Trenne grausam
 nicht
 Zwey Herzen, die der Liebe heilig Bündniss
 knüpft!

JOHANNA.

Du rufest lauter irdisch fremde Götter an,
 Die mir nicht heilig, noch verehrlich sind. Ich
 weiß
 Nichts von der Liebe Bündniss, das du mir be-
 schwörst.
 Und nimmer kennen werd' ich ihren eiteln
 Dienst.
 Vertheidige dein Leben, denn dir ruft der Tod.

MONTGOMERY.

O so erbarme meiner jammervollen Aeltern dich,
 Die ich zu Haus verlassen. Ja gewiß auch du

je ne suis d'aucun sexe humain, cette cuirasse
ne couvre point de cœur.

MONTGOMERY.

Eh bien, je te conjure par la loi de l'amour,
dont l'empire est sacré, à laquelle tous les cœurs
obéissent. J'ai laissé dans mon pays une aimable
future, belle comme tu l'es, rayonnante des at-
traits de la jeunesse. Les larmes aux yeux, elle
soupire après le retour de son amant. Oh, si tu
espères aimer, dans l'espérance de devenir heu-
reuse en aimant, n'aye pas la cruauté de séparer
deux cœurs qu'unissent les liens sacrés de l'a-
mour.

JEANNE.

Tu n'invoques que des Divinités étrangères et
terrestres, qui ne sont ni saintes, ni respectables
à mes yeux. Je ne connois rien de ces liens de
l'amour au nom desquels tu m'implores, et ja-
mais je ne serai l'esclave d'un aussi vain tyran.
Defends ta vie, car la mort t'appelle.

MONTGOMERY.

O, aye pitié de mes parents désolés, que j'ai
laissés dans ma patrie. Oui, sans doute, tu as

Verliebest Aeltern, die die Sorge quält um dich.

JOHANNA.

Unglücklicher ! Und du errinnerst mich daran,
Wie viele Mütter dieses Landes kinderlos,
Wie viele zarte Kinder vaterlos, wie viel
Verlobte Bräute Wittwen worden sind durch
euch !

Auch Englands Mütter mögen die Verzweiflung
nun
Erfahren, und die Thränen kennen lernen,
Die Frankreichs jammervolle Gattinnen ge-
weint.

MONTGOMERY.

O schwer ist's, in der Fremde sterben unbeweint.

JOHANNA.

Wer rief euch in das fremde Land, den blüh'n-
den Fleiß

Der Felder zu verwüsten, von dem Heim'schen
Heerd

Uns zu verjagen und des Krieges Feuerbrand
Zu werfen in der Städte friedlich Heiligthum ?
Ihr träumtet schon in eures Herzens eitelm
Wahn

Den freigebohrnen Franken in der Knechtschaft
Schmach

Zu stürzen und dieß große Land, gleichwie ein
Boot,

An euer stolzes Meeresschiff zu befestigen !

aussi quitté des parents, que ton sort inquiète.

JEANNE.

Malheureux ! Et tu me rappelles combien de mères dans ce royaume ont perdu leurs enfants, combien de tendres enfants regrettent leur père, combien de fiancées sont déjà veuves : et tout cela est votre ouvrage. Que les mères anglaises apprennent donc à connoître le désespoir, et l'amertume de larmes telles qu'en ont versées les déplorables épouses françaises.

MONTGOMERY.

Oh ! il est dur de mourir sur un sol étranger, sans provoquer une larme.

JEANNE.

Qui vous appeloit dans ce pays étranger, pour y détruire le labour fleuri de nos campagnes ; pour nous chasser de nos propres foyers, et jeter les brandons de la guerre dans le sanctuaire paisible des villes ? En proie au vain délire de vos vœux, déjà vous songiez à précipiter dans l'opprobre de la servitude, le Français né pour être libre ; à joindre ce vaste pays à votre île orgueilleuse, comme on attache un esquif à un gros vaisseau. Insensés ! l'écu de France tient

Ihr Thoren! Frankreichs königliches Wappen
hängt

Am Throne Gottes, eher rißt ihr einen Stern
Vom Himmelwagen, als ein Dorf aus diesem
Reich,

Dem unzertrennlich ewig einigen! — Der Tag
Der Rache ist gekommen, nicht lebendig mehr
Zurück messen werdet ihr das heil'ge Meer,
Das Gott zur Länderscheide zwischen euch und
uns

Gesetzt, und das ihr frevelnd überschritten habt.

MONTGOMERY (läßt ihre Hand los).

Ich muß sterben! Grausend faßt mich schon
der Tod.

JOHANNA.

Stirb Freund! Warum so zaghaft zittern vor
dem Tod,

Dem unentflieharen Geschick? — Sieh mich
an! Sieh!

Ich bin nur eine Jungfrau, eine Schäferin
Geboren, nicht des Schwerts gewohnt ist diese
Hand,

Die den unschuldig frommen Hirtenstab geführt.
Doch weggerissen von der heimatlichen Flur,
Vom Vaters Busen, von der Schwestern lieber
Brust

Muß ich HIER, ich MUSS — mich treibt die
Götterstimme, nicht

au trône de Dieu ; vous arracheriez plus facilement une étoile du firmament, que vous n'arracheriez un village de cet empire essentiellement un et indivisible. Le jour de la vengeance est arrivé ; vous ne franchirez plus vivants cette mer sacrée que Dieu a placée pour séparer votre pays et le nôtre, et que vous avez eu la hardiesse de passer.

MONTGOMERY (lâchant la main de JEANNE).

Oh ! il faut donc que je périsse ! Déjà la mort me saisit d'une manière effroyable.

JEANNE.

Meurs, mon ami ! Pourquoi cette tremblante pusillanimité à l'aspect de la mort, notre destinée inévitable ? Regarde-moi, vois : je ne suis que fille, née bergère ; et ma main qui n'a jusqu'ici porté qu'une houlette innocemment pacifique, n'est pas habituée à manier le glaive. Cependant, arrachée des campagnes qui m'ont vu naître, du sein de mon père, de celui de mes sœurs chéries, c'est ici que ... la voix de Dieu, non mon penchant, m'y pousse ... c'est ici que

Eignes Gelüsten, — Euch zu bitterm Harm, mir
nicht

Zur Freude, ein Gespenst des Schreckens wür-
gend gehn,

Den Tod verbreiten und sein Opfer seyn zuletzt!

Denn nicht den Tag der frohen Heimkehr werd'

ich sehn,

Noch vielen von den Euren werd' ich tödtlich

seyn,

Noch viele Wittwen machen, aber endlich werd'

Ich selbst umkommen und erfüllen mein Ge-
schick.

— Erfülle du auch deines. Greife frisch zum
Schwert,

Und um des Lebens süsse Beute kämpfen wir.

MONTGOMERY (steht auf.)

Nun, wenn du sterblich bist wie ich und Waffen
dich

Verwunden, kann's auch meinem Arm beschie-
den seyn,

Zur Höl' dich sendend Englands Noth zu endigen.

In Gottes gnäd'ge Hände leg' ich mein Geschick.

Ruf du Verdammte deine Hölle geister an,

Dir beyzustehen! Wehre deines Lebens dich!

(Er ergreift Schild und Schwert und dringt auf sie ein,
kriegerische Musik erschallt in der Ferne, nach einem kur-
zen Gefechte fällt MONTGOMERY.)

Je dois, sans plaisir, pour répandre parmi vous l'affreuse désolation, égorger sur tous mes pas, en vrai fantôme de la terreur ; semer la mort, et finir par en être la victime. Car le jour d'un retour heureux dans mon village ne luira jamais pour moi ; je frapperai du coup fatal grand nombre des vôtres, je ferai bien des veuves parmi vous ; puis je périrai par un arrêt du sort. ... Subis aussi ta destinée : reprends courageusement ton épée, et disputons-nous le doux bien de la vie,

MONTGOMERY (se relève).

Eh bien, si, comme moi, tu peux mourir, et que les armes puissent te blesser ; qui sait s'il n'est pas réservé à mon bras de mettre fin à la détresse de l'Angleterre, en t'envoyant aux enfers. Je remets mon sort entre les mains propices de la divinité. Créature maudite, implore l'assistance de tes esprits infernaux : défends ta vie !

(Il saisit son bouclier et son épée, et fond sur elle. On entend dans le lointain une musique guerrière. Après un combat assez court, MONTGOMERY succombe.)

ACHTER AUFTRITT.

JOHANNA (allein).

Dich trug dein Fuß zum Tode — Fahre hin!

(Sie tritt von ihm weg und bleibt gedankenvoll stehen.)

Erhabne Jungfrau, du wirkst mächtiges in mir!

Du rüstest den unkriegerischen Arm mit Kraft,

Dies Herz mit Unerbittlichkeit bewaffnest du.

In Mitleid schmilzt die Seele und die Hand erbebt,

Als bräche sie in eines Tempels heil'gen Bau,

Den blühnden Leib des Gegners zu verletzen,

Schon vor des Eisens blanker Scheide schaudert

mir,

Doch wenn es Noth thut, alsbald ist die Kraft

mir da,

Und nimmer irrend in der zitternden Hand re-

giert

Das Schwert sich selbst, als wär' es ein lebend'-

ger Geist.

NEUNTER AUFTRITT.

Ein RITTER mit geschlossnem Visier. JOHANNA.

RITTER.

Verfluchte! Deine Stunde ist gekommen,

Dich sucht' ich auf dem ganzen Feld der Schlacht,

Verderblich Blendwerk! Fahre zu der Hölle

Zurück, aus der du aufgestiegen bist.

SCÈNE VIII.

JEANNE (seule).

Tes pas t'ont conduit à la mort. Meurs donc !
(Elle s'éloigne de lui et reste toute pensive.) Vierge cé-
leste ! tu fais des prodiges en moi. Tu armes de
force ce bras si peu guerrier, tu rends mon cœur
inflexible. Mon âme est toute compassion, ma
main tremble de blesser le corps vigoureux d'un
ennemi, comme elle trembleroit en faisant une
brèche à l'édifice sacré d'un temple ; l'éclat du
fourreau d'une épée suffit pour me faire frisson-
ner : et pourtant, dès qu'il le faut, le courage me
vient à l'instant ; le glaive, dans ma main trem-
blante, se dirige de soi-même, comme s'il étoit
un esprit vivant.

SCÈNE IX.

UN CHEVALIER, la visière baissée. JEANNE.

LE CHEVALIER.

Maudite créature ! ton heure est venue. Fatal
instrument de l'erreur, c'est toi que je cherche
sur tout le champ de bataille. Retourne dans
l'enfer, d'où tu es sortie !

JOHANNA.

Wer bist du, den sein böser Engel mir
Entgegen schickt? Gleich eines Fürsten ist
Dein Anstand, auch kein Britte scheinst du mir,
Denn dich bezeichnet die Burgund'sche Binde,
Vor der sich meines Schwertes Spitze neigt.

RITTER.

Verworfne, du verdienstest nicht zu fallen
Von eines Fürsten edler Hand. Das Beil
Des Henkers sollte dein verdammtes Haupt
Vom Rumpfe trennen, nicht der tapfre Degen
Des königlichen Herzogs von Burgund.

JOHANNA.

So bist du dieser edle Herzog selbst?

RITTER (schlägt das Visier auf)

Ich bin's. Elende zittere und verzweifle!
Die Satanskünste schützen dich nicht mehr,
Du hast bis jetzt nur Schwächlinge bezwungen,
Ein Mann steht vor dir.

ZEHNTER AUFTRITT.

DUNOIS und LA HIRE zu den VORIGEN.

DUNOIS.

Wende dich Burgund!
Mit Männern kämpfe, nicht mit Jungfrauen.

LA HIRE.

Wir schützen der Prophetinn heilig Haupt,

JEANNE.

Qui es-tu, toi que m'adresses ton mauvais ange? Ton extérieur est celui d'un prince, et tu ne m'as pas l'air Anglais; car tu portes le bandeau ducal de Bourgogne, devant lequel je baisse mon épée.

LE CHEVALIER.

Être abject, tu ne mériterois pas de périr de la main d'un prince. La hache d'un bourreau devroit séparer du tronc ta tête maudite, et non le cimeterre du duc royal de Bourgogne.

JEANNE.

Ainsi vous êtes ce noble duc lui-même?

LE CHEVALIER, (levant sa visière):

Oui. Tremble, misérable, et renonce à tout espoir! Les prestiges de Satan ne te protègent plus. Jusqu'ici, tu n'as vaincu que des marmailles; tu as maintenant un homme devant toi.

SCÈNE X.

DUNOIS. LA HIRE. Les acteurs précédents.

DUNOIS.

Volte-face! Duc de Bourgogne; mesure-toi avec des hommes, et non avec une fille.

LA HIRE.

Nous défendrons notre sainte prophétesse;

Erst muß dein Degen diese Brust durchbohren —

BURGUND.

**Nicht diese buhlerische Circe fürcht' ich;
Noch euch, die sie so schimpflich hat verwandelt.
Erröthe Bastard, Schande dir La Hire,
Daß du die alte Tapferkeit zu Künsten
Der Höl' erniedrigst, den verächtlichen
Schildknappen einer Teufelsdirne machst.
Kommt her! Euch allen biet' ich's! Der ver-
zweifelt**

An Gottes Schutz, der zu dem Teufel flieht.

(Sie bereiten sich zum Kampf, JOHANNA tritt dazwischen.)

JOHANNA.

Haltet inne!

BURGUND.

Zitterst du für deinen Buhlen?

Vor deinen Augen soll er —

(Dringt auf Dunois ein.)

JOHANNA.

Haltet inne!

**Trennt sie La Hire — Kein französisch Blut soll
fließen!**

Nicht Schwerter sollen diesen Streit entscheiden.

Ein andres ist beschlossen in den Sternen —

Aus einander sag' ich — Höret und verehrt

Den Geist, der mich ergreift, der aus mir redet!

DUNOIS.

Was hältst du meinen aufgehobnen Arm,

et votre épée percera ce cœur, avant de ...

LE DUC.

Je ne crains ni cette lubrique Circé, ni vous qu'elle a si grossièrement changés. Rougis, bâtard ; aye honte, La Hire, d'avoir ravalé ton ancienne valeur jusqu'à une magie infernale, jusqu'à devenir le méprisable écuyer d'une fille du Diable. Venez ! je vous défie tous ! Il faut désespérer du secours divin, pour recourir au Diable. (Ils se préparent à combattre, JEANNE se place entre eux.)

JEANNE.

Arrêtez !

LE DUC.

Trembles-tu pour ton amour ? A tes propres yeux, je vais ... (Il fond sur DUNOIS.)

JEANNE.

Arrêtez ! Séparez-les, La Hire ; le sang français ne doit point couler, ce différend ne doit pas se terminer par les armes : le ciel en a décidé autrement. Séparez-vous, vous dis-je. Écoutez, respectez l'esprit qui m'inspire, qui parle par ma bouche.

DUNOIS.

Pourquoi retiens-tu mon bras déjà levé, et

Und hemmst des Schwerkes blutige Entschcheidung?

Das Eisen ist gezückt, es fällt der Streich,
Der Frankreich rächen und versöhnen soll.

JOHANNA.

(Stellt sich in die Mitte und trennt beide Theile durch einen weiten Zwischenraum, zum Bastard.)

Tritt auf die Seite!

(zu LA HIRE.)

Bleib gefesselt stehen!

(Nachdem alles ruhig ist.)

Was willst du thun Burgund? Wer ist der Feind,
Den deine Blicke mordbegierig suchen?
Dieser edle Prinz ist Frankreichs Sohn wie du.
Dieser Tapfre ist dein Waffenfreund und Landsmann,

Ich selbst bin deines Vaterlands Tochter.
Wir alle, die du zu vertilgen strebst,
Gehören zu den Deinen — unsre Arme
Sind aufgethan dich zu empfangen, unsre Knie
Bereit dich zu verehren — unser Schwert
Hat keine Spitze gegen dich. Ehrwürdig
Ist uns das Antlitz, selbst in Feindeshelm,
Das unsers Königs theure Züge trägt.

BURGUND.

Mit süßer Rede schmeichlerischem Ton
Willst du Sirene! deine Opfer locken.
Arglist'ge, mich bethörst du nicht. Verwahrt
Ist mir das Ohr vor deiner Rede Schlingen

suspends-tu la décision sanglante de nos épées ?
Le glaive est tiré, voici le coup qui doit venger
et apaiser la France.

JEANNE.

(Elle se place entre eux, les tient fort éloignés l'un de l'autre, et dit au bâtard :)

Retirez-vous de côté. (à LA HIRE.) Restez immobile, j'ai à parler au duc. (Quand tout est tranquille.) Que prétendez-vous faire, Duc ? Qui est l'ennemi que vos regards cherchent pour l'immoler ? Ce prince généreux est enfant de France aussi bien que vous ; ce brave est votre compagnon d'armes, votre compatriote ; moi-même, je suis fille de votre patrie. Nous tous, nous que vous désirez de détruire, nous sommes des vôtres. Nos bras sont ouverts pour vous recevoir, nos genoux prêts à vous honorer, la pointe de nos épées est émoussée pour vous. Quoique sous un heaume ennemi, elle est respectable à nos yeux, cette physionomie où nous retrouvons les traits chéris de notre roi.

LE DUC.

Sirène, tu voudrais leurrer tes victimes par les accents flatteurs de tes propos mielleux. Artificieuse, tu ne m'y prendras point. Mes oreilles sont armées contre les pièges de tes discours,

Und deines Auges Feuerpfeile gleiten
 Am guten Harnisch meines Busens ab.
 Zu den Waffen Dunois!
 Mit Streichen nicht mit Worten laß uns fechten.

DUNOIS.

Erst Worte und dann Streiche. Fürchtest du
 Vor Worten dich? Auch das ist Feigheit
 Und der Verräther einer bösen Sache.

JOHANNA.

Uns treibt nicht die gebieterische Noth
 Zu deinen Füßen, nicht als stehende
 Erscheinen wir vor dir. — Blick um dich her!
 In Asche liegt das engelländische Lager,
 Und eure Todten decken das Gefild
 Du hörst der Franken Kriegstrommete tönen,
 Gott hat entschieden, unser ist der Sieg
 Des schönen Lorbeers frisch gebrochnen Zweig
 Sind wir bereit, mit unserm Freund zu theilen.
 — O komm herüber! Edler Flüchtling komm!
 Herüber, wo das Recht ist und der Sieg.
 Ich selbst, die Gottgesandte, reiche dir
 Die schwesterliche Hand. Ich will dich rettend
 Herüberziehn auf unsre reine Seite! —
 Der Himmel ist für Frankreich. Seine Engel,
 Du siehst sie nicht, sie fechten für den König,
 Sie alle sind mit Lilien geschmückt,
 Lichtweifs wie diese Fahn' ist unsre Sache,
 Die reine Jungfrau ist ihr keusches Sinnbild.

et les traits enflammés de tes yeux s'émeussent contre la bonne cuirasse qui défend mon cœur. Aux armes, Dunois ! Combattons, ne raisonnons pas.

DUNOIS.

Expliquons-nous, puis nous combattrons. Graindroyais-tu une explication ? Cela trahiroit aussi de la lâcheté, et une mauvaise cause.

JEANNE.

L'impérieuse nécessité ne nous jette pas à vos pieds, ce n'est pas en suppliants que vous nous voyez ici. Promenez vos regards autour de vous : le camp anglais est en cendres, la plaine jonchée de vos morts. Écoutez les fanfares des Français, Dieu a décidé lui-même : nous sommes vainqueurs. Nous sommes prêts à partager avec notre ami la belle branche de laurier que nous venons de cueillir. Oh ! rentrez dans nos rangs, noble fugitif ; revenez parmi ceux qui ont de leur côté le droit et la victoire. Moi-même. l'envoyée de Dieu, je vous tends une main de sœur. Je veux, en vous sauvant, vous ramener dans notre parti encore sans reproche. Le ciel est pour la France. Les anges, (vous ne les voyez pas,) combattent pour le roi ; tous sont ornés de lys. Notre cause est aussi pure que cette bannière ; la Vierge immaculée en est l'emblème par sa pureté.

BURGUND.

Verstrickend ist der Lüge trüglich Wort,
 Doch ihre Rede ist wie eines Kindes.
 Wenn böse Geister ihr die Worte leihn,
 So ahmen sie die Unschuld siegreich nach.
 Ich will nicht weiter hören. Zu den Waffen!
 Mein Ohr, ich fühl's, ist schwächer als mein Arm.

JOHANNA.

Du nennst mich eine Zauberinn, giebst mir
 Künste

Der Hölle Schuld — Ist Frieden stiften, Haß
 Versöhnen, ein Geschäft der Hölle? Kommt
 Die Eintracht aus dem ew'gen Pfuhl hervor?
 Was ist unschuldig, heilig, menschlich gut,
 Wenn es der Kampf nicht ist um's Vaterland?
 Seit wann ist die Natur so mit sich selbst
 Im Streite, daß der Himmel die gerechte Sache
 Verläßt, und daß die Teufel sie beschützen?
 Ist aber das, was ich dir sage, gut,
 Wo anders als von oben konnt' ich's schöpfen?
 Wer hätte sich auf meiner Schäfertrift
 Zu mir gesellt, das kind'sche Hirtenmädchen
 In königlichen Dingen einzuweihn?
 Ich bin vor hohen Fürsten nie gestanden,
 Die Kunst der Rede ist dem Munde fremd.
 Doch jetzt, da ich's bedarf dich zu bewegen,
 Besitz' ich Einsicht, hoher Dinge Kunde,
 Der Länder und der Könige Geschick

LE DUC.

Le langage fallacieux de l'imposture est embrouillé; cette fille parle comme un enfant. Si de malins esprits lui mettent les paroles à la bouche, ils singent à merveille l'innocence. Je ne veux pas en entendre davantage: aux armes! Mes oreilles, je le sens, sont plus foibles que mon bras.

JEANNE.

Vous me nommez magicienne, vous m'accusez d'être un instrument de l'enfer; mais, établir la paix, étouffer la haine, est-ce une œuvre infernale? La concorde sortit-elle jamais des cloaques éternels? Qu'y a-t-il d'innocent, de saint, d'humainement bon, si combattre pour sa patrie ne l'est pas? Depuis quand la nature se contrarie-t-elle au point que le ciel abandonne la cause juste, et que le Diable la défende? Et si ce que je vous dis est bon, où pourrois-je le puiser ailleurs que là-haut? Qui donc, lorsque jeune bergère, je gardois mes brebis, seroit venu s'associer à moi, pour m'initier dans les affaires d'état? Jamais je n'ai paru devant des têtes couronnées, l'art de la parole m'est étranger. Malgré cela, à présent que j'ai besoin de vous émouvoir, j'ai des vues, je connois les choses d'un intérêt majeur: le destin des pays et celui des rois se

Liegt sonnenhell vor meinem Kindesblick,
Und einen Donnerkeil führ' ich im Munde.

BURGUND.

(Lebhaft bewegt, schlägt die Augen zu ihr auf und betrachtet sie mit Erstaunen und Rührung.)

Wie wird mir? Wie geschieht mir? Ist's ein Gott,
Der mir das Herz im tiefsten Busen wendet!
— Sie trägt nicht diese rührende Gestalt!
Nein! Nein! Bin ich durch ZAUBERS Macht ge-
blendet,

So ist's durch eine himmlische Gewalt,
Mir sagt's das Herz, sie ist von Gott gesendet.

JOHANNA.

Er ist gerührt, er ist's! Ich habe nicht
Umsonst gefleht, des Zornes Donnerwolke
schmilzt

Von seiner Stirne thränenthauend hin,
Und aus den Augen, Friede strahlend bricht
Die goldne Sonne des Gefühls hervor.

— Weg mit den Waffen — drückt Herz an
Herz —

Er weint, er ist bezwungen, er ist unser!

(Schwert und Fahne entsinken ihr, sie eilt auf ihn zu mit ausgebreiteten Armen und umschlingt ihn mit leidenschaftlichem Ungestüm. LA HIRE und DUGOIS lassen die Schwerter fallen und eilen ihn zu umarmen.)

présentent à mes regards si jeunes encorè, sous un jour lumineux; je porte un foudre sur la langue.

LE DUC (vivement ému, la fixe et la considère avec étonnement, avec attendrissement.)

Qu'éprouvé-je? Que m'arrive-t-il? Est-ce un Dieu qui a changé les affections les plus intimes de mon cœur? Cet extérieur touchant ne trompe pas; non, non. Suis-je abusé par un sortilège? la puissance en vient du ciel: oui, mon cœur me le dit, elle est l'envoyée de Dieu.

JEANNE.

Il est attendri, il l'est. Mes prières n'ont pas été vaines; le nuage orageux du courroux se résout en cette rosée de larmes qui humectent ses joues; et dans ses yeux, où éclate la paix, se lève l'astre précieux du sentiment. Jetons les armes loin de nous! pressez vos cœurs l'un sur l'autre! il pleure, il est vaincu, il est à nous!

(Son épée et sa bannière lui tombent des mains; elle vole à lui les bras ouverts, l'étreinte est d'une vivacité passionnée. LA HIRE et DUNOIS laissent tomber chacun son épée, courent à lui, et l'embrassent.)

DRITTER AUFZUG.

HOFLAGER DES KÖNIGS ZU CHALONS AN DER MARNE

ERSTER AUFTRITT.

DUNOIS und LA HIRE.

DUNOIS.

Wir waren Herzensfreunde, Waffenbrüder,
Für Eine Sache hoben wir den Arm
Und hielten fest in Noth und Tod zusammen.
Laßt Weiberliebe nicht das Band zertrennen,
Das jeden Schicksalswechsel ausgehalten.

LA HIRE,

Prinz hört mich an!

DUNOIS.

Ihr liebt das wunderbare Mädchen,
Und mir ist wohl bekannt, worauf ihr sinnt.
Zum König denkt ihr steh'nden Fusses jetzt
Zu gehen, und die Jungfrau zum Geschenk
 Euch zu erbitten — Eurer Tapferkeit
 Kann er den wohlverdienten Preiß nicht wei-
 gern.

Doch wißt — eh ich in eines andern Arm
 Sie sehe —

ACTE III.

COUR DU ROI A CHALONS SUR MARNE.

SCÈNE I.

DUNOIS. LA HIRE.

DUNOIS.

Toujours nous fûmes amis intimes, frères d'armes, nous consacrâmes notre bras à la même cause ; le danger ni la mort ne nous eussent pas désunis. Que l'amour pour une femme ne brise pas un lien à l'épreuve des vicissitudes du sort.

LA HIRE.

Prince, écoutez-moi.

DUNOIS.

Vous êtes épris de cette fille merveilleuse, et je sais bien où vous visez. Vous voulez de ce pas aller chez le roi, le prier de vous octroyer la main de la pucelle. Il ne peut refuser à votre valeur ce prix si justement mérité ; mais, sachez qu'avant de la voir dans d'autres bras que les miens ...

LA HIRE.

Hört mich Prinz!

DUNOIS.

Es zieht mich nicht

Der Augen flüchtig schnelle Lust zu ihr.
 Den unbezwungenen Sinn hat nie ein Weib
 Gerührt, bis ich die Wunderbare sah,
 Die eines Gottes Schickung diesem Reich
 Zur Retterinn bestimmt und mir zum Weibe,
 Und in dem Augenblick gelobt' ich mir
 Mit heil'gem Schwur als Braut sie heimzuführen.
 Denn nur die Starke kann die Freundinn seyn
 Des starken Mannes, und dieß glüh'nde Herz
 Sehnt sich an einer gleichen Brust zu ruhn,
 Die seine Kraft kann fassen und ertragen.

LA HIRE.

Wie könnt' ich's wagen Prinz, mein schwach
 Verdienst
 Mit eures Namens Heldenruhm zu messen!
 Wo sich Graf Dunois in die Schranken stellt,
 Muß jeder andre Mithewerber weichen.
 Doch eine niedre Schäferinn kann nicht
 Als Gattinn würdig euch zur Seite stehn,
 Das königliche Blut, das eure Adern
 Durchrinnt, verschmäh't so niedrige Vermischung

DUNOIS.

Sie ist das Götterkind der heiligen
 Natur wie ich, und ist mir ebenbürtig.
 Sie sollte eines Fürsten Hand entehren,

LA HIRE.

Écoutez-moi, Prince.

DUNOIS.

L'éclair de plaisir que procurent les yeux, n'est point ce qui m'attire à elle. Jamais femme n'avoit fait la moindre impression sur mon cœur encore libre, quand je vis cette fille étonnante, que la providence divine a destinée à sauver ce royaume, à devenir mon épouse. Dès cet instant, j'ai fait en moi-même le vœu sacré de la conduire chez moi pour l'épouser. Car la femme forte peut seule être l'amie de l'homme fort; et ce cœur brûlant désire se fixer à un cœur semblable, et capable d'apprécier sa force, de n'en être point surpris.

LA HIRE.

Oserois-je, Prince, rapprocher mon foible mérite, de l'héroïsme glorieux attaché à votre nom ! Le comte Dunois entre-t-il en lice, dès lors tout rival doit lui céder. Cependant, une simple bergère ne peut convenablement, en qualité d'épouse, prendre place à côté de vous ; le sang royal qui circule dans vos veines réprouve une si forte mésalliance.

DUNOIS.

Elle est, aussi bien que moi, le divin enfant de la sainte nature ; sa naissance vaut la mienne. Déshonorer la main d'un prince ! elle ? l'alliée

Die eine Braut der reinen Engel ist,
 Die sich das Haupt mit einem Götterschein
 Umgiebt, der heller strahlt als irdsche Kronen,
 Die jedes Größte, Höchste dieser Erden
 Klein unter ihren Füßen liegen sieht;
 Denn alle Fürstenthronen aufeinander
 Gestellt, bis zu den Sternen fortgebaut,
 Erreichen nicht die Höhe, wo sie steht,
 In ihrer Engels-Majestät !

LA HIRE.

Der König mag entscheiden.

DUNOIS.

Nein sie selbst
 Entscheide ! Sie hat Frankreich frey gemacht
 Und selber frey muß sie ihr Herz verschenken.

LA HIRE.

Da kommt der König !

ZWEITER AUFTRITT.

KARL. AGNES SOREL. DU CHATEL UND CHATILLON
 zu den VORIGEN.

KARL (zu CHATILLON).

Er kommt ! Er will als seinen König mich
 Erkennen, sagt ihr, und mir huldigen ?

CHATILLON.

Hier, Sire, in deiner königlichen Stadt
 Chalons will sich der Herzog, mein Gebieter,

des anges sans taches ; elle dont le chef est entouré d'une lumière divine plus brillante que ne le sont les couronnes de nos rois ; elle qui voit ramper à ses pieds ce qu'il y a de plus grand ; de plus élevé sur la terre ! Car tous les trônes des princes placés les uns sur les autres, montant jusqu'aux astres, n'atteindroient pas la hauteur où elle est parvenue dans sa majesté angélique.

LA HIRE.

Que le roi en décide.

DUNOIS.

Non. Elle-même doit décider. Elle a rendu la liberté à la France, il faut que de plein gré, elle donne son cœur.

LA HIRE.

Voici le roi.

SCÈNE II.

CHARLES. AGNÈS SOREL. DU CHATEL. CHATILLON.
Les acteurs précédents.

CHARLES (à CHATILLON).

Il va venir ! Il veut, me dites-vous, me reconnaître pour son roi, me faire hommage ?

CHATILLON.

C'est ici dans votre ville de Châlons, Sire, que le duc mon maître veut se jeter à vos pieds.

zu deinen Füßen werfen. — Mir befahl er,
Als meinen Herrn und König dich zu grüßen,
Er folgt mir auf dem Fuß, gleich naht er selbst.

SOREL.

Er kommt! O schöne Sonne dieses Tags,
Der Freude bringt und Friede und Versöhnung!

CHATILLON.

Mein Herr wird kommen mit zweihundert Rit-
tern,

Er wird zu deinen Füßen niederknien,
Doch erwartet, daß du es nicht duldest,
Als deinen Vetter freundlich ihn umarmest.

KARL.

Mein Herz glüht an dem seinigen zu schlagen.

CHATILLON.

Der Herzog bittet, daß des alten Streits
Beim ersten Wiedersehn mit keinem Worte
Meldung gescheh!

KARL.

Versenkt im Lethe sei
Auf ewig das Vergangene! Wir wollen
Nur in der Zukunft heitre Tage sehn.

CHATILLON.

Die für Burgund gefochten, alle sollen
In die Versöhnung aufgenommen seyn.

KARL.

Ich werde so mein Königreich verdoppeln!

J'ai ordre de vous saluer comme mon souverain et mon roi, il me suit de tout près, à l'instant il paroîtra en personne.

SOREL.

Il vient ! O qu'il est beau l'astre de ce jour qui nous amène joie, paix, et reconciliation !

CHATILLON.

Mon maître vient avec deux cents chevaliers, et veut s'agenouiller devant vous ; mais il espère qu'au lieu de permettre qu'il le fasse, vous l'embrasserez amicalement en qualité de cousin.

CHARLES.

Mon cœur voudroit déjà palpiter sur le sien !

CHATILLON.

Le duc vous prie de ne faire en rien, dans cette première entrevue, mention de l'ancien différend.

CHARLES.

Que le passé soit absorbé par le Léthé. Ne voyons plus que des jours sereins dans l'avenir.

CHATILLON.

Toute l'armée bourguignone sera comprise dans la reconciliation.

CHARLES.

Par là, je doublerai mon royaume.

CHATILLON.

Die Königin Isabeau soll in dem Frieden
Mit eingeschlossen seyn, wenn sie ihn annimmt.

KARL.

Sie führet Krieg mit *MIR*, nicht ich mit *IHR*.
Unser Streit ist aus, sobald sie selbst ihn endigt.

CHATILLON.

Zwölf Ritter sollen bürgen für dein Wort.

KARL.

Mein Wort ist heilig.

CHATILLON.

Und der Erzbischoff

Soll eine Hostie theilen zwischen dir und ihm,
Zum Pfand und Siegel redlicher Versöhnung.

KARL.

So sei mein Antheil an dem ew'gen Heil,
Als Herz und Handschlag bei mir einig sind,
Welch andres Pfand verlangt der Herzog noch?

CHATILLON.

(Mit einem Blick auf Du Chatel.)

Hier seh ich einen, dessen Gegenwart
Den ersten Gruss vergiften könnte.

(Du Chatel geht schweigend.)

KARL.

Geh

Du Chatel! bis der Herzog deinen Anblick
Ertragen kann, magst du verborgen bleiben!

(Er folgt ihm mit den Augen, dann eilt er ihm nach und umarmt ihn.)

CHATILLON.

La reine Isabeau sera comprise dans cette paix, si elle veut l'accepter.

CHARLES.

Elle me fait la guerre, je ne la lui fais pas. Notre dispute finit, dès qu'elle-même y met fin.

CHATILLON.

Douze chevaliers garantiront vos promesses.

CHARLES.

Ma parole est sacrée.

CHATILLON.

L'archevêque partagera une hostie entre vous deux, comme gage et garant d'une réconciliation sincère.

CHARLES.

Qu'il en soit de mon salut éternel, ce qu'il en est de l'accord entre mon cœur et la main que je lui présenterai. Le duc en exige-t-il davantage ?

CHATILLON.

(Regardant Du Chatel.)

Je vois ici quelqu'un dont l'aspect pourroit nuire au premier abord. (Du Chatel s'éloigne sans dire mot.)

CHARLES.

Va, Du Chatel. Reste à l'écart, jusqu'à ce que le duc puisse supporter ta présence. (Il le suit des yeux, puis il court à lui, et l'embrasse.) Brave ami ! tu as

Rechtschaffner Freund! Du wolltest mehr als
dieß

Für meine Ruhe thun! (Du CHATEL geht ab.)

CHATILLON.

Die andern Punkte nennt dießs Instrument!

KARL (zum Erzbischoff.)

Bringt es in Ordnung. Wir genehm'gen alles,
Für einen Freund ist uns kein Preis zu hoch.
Geht Dunois! Nehmt hundert edle Ritter
Mit euch und hohlt den Herzog freundlich ein.
Die Truppen alle sollen sich mit Zweigen
Bekränzen, ihre Brüder zu empfangen.
Zum Feste schmücke sich die ganze Stadt,
Und alle Glocken sollen es verkünden,
Daß Frankreich und Burgund sich neu verbind-
den.

(Ein Edelknecht kommt Man hört die Trompeten.)

Horch! Was bedeutet der Trompeten Ruf?

EDELKNECHT.

Der Herzog von Burgund hält seinen Einzug.
(geht ab.)

DUNOIS (geht mit LA HIRE und CHATILLON).

Auf! ihm entgegen!

KARL (zur SOREL).

Agnes du weinst? Beinah gebricht auch mir
Die Stärke, diesen Auftritt zu ertragen.
Wie viele Todesopfer mußten fallen,
Bis wir uns friedlich konnten wiedersehn.
Doch endlich legt sich jedes Sturmes Wut,

voulu faire un bien plus grand sacrifice pour me procurer du calme. (Du CHATEL sort.)

CHATILLON.

Cette pièce contient les autres articles.

CHARLES (à l'archevêque).

Arrangez cela. Nous ratifions tout, un ami ne peut nous coûter trop cher. Dunois, prenez avec vous cent chevaliers d'élite, et allez amicalement au devant du duc. Que tous les militaires se couronnent de verdure pour recevoir leurs frères; que tous les habitants se parent pour célébrer cette fête; et que toutes les cloches annoncent la nouvelle réunion de la Bourgogne à la France. (Un page arrive. On entend les trompettes.)
Paix! Que signifie ce son des trompettes?

LE PAGE.

Le duc de Bourgogne fait son entrée. (Il sort.)

DUNOIS (sort avec LA HIAZ et CHATILLON).

Allons, volons au devant de lui!

CHARLES (à SONET).

Tu pleures, Agnès? Moi, je manque presque des forces qu'exige une telle scène. Que de victimes devoit frapper la mort, avant ce retour de la paix! Mais enfin elle se calme cette tempête affreuse, le jour succède aux plus épaisses té-

Tag wird es auf die dickste Nacht, und kommt
Die Zeit, so reifen auch die spätesten Früchte!

ERZBISCHOFF (am Fenster).

Der Herzog kann sich des Gedränges kaum
Erledigen. Sie heben ihn vom Pferd,
Sie küssen seinen Mantel, seine Sporen.

KARL.

Es ist ein gutes Volk, in seiner Liebe
Raschlodernd wie in seinem Zorn. — Wie schnell
Vergessen ist's, daß eben dieser Herzog
Die Väter ihnen und die Söhne schlug,
Der Augenblick verschlingt ein ganzes Leben!
— Fafs dich Sorell! Auch deine heft'ge Freude
Möcht' ihm ein Stachel in die Seele seyn,
Nichts soll ihn hier beschämen, noch betrüben.

DRITTER AUFTRITT.

HERZOG VON BURGUND. DUNOIS. LA HIRE. CHA-
TILLON und noch ZWEY ANDERE RITTER von des
Herzogs Gefolge. Der Herzog bleibt am Eingang
stehen, der König bewegt sich gegen ihn, so-
gleich nähert sich Burgund und in dem Augen-
blick, wo er sich auf ein Knie niederlassen will,
empfängt ihn der König in seinen Armen.

KARL.

Ihr habt uns überrascht — Euch einzuholen
Gedachten wir — Doch ihr habt schnelle Pferde.

nébres; et les fruits les plus tardifs mûrissent enfin avec le temps.

L'ARCHEVÊQUE (à la fenêtre).

Le duc a peine à fendre la foule. Le peuple le soulève de dessus son cheval, les uns baisent son manteau, les autres ses éperons.

CHARLES.

C'est un bon peuple, prompt à s'enflammer d'amour comme de colère. Qu'il a bientôt oublié que ce même duc est celui qui a immolé tant de pères et d'enfants français: un moment passe l'éponge sur une vie toute entière. ... Modère-toi, Sorel; ta joie excessive pourroit le piquer: rien ici ne doit ni le faire rougir, ni l'attrister.

SCÈNE III.

LE DUC DE BOURGOGNE. DUNOIS. LA HIRE. CHATILLON et deux autres chevaliers de la suite du Duc. Celui-ci s'arrête en entrant; le roi fait un mouvement pour aller à lui; à l'instant, le duc s'approche, et déjà il va mettre un genou à terre, quand le roi le reçoit dans ses bras.

CHARLES.

Vous nous avez surpris, nous allions au devant de vous; mais vos coursiers sont bons.

BURGUND.

Sie trugen mich zu meiner Pflicht.

(Er umarmt die SOREL, und küßt sie auf die Stirne.)

Mit eurer
Erlaubniß Baase. Das ist unser Herrenrecht
Zu ARRAS und kein schönes Weib darf sich
Der Sitte weigern.

KARL.

Eure Hofstatt ist
Der Sitz der Minne, sagt man, und der Markt,
Wo alles Schöne muß den Stapel halten.

BURGUND.

Wir sind ein handeltreibend Volk, mein König.
Was köstlich wächst in allen Himmelstrichen
Wird aufgestellt zur Schau und zum Genuß
Auf unserm Markt zu Brügg, das höchste aber
Von allen Gütern ist der Frauen Schönheit.

SOREL.

Der Frauen Treue gilt noch höhern Preiß,
Doch auf dem Markt wird sie nicht gesehn.

KARL.

Ihr steht in bösem Ruf und Leumund Vetter,
Dafs ihr der Frauen schönste Tugend schmäht.

BURGUND.

Die Ketzerei straft sich am schwersten selbst.
Wohl euch mein König! Früh hat euch das Herz,
Was mich ein wildes Leben spät gelehrt!

(Er bemerkt den Erzbischoff und reicht ihm die Hand.)

Ehrwürdiger Mann Gottes! Euren Segen!

LE DUC.

Ils me conduisoient à mon devoir. (Il serre SOREL entre ses bras, et la baise au front) Permettez, ma cousine; c'est notre droit seigneurial à Arras; chaque belle femme est soumise à cet usage.

CHARLES.

Votre cour, dit-on, est le siège de la galanterie, et la place où tout ce qui est beau est sujet au droit d'étape.

LE DUC.

Nous sommés un peuple de marchands, mon roi. Ce que chaque climat produit de plus précieux, s'expose sur le marché de Bruges, pour qu'on le voye, qu'on en jouisse; mais l'article le plus estimé est la beauté du sexe.

SOREL.

La fidélité des femmes est d'un bien autre prix, mais elle ne se montre pas sur un marché.

CHARLES.

Mon cousin, vous avez un mauvais renom: celui de calomnier la plus belle vertu des dames.

LE DUC.

Cette hérésie se punit elle-même le plus fort. Vous êtes heureux, mon roi; votre cœur vous a enseigné de bonne heure, ce que, tard, j'ai appris par une vie sauvage. (Il aperçoit l'archevêque, et lui tend la main.) Respectable homme de Dieu, donnez-moi votre bénédiction. On vous rencontre

**Euch trifft man immer auf dem rechten Platz,
Wer euch will finden, muß im Guten wandeln.**

ERZBISCHOFF.

**Mein Meister rufe wann er will, dieß Herz
Ist freudensatt und ich kann fröhlich scheiden,
Da meine Augen diesen Tag gesehn!**

BURGUND (zur SOREL).

**Man spricht, ihr habt euch eurer edlen Steine
Beraubt, um Waffen gegen mich daraus
Zu schmieden? Wie? Seid ihr so kriegerisch
Gesinnt? War's euch so ernst mich zu verderben?
Doch unser Streit ist nun vorbei, es findet
Sich alles wieder, was verloren war,
Auch euer Schmuck hat sich zurück gefunden,
Zum Kriege wider mich war er bestimmt,
Nehmt ihn aus meiner Hand zum Friedenszeichen.**

(Er empfängt von einem seiner Begleiter das Schmuckkästchen und überreicht es ihr geöffnet. Agnes Sorel sieht den König betroffen an.)

KARL.

**Nimm das Geschenk, es ist ein zweifach theures
Pfand
Der schönen Liebe mir und der Versöhnung.**

BURGUND.

(indem er eine brillante Rose in ihre Haare steckt.)

**Warum ist es nicht Frankreichs Königskrone?
Ich würde sie mit gleich geneigtem Herzen
Auf diesem schönen Haupt befestigen.**

toujours sur la bonne voie; et qui veut vous trouver, doit suivre le bon chemin.

L'ARCHEVÊQUE.

Que le Seigneur m'appelle à lui quand il le voudra; mon cœur est rassasié de joies, et je mourrai content, puisque mes yeux ont vu ce jour.

LE DUC (à SoazL).

On dit que vous avez renoncé à vos joyaux pour avoir de quoi faire fabriquer des armes contre moi. Comment, vos sentiments sont-ils donc si hostiles? vouliez-vous si sérieusement ma ruine? Mais à présent que notre querelle est finie, tout ce qui étoit perdu se retrouve: votre écrin s'est aussi retrouvé. Il étoit destiné à me faire la guerre, acceptez-le de ma main, en signe de paix.

(Quelqu'un de sa suite lui présente l'écrin, il l'offre ouvert à SoazL, qui toute étonnée, regarde le roi.)

CHARLES.

Reçois ce présent; il est à mes yeux un gage doublement cher: gage d'un tendre amour, gage de réconciliation.

LE DUC.

(Mettant dans les cheveux d'Aguès une rose de brillants.)

Que n'est-ce la couronne royale de France! je la poserois avec autant d'inclination sur cette belle tête,

(ihre Hand bedeutend fassend.)

**Und — zählt auf mich, wenn ihr dereinst des
Freundes**

Bedürfen solltet!

(AGNES SOWEL in Thränen ausbrechend tritt auf die Seite, auch der König bekämpft eine große Bewegung, alle Umstehende blicken gerührt auf beide Fürsten.)

BURGUND.

(Nachdem er alle der Reihe nach angesehen, wirft ersich in die Arme des Königs.)

O mein König!

(in demselben Augenblick theilen die drey burgundischen Ritter auf DENOIS, LA HIRE und den Erzbischoff zu und umarmen einander. Beyde Fürsten liegen eine Zeitlang einander sprachlos in den Armen.)

Euch konnt' ich hassen! Euch konnt' ich entsagen!

KARL.

Still! Still! Nicht weiter!

BURGUND.

Diesen Engelländer

**Konnt' ich krönen! diesem Fremdling Treue
schwören!**

Euch meinen König in's Verderben stürzen!

KARL.

**Vergeßt es! Alles ist verziehen. Alles
Tilgt dieser einz'ge Augenblick. Es war
Ein Schicksal, ein unglückliches Gestirn!**

(BURGUND laßt seine Hand.)

**Ich will gut machen! Glaubet mir, ich will's.
Alle Leiden, sollen euch erstattet werden,**

(Lui prenant affectueusement la main.)

Et ... comptez sur moi, si jamais vous aviez besoin d'un ami.

(AGNÈS SOREL fondant en larmes, se retire de côté; le roi est en proie à une émotion violente; tous les assistants attendris, fixent les deux princes.)

LE DUC, (après avoir promené ses regards sur toute l'assemblée, se précipite dans les bras du roi.)

O mon roi! (Dans ce moment, les trois chevaliers bourguignons courent à DUNOIS, LA HIAZ, et l'archevêque; ils s'embrassent mutuellement. Les deux princes, comme muets, prolongent quelque temps leur étreinte.) **Moi, j'ai pu vous haïr! déserté votre cause!**

CHARLES.

Paix, paix! Halte!

LE DUC.

J'ai pu couronner cet Anglais, jurer fidélité à cet étranger! vous, mon roi, vous précipiter dans le malheur!

CHARLES.

Oubliez-le, tout est pardonné. Ce seul instant efface tout: ça été l'effet d'une fatalité, l'influence d'une mauvaise étoile.

LE DUC (le prend par la main).

Je réparerai mes fautes, croyez-moi, je veux les réparer. Vous serez pleinement dédommagé de toutes vos peines: vous récupérerez votre

Euer ganzes Königreich sollt ihr zurück
Empfangen — nicht ein Dorf soll daran fehlen!

KARL.

Wir sind vereint. Ich fürchte keinen Feind
mehr.

BURGUND.

Glaubt mir, ich führte nicht mit frohem Herzen
Die Waffen wider euch. O wüßtet ihr —
Warum habt ihr mir DIESE nicht geschickt?

(auf die Sockel zeigend.)

Nicht widerstanden hätt' ich ihren Thränen.
— Nun soll uns keine Macht der Hölle mehr
Entzweien, da wir Brust an Brust geschlossen!
Jetzt hab' ich meinen wahren Ort gefunden.
An diesem Herzen endet meine Irrfahrt.

ERZBISCHOFF (tritt zwischen beide).

Ihr seyd vereinigt Fürsten! Frankreich steigt
Ein neu verjüngter Phönix aus der Asche,
Uns lächelt eine schöne Zukunft an.
Des Landes tiefe Wunden werden heilen,
Die Dörfer, die verwüsteten, die Städte
Aus ihrem Schutt sich prangender erheben,
Die Felder decken sich mit neuem Grün —
Doch, die das Opfer eures Zwists gefallen,
Die Todten stehen nicht mehr auf, die Thränen,
Die eurem Streit geflossen, SIND UND BLEIBEN
Gewaint! Das kommende Geschlecht wird blü-
hen,

royaume en entier, sans en excepter le moindre petit village.

CHARLES.

Nous sommes réunis, je ne crains plus d'ennemis.

LE DUC.

Croyez-moi, je ne portois pas avec plaisir les armes contre vous. O! si vous saviez ... Pourquoi ne me l'avez-vous (il montre sonxi.) pas envoyé? je n'aurois certes point résisté à ses larmes. Mais aucune puissance infernale n'est en état de nous désunir, à présent que nos cœurs se sont pressés l'un l'autre. J'ai trouvé ma véritable place; mon erreur a fui, dès que j'ai touché votre cœur.

L'ARCHEVÊQUE (se place entre eux).

Princes, vous voilà réunis: la France, comme un nouveau Phénix, sort de sa cendre; un bel avenir nous sourit. Les plaies profondes de la patrie se guériront, ces villages si dévastés, ces villes se releveront avec plus de pompe du milieu de leurs ruines; les campagnes se pareront d'une verdure nouvelle; mais ceux qui ont péri victimes de votre querelle, les morts ne reviendront plus; les pleurs que votre dissension a fait couler, sont répandus sans remède. La génération prochaine deviendra florissante; mais celle

**Doch das vergangene war des Elends Raub,
Der Enkel Glück erweckt nicht mehr die Väter.
Das sind die Früchte eures Bruderzwists!
Laßt's euch zur Lehre dienen! Fürchtet die
Gotttheit**

**Des Schwerts, eh' ihr's der Scheid' entreißt. Los-
lassen**

**Kann der Gewaltige den Krieg, doch nicht,
Gelehrig wie der Falk sich aus den Lüften
Zurückschwingt auf des Jägers Hand, gehorcht
Der wilde Gott dem Ruf der Menschenstimme.
Nicht zweimal kommt im rechten Augenblick
Wie heut die Hand des Retters aus den Wolken.**

BURGUND.

**O Sire! Euch wohnt ein Engel an der Seite.
—Wo ist sie? Warum seh ich sie nicht hier?**

KARL:

**Wo ist Johanna? Warum fehlt sie uns
In diesem festlich schönen Augenblick,
Den sie uns schenkte?**

ERZBISCHOFF.

Sire! Das heilige Mädchen
Liebt nicht die Ruhe eines müß'gen Hofes,
Und ruft sie nicht der göttliche Befehl
An's Licht der Welt hervor, so meidet sie
Verschämt den eitlen Blick gemeiner Augen!
Gewiss bespricht sie sich mit Gott, wenn sie
Für Frankreichs Wohlfahrt nicht geschäftig ist,
Den allen ihren Schritten folgt der Segen.

qui l'a précédée fut en proie à la misère : le bonheur des enfants ne ressuscite pas les pères. Voilà les fruits de votre dissention ; puisez-y une leçon importante ! Redoutez le Dieu des combats avant de tirer le glaive hors de son fourreau. Celui qui a la force en main, peut déchaîner la guerre ; mais ce Dieu féroce n'obéit pas à la voix des hommes, comme le faucon docile, qui, du haut des nues, redescend sur la main du chasseur qui l'appelle. Le ciel n'envoie pas deux fois si à propos, la main d'un sauveur, comme il l'a fait aujourd'hui.

LE DUC.

O, Sire ! un ange est toujours à côté de vous...
Où est-elle ? Pourquoi ne la vois-je pas ici ?

CHARLES.

Où est Jeanne ? Pourquoi ne partage-t-elle pas avec nous les charmes de ce moment solennellement beau qu'elle nous a procuré ?

L'ARCHEVÊQUE.

Sire, cette sainte fille n'aime point le repos d'une cour oisive ; et tant que les ordres de Dieu ne l'appellent pas au grand jour, elle auroit honte de s'exposer aux regards vains de la multitude. A coup sûr, elle s'entretient avec Dieu, si elle n'agit pas pour le bonheur de la France : tous ses pas sont marqués par des bénédictions.

VIERTER AUFTRITT.

JOHANNA ZU den VORIGEN.

(Sie ist im Harnisch, aber ohne Helm, und trägt einen Kranz in den Haaren.)

KARL.

**Du kommst als Priesterin geschmückt Johanna,
Den Bund, den du gestiftet, einzuweihn?**

BURGUND.

**Wie schrecklich war die Jungfrau in der Schlacht,
Und wie umstrahlt mit Anmuth sie der Friede!
— Hab' ich mein Wort gelös't Johanna? Bist du
Befriedigt und verdien' ich deinen Beyfall?**

JOHANNA.

**Dir selbst hast du die grösste Gunst erzeigt.
Jetzt schimmerst du in segenvollem Licht,
Da du vorhin in blutrothdüsterm Schein
Ein Schreckensmond an diesem Himmel hingst.**

(sich umschauend.)

**Viel edle Ritter find' ich hier versammelt
Und alle Augen glänzen freudenhell,
Nur Einem Traurigen hab' ich begegnet,
Der sich verbergen muß, wo alles jauchzt.**

BURGUND.

**Und wer ist sich so schwerer Schuld bewußt,
Dass er an unsrer Huld verzweifeln müßte?**

JOHANNA.

**Darf er sich nahn? O sage, dass er's darf?
Mach dein Verdienst vollkommen. Eine Versöh-
nung**

SCÈNE IV.

JEANNE. Les acteurs précédents.

(Elle est en cuirasse, mais n'a plus de casque; une guirlande orne sa tête.)

CHARLES.

Jeanne, tu viens, parée en prêtresse; est-ce pour bénir l'union que tu as opérée?

LE DUC.

Que cette fille étoit terrible dans la mêlée; et que la paix la fait rayonner d'attraits gracieux! Ai-je tenu parole, Jeanne? Es-tu satisfaite, mérité-je ton approbation?

JEANNE.

C'est vous quien retirez le plus d'avantages. Maintenant votre éclat vient d'une lumière propice; auparavant, vous n'étiez sur l'horizon, qu'un astre effrayant par sa lueur d'un rouge terne et sanglant. (Promenant ses regards autour d'elle.) Je vois réunis ici bon nombre de braves chevaliers, et tous les yeux pétillent de joie; je n'en ai rencontré qu'un de triste: dans cette alégresse commune, seul, il est réduit à se cacher.

LE DUC.

Qui donc se sent assez criminel pour devoir désespérer de notre clémence?

JEANNE.

Ose-t-il s'approcher? Oh! dites qu'il l'ose. Rendez parfait votre mérite. Une réconciliation

Ist keine, die das Herz nicht ganz befreit.
 Ein Tropfe Hass, der in dem Freudenbecher
 Zurückbleibt, macht den Segenstrank zum Gift.
 — Kein Unrecht sei so blutig, daßs Burgund
 An diesem Freudentag es nicht vergebe!

BURGUND.

Ha, ich verstehe dich!

JOHANNA.

Und willst verzeihn?

Du willst es, Herzog? — Komm herein Du Chatel!

(Sie öffneth die Thür und führt Du CHATEL herein, dieser
 bleibt in der Entfernung stehen.)

Der Herzog ist mit seinen Feinden allen

Versöhnt, er ist es auch mit dir.

(Du CHATEL tritt einige Schritte näher und sucht in den
 Augen des Herzogs zu lesen.)

BURGUND.

Was machst du

Aus mir, Johanna? Weißt du was du foderst?

JOHANNA.

Ein güt'ger Herr thut seine Pforten auf
 Für alle Gäste, keinen schließt er aus;
 Frei wie das Firmament die Welt umspannt,
 So muß die Gnade Freund und Feind um-
 schliessen.

Es schickt die Sonne ihre Strahlen gleich
 Nach allen Räumen der Unendlichkeit,
 Gleichmessend gießt der Himmel seinen Thau
 Auf alle durstenden Gewächse aus.

qui n'allège pas entièrement le cœur, ne mérite point ce nom. Une goutte de haine restée dans la coupe de la joie, en empoisonne le breuvage bienfaisant. Que nulle offense ne soit assez sanglante pour que le Duc de Bourgogne refuse de la pardonner en ce jour d'alégresse.

LE DUC.

Ah ah ! je te comprends.

JEANNE.

Et vous voulez bien pardonner ? Oui ? Monseigneur. . . Entrez, Du Chatel. (Elle ouvre la porte, et fait entrer Du CHATEL, qui se tient un peu éloigné.) Le Duc est reconcilié avec tous ses ennemis, il l'est aussi avec vous. (Du CHATEL s'approche de quelques pas, et cherche à lire dans les yeux du duc.)

LE DUC.

Que fais-tu de moi, Jeanne ? Sais-tu ce que tu exiges ?

- JEANNE.

Un bon maître ouvre ses portes à tous ses hôtes, il n'en exclut aucun ; semblable au firmament, qui embrasse librement l'univers, la grâce doit s'étendre à l'ennemi comme à l'ami. Le soleil darde également ses rayons sur tous les points de l'immensité ; le ciel répand à mesure égale sa rosée sur toutes les plantes altérées. Ce

Was irgend gut ist und von oben kommt,
Ist allgemein und ohne Vorbehalt,
Doch in den Falten wohnt die Finsterniß!

BURGUND.

O sie kann mit mir schalten wie sie will,
Mein Herz ist weiches Wachs in ihrer Hand.
— Umarmt mich Du Chatel; Ich vergeb' euch.
Geist meines Vaters zürne nicht, wenn ich
Die Hand, die dich getödtet, freundlich fasse.
Ihr Todesgötter rechnet mir's nicht zu,
Daß ich mein schrecklich Rachgeßiß breche.
Bei euch dort unten in der ew'gen Nacht,
Da schlägt kein Herz mehr, da ist alles ewig,
Steht alles unbeweglich fest — doch anders
Ist es hier oben in der Sonne Licht.
Der Mensch ist, der lebendig fühlende,
Der leichte Raub des mächt'gen Augenblicks.

KARL (ZUR JOHANNA).

Was dank' ich dir nicht alles hohe Jungfrau!
Wie schön hast du dein Wort gelös't!
Wie schnell mein ganzes Schicksal umgewan-
delt!

Die Freunde hast du mir versöhnt, die Feinde
Mir in den Staub gestürzt, und meine Städte
Dem fremden Joch entrissen. — Du allein
Vollbrachtest alles. — Sprich wie lohn ich dir!

JOHANNA.

Sei immer menschlich Herr im Glück, wie du's

qui peut être bon et qui vient d'en haut est universel et sans exception : ce n'est que dans les recoins qu'on trouve les ténèbres.

LE DUC.

Elle fait de moi tout ce qu'elle veut ; mon cœur dans sa main est comme une cire molle... Du Chatel, viens m'embrasser ; je te pardonne. Ombre de mon père, ne te courrouce pas en me voyant presser amicalement la main qui t'a ôté la vie ! Dieux de la mort, ne m'imputez point la violation de l'effroyable serment que j'ai fait de me venger. Chez vous, dans l'empire de la nuit éternelle, le cœur ne palpite plus, tout y est éternel, immuable ; tandis qu'ici, où le soleil nous éclaire, il en est bien autrement. L'homme, par la vivacité de ses sentiments, devient facilement la proie des circonstances qui l'entraînent.

CHARLES (à JEANNE.).

Que ne te dois-je pas pour tant de bienfaits, fille divine ! que tu as bien tenu parole, et changé promptement mon destin ! Tu as ramené mes amis entre mes bras, détruit mes ennemis, arraché mes villes au joug étranger. Seule, tu as achevé tout ; ... parle, comment puis-je te récompenser ?

JEANNE.

Soyez toujours dans la prospérité, un prince aussi humain que vous le fûtes dans l'adversité ;

Im Unglück warst — Und auf der Gröfse Gipfel
 Vergifs nicht, was ein Freund wiegt in der Noth,
 Du hast's in der Erniedrigung erfahren.
 Verweigre nicht Gerechtigkeit und Gnade
 Dem letzten deines Volks, denn von der Heerde
 Berief dir Gott die Retterinn — du wirst
 Ganz Frankreich sammeln unter deinem Scepter,
 Der Ahn- und Stammherr grofser Fürsten seyn,
 Die nach dir kommen, werden höher leuchten,
 Als die dir auf dem Thron vorangegangen.
 Dein Stamm wird blühn, so lang er sich die
 Liebe

Bewahrt im Herzen seines Volks,
 Der Hochmuth nur kann ihn zum Falle führen,
 Und von den niedern Hütten, wo dir jetzt
 Der Retter ausging, droht geheimnißvoll
 Den schuldbellecten Enkeln das Verderben!

BURGUND.

Erleuchtet Mädchen, das der Geist beseelt,
 Wenn deine Augen in die Zukunft dringen,
 So sprich mir auch von meinem Stamm! Wird er
 Sich herrlich breiten, wie er angefangen?

JOHANNA.

Burgund! hoch bis zu Throneshöhe hast
 Du deinen Stuhl gesetzt, und höher strebt
 Das stolze Herz, es hebt bis in die Wolken
 Den kühnen Bau. — Doch eine Hand von oben
 Wird seinem Wachsthum schleunig Halt gebieten.

et sur le trône même, ne méconnoissez jamais ce que, dans le malheur, vaut un ami : vous l'avez éprouvé dans votre humiliation. Ne refusez ni la justice, ni vos bontés au moindre de vos sujets, car la libératrice que Dieu vous a destinée étoit une bergère. . . . Vous réunirez toute la France sous votre sceptre ; vous serez et le père, et la souche de grands princes qui vous succéderont, et qui brilleront d'un éclat plus vif que les rois vos prédécesseurs. Votre race fleurira tout le temps qu'elle se conciliera l'amour de ses peuples ; l'orgueil seul peut la conduire à sa perte ; et dans ces humbles cabanes d'où est sorti votre sauveur actuel, se formera sourdement l'orage qui menace vos descendants coupables.

LE DUC.

Fille éclairée que l'Esprit inspire, si tes regards percent dans l'avenir, dis-moi aussi quelque chose de ma famille. S'accroîtra-t-elle avec la même gloire qu'elle a commencé ?

JEANNE.

Duc, vous avez élevé votre siège jusqu'à la hauteur du trône, et votre cœur altier vise encore plus haut, il élance jusqu'aux nues cet édifice hardi. Mais une main céleste arrêtera promptement son accroissement. Ne craignez pourtant

Doch fürchte drüß nicht deines Hauses Fall!
 In einer Jungfrau lebt es glänzend fort,
 Und Sceptertragende Monarchen, Hirten
 Der Völker, werden ihrem Schoofs entblühn.
 Sie werden herrschen auf zwey großen Thronen,
 Gesetze schreiben der bekannten Welt
 Und einer neuen, welche Gottes Hand
 Noch zudeckt hinter unbeschiednen Meeren.

KARL.

O sprich, wenn es der Geist dir offenbaret,
 Wird dieses Freundsbanduiss, das wir jetzt
 Erneut, auch noch die späten Enkelsöhne
 Vereinigen?

JOHANNA (nach einem Stillschweigen).

Ihr Könige und Herrscher!
 Fürchtet die Zwietracht! Wecket nicht den Streit
 Aus seiner Höhle wo er schläft, denn Einmal
 Erwacht bezähmt er spät sich wieder! Enkel
 Erzeugt er sich, ein eisernes Geschlecht,
 Fortzündet an dem Brande sich der Brand.
 — Verlangt nicht mehr zu wissen! Freuet euch
 Der Gegenwart, laßt mich die Zukunft still
 Bedecken!

SOREL.

Heilig Mädchen, du erforschest
 Mein Herz, du weißt ob es nach Grösse eitel
 strebt,
 Auch mir gieb ein erfreuliches Orakel.

pas la chute de votre maison; une princesse en propagera la gloire, elle donnera le jour à des monarques et à des pasteurs des peuples. Ils régneront sur deux grands trônes, donneront des loix au monde connu, et à un monde nouveau que la main de Dieu cache encore derrière des mers qu'aucun vaisseau ne sillonna.

CHARLES.

Dis-moi, si l'Esprit te le révèle: cette alliance cordiale que nous venons de renouveler, unira-t-elle aussi notre postérité la plus reculée.

JEANNE (après un moment de silence).

Rois et potentats, craignez la dissension; n'éveillez pas la discorde pour la faire sortir de son antre, où elle dort. Car une fois éveillée, il faut du temps pour l'apaiser. Elle se produit des rejets : race vraiment cruelle; alors l'incendie en provoque d'autres. N'en demandez pas davantage; jouissez du présent, souffrez que je laisse l'avenir couvert de son voile.

SOREL.

Sainte fille, tu sondes mon cœur, tu sais s'il a la vanité d'aspirer à la grandeur; prédis-moi quelque chose d'agréable.

JOHANNA.

Mir zeigt der Geist nur grofse Weltgeschicke,
 Dein Schicksal ruht in deiner eignen Brust!

DUNOIS.

Was aber wird dein eigen Schicksal seyn,
 Erhabnes Mädchen, das der Himmel liebt!
 Dir blüht gewifs das schönste Glück der Erden,
 Da du so fromm und heilig bist.

JOHANNA.

Das Glück

Wohnt droben in dem Schoos des ew'gen Vaters.

KARL.

Dein Glück sei fortan deines Königs Sorge!
 Denn deinen Namen will ich herrlich machen
 In Frankreich, selig preisen sollen dich
 Die spätesten Geschlechter — und gleich jetzt
 Erfüll' ich es. — Knie nieder!

(Er zieht das Schwert und berührt sie mit demselben.)

Und steh auf

Als eine Edle! Ich erhebe dich,
 Dein König, aus dem Staube deiner dunkeln
 Geburt — Im Grabe adl' ich deine Väter —
 Du sollst die Lilie im Wappen tragen,
 Den Besten sollst du ebenbürtig seyn
 In Frankreich, nur das königliche Blut
 Von Valois sei edler als das deine!
 Der Größte meiner Grofsen fühle sich
 Durch deine Hand geehrt, mein sei die Sorge,

JEANNE.

L'Esprit ne me fait voir que les destinées du monde; la vôtre est dans votre propre cœur.

DUNOIS.

Mais quelle sera ta destinée, toi, fille sublime chérie du ciel? Le plus doux des bonheurs terrestres t'est sans doute réservé, puisque tu es si pieuse, si sainte.

JEANNE.

Le bonheur réside là-haut dans le sein du père éternel!

CHARLES.

Ton roi se charge, dès cet instant, de faire ton bonheur. Je veux illustrer ton nom en France; les générations les plus reculées te béniront encore; et, ... à genoux! ... (Il tire son épée, et l'en frappe.) relève-toi, tu es noble. Moi, ton roi, je t'élève de ta basse condition; j'anoblis tes ancêtres dans leur tombeau; tu porteras le lys dans tes armes; ta naissance vaut celle des premiers de mon royaume; le sang royal des Valois sera seul plus noble que le tien. Que le plus grand de mes seigneurs se trouve honoré de recevoir ta main; laisse-moi le soin de te procurer un é-

Dich einem edlen Gatten zu vermählen.

DUNOIS (tritt vor).

Mein Herz erkor sie, da sie niedrig war,
Die neue Ehre, die ihr Haupt umglänzt,
Erhöht nicht ihr Verdienst, noch meine Liebe.
Hier in dem Angesichte meines Königs
Und dieses heil'gen Bischoffs reich' ich ihr
Die Hand als meiner fürstlichen Gemahlinn,
Wenn sie mich würdig hält, sie zu empfangen.

KARL.

Unwiderstehlich Mädchen, du häufst Wunder
Auf Wunder. Ja, nun glaub' ich, daß dir nichts
Unmöglich ist. Du hast dies stolze Herz
Bezwungen, das der Liebe Allgewalt
Hohn sprach bis jetzt.

LA HIRE (tritt vor).

Johanna's schönster Schmuck,

Kenn' ich sie recht, ist ihr bescheidnes Herz,
Der Huldigung des Größten ist sie werth,
Doch nie wird sie den Wunsch so hoch erheben.
Sie strebt nicht schwindelnd eitler Hoheit nach,
Die treue Neigung eines redlichen
Gemüths genügt ihr, und das stille Loos,
Das ich mit dieser Hand ihr anerbiete.

KARL.

Auch du La Hire? Zwei treffliche Bewerber
An Heldentugend gleich und Kriegesruhm!
— Willst du, die meine Feinde mir versöhnt,

poux vraiment noble.

DUNOIS (s'avance).

Mon cœur l'a choisie dans sa basse condition, et le nouvel honneur dont rayonne sa tête, n'augmente ni son mérite, ni mon amour. Ici, en présence de mon roi, de ce saint prélat, je lui offre ma main comme à la princesse que je désire pour épouse, si elle me croit digne d'être son époux.

CHARLES.

Fille à qui rien ne peut résister, tu accumules merveilles sur merveilles. Maintenant je crois que pour toi, rien n'est impossible. Ce cœur si fier, qui jusqu'ici morga l'amour tout-puissant, tu l'as vaincu.

LA HIRE (s'avance).

Si je connois bien Jeanne, son cœur modeste fait sa plus belle parure. Quoique digne de l'hommage des grands, elle ne portera jamais ses vues si haut. Elle n'aspire pas aux grandeurs d'une vanité étourdissante; il lui suffit de la tendre affection d'une âme honnête, et du sort tranquille que je lui offre avec ma main.

CHARLES.

Et toi aussi, La Hire? Voilà deux rivaux d'élite, semblables par l'héroïsme de leurs vertus et la gloire de leurs armes. ... Veux-tu donc, toi qui as reconcilié avec moi mes ennemis, réuni ce

Mein Reich vereinigt, mir die liebsten Freunde
Entzweyn? Es kann sie einer nur besitzen;
Und jeden acht' ich solches Preises werth.
So rede du, dein Herz muß hier entscheiden.

SOREL (tritt näher).

Die edle Jungfrau seh ich überrascht,
Und ihre Wangen färbt die zücht'ge Schaam.
Mangeb' ihr Zeit, ihr Herz zu fragen, sich
Der Freundin zu vertrauen und das Siegel
Zu lösen von der fest verschlossnen Brust.
Jetzt ist der Augenblick gekommen, wo
Auch ich der strengen Jungfrau schwesterlich
Mich nahen, ihr den treu verschwiegnen Busen
Darbieten darf. — Man laß uns weiblich erst
Das Weibliche bedenken und erwarte
Was wir beschließen werden.

KARL (im Begriff zu gehen).

Also sei's!

JOHANNA.

Nichtalso Sire! Was meine Wangen färbte,
War die Verwirrung nicht der blöden Schaam.
Ich habe dieser edlen Frau nichts zu vertraun,
Dess'ich vor Männern mich zu schämen hätte,
Hoch ehrt mich dieser edlen Ritter Wahl,
Doch nicht verließ ich meinè Schäfertrift,
Um weltlich eitle Hoheit zu erjagen,
Noch mir den Brautkranz in das Haar zu flechten,
Legt' ich die ehrne Waffenrüstung an.

royaume, veux-tu brouiller mes deux meilleurs amis? Un seul peut la posséder, et je crois chacun d'eux digne d'une telle récompense. Explique-toi donc, décide ici d'après ton cœur.

SOREL (s'approche).

Je vois cette brave fille toute surprise, une modeste rougeur colore ses joues. Donnez-lui le temps d'interroger son cœur, de l'ouvrir à son amie, et de lever le sceau qui le tient encore fermé. A présent il est venu, le moment où, comme une sœur, j'ose aussi à mon tour m'approcher de cette vierge sévère, et lui offrir une confidence sûre et discrète. ... Laissez-nous d'abord réfléchir entre nous femmes, sur ce qui concerne ici la femme, et attendez notre résolution.

CHARLES (voulant sortir).

Soit,

JEANNE.

Non, Sire. Ce n'est pas la confusion d'une pudique timidité qui a coloré mes joues. Je n'ai à confier à Madame, rien qui puisse me faire rougir devant des hommes. Le choix de ces preux chevaliers m'honore infiniment; mais je n'ai pas abandonné mes brebis pour courir après de vaines grandeurs profanes, ni endossé la cuirasse pour parer ma tête du chapeau de roses. Ma mission a un tout autre but, et la

**Berufen bin ich zu ganz anderm Werk,
Die reine Jungfrau nur kann es vollenden.
Ich bin die Kriegerinn des höchsten Gottes,
Und keinem Manne kann ich Gattinn seyn.**

ERZBISCHOFF.

**Dem Mann zur liebenden Gefährtinn ist
Das Weib geböhren — wenn sie der Natur
Gehorcht, dient sie am würdigsten dem Himmel!
Und hast du dem Befehle deines Gottes,
Der in das Feld dich rief, genug gethan,
So wirst du deine Waffen von dir legen,
Und wiederkehren zu dem sanfteren
Geschlecht, das du verläugnet hast, das nicht
Berufen ist zum blut'gen Werk der Waffen.**

JOHANNA.

**Ehrwürd'ger Herr, ich weifs noch nicht zu sagen,
Was mir der Geist gebieten wird zu thun;
Doch wenn die Zeit kommt, wird mir seine
Stimme
Nicht schweigen, und gehorchen werd' ich ihr.
Jetzt aber heisst er mich mein Werk vollenden,
Die Stirne meines Herrn ist noch nicht
Gekrönt, das heil'ge Oel hat seine Scheitel
Noch nicht benetzt, noch heisst mein Herr nicht
König.**

KARL.

Wir sind begriffen auf dem Weg nach Rheins.

JOHANNA.

Lass uns nicht still stehn, denn geschäftig sind

vierge encore pure peut seule la remplir. Je suis la guerrière du Tout-puissant, et je ne puis être l'épouse d'aucun HOMME.

L'ARCHEVÊQUE.

La femme est née pour devenir la compagne aimante de son mari ; en obéissant à la nature, elle est la digne servante du ciel. Quand tu auras exécuté les ordres de ton Dieu, qui t'appela dans les combats, tu déposeras tes armes pour retourner à la douceur d'un sexe que tu as renié, et nullement destiné aux opérations sanglantes de la guerre.

JEANNE.

Monseigneur, je ne puis encore dire ce que l'Esprit m'ordonnera de faire ; mais quand il sera temps, il ne restera pas muet, et j'obéirai à sa voix. Maintenant il m'ordonne d'achever ma tâche : mon souverain n'est pas encore couronné, l'huile sainte n'a pas oint son chef, il ne s'appelle pas encore roi.

CHARLES.

Nous allons partir pour Rheims.

JEANNE.

Ne nous arrêtons point, car les ennemis s'oc-

Die Feinde rings, den Weg dir zu verschließen.
Doch mitten durch sie führ' ich dich!

DUNOIS,

Wenn aber alles wird vollendet seyn,
Wenn wir zu Rheims nun siegend eingezogen,
Wirst du mir dann vergönnen, heilig Mädchen —

JOHANNA.

Will es der Himmel, daß ich sieggekrönt
Aus diesem Kampf des Todes wiederkehre,
So ist mein Werk vollendet — und die Hirtinn
Hat kein Geschäft mehr in des Königs Hause.

KARL (ihre Hand fassend).

Dich treibt des Geistes Stimme jetzt, es schweigt
Die Liebe in dem Gotterfüllten Busen.
Sie wird nicht immer schweigen, glaube mir!
Die Waffen werden ruhn, es führt der Sieg
Den Frieden an der Hand, dann kehrt die Freude
In jeden Busen ein, und sanftere
Gefühle wachen auf in allen Herzen —
Sie werden auch in deiner Brust erwachen,
Und Thränen süßer Sehnsucht wirst du weinen,
Wie sie dein Auge nie vergoß — dieß Herz,
Das jetzt der Himmel ganz erfüllt, wird sich
Zu einem ird'schen Freunde liebend wenden —
Jetzt hast du rettend tausende beglückt,
Und EINEN zu beglücken wirst du enden!

JOHANNA.

Dauphin! Bist du der göttlichen Erscheinung

cupent de toute part à vous fermer le passage.
N'importe, je vous conduis à travers leur armée.

DUNOIS.

Mais quand tout sera fini, que nous serons entrés vainqueurs à Rheims, oserai-je alors, sainte fille ...

JEANNE.

Si le ciel permet que je sorte victorieuse de cette lutte contre la mort, ma mission est remplie ; et, bergère, je n'ai plus rien à faire dans le palais du roi.

CHARLES (la prenant par la main).

La voix de l'Esprit te fait parler à présent, l'amour se tait encore dans ton cœur plein de la Divinité. Il ne se taira pas toujours, crois-moi. Les armes se reposeront, la victoire conduit la paix par la main, alors, la joie renaît dans l'âme de chacun, et des sentiments plus doux se réveillent dans tous les cœurs. Ils se réveilleront aussi en toi, et tes yeux seront humectés par les larmes du désir : jamais ils n'en versèrent de si douces. Ce cœur que maintenant le ciel remplit exclusivement, se fixera plein d'amour à un ami terrestre. Jusqu'ici, tu as fait le bonheur de ceux que tu as sauvés par milliers, tu finiras par rendre un homme heureux.

JEANNE.

Dauphin, êtes-vous déjà las des prodiges de

Schon müde, daß du ihr Gefäß zerstören,
 Die reine Jungfrau, die dir Gott gesendet,
 Herab willst ziehn in den gemeinen Staub?
 Ihr blinden Herzen! Ihr Kleingläubigen!
 Des Himmels Herrlichkeit umleuchtet euch!
 Vor eurem Aug' enthüllt er seine Wunder,
 Und ihr erblickt in mir nichts als ein Weib.
 Darf sich ein Weib mit kriegerischem Erz
 Umgeben, in die Männer Schlacht sich mischen?
 Weh mir, wenn ich das Rachschwert meines
 Gottes

In Händen führte, und im eitlen Herzen
 Die Neigung trüge an dem ird'schen Mann!
 Mir wäre besser, ich wär' nie geboren!
 Kein solches Wort mehr, sag' ich euch, wenn ihr
 Den Geist in mir nicht zürnend wollt entrüsten!
 Der Männer Auge schon, das mich begehrt,
 Ist mir ein Grauen und Entheiligung.

KARL.

Brecht ab. Es ist umsonst sie zu bewegen.

JOHANNA.

Befiehl, daß man die Kriegstrommete blase!
 Mich preßt und ängstigt diese Waffenstille,
 Es jagt mich auf aus dieser müß'gen Ruh,
 Und treibt mich fort, daß ich mein Werk erfülle,
 Gebietrißch mahnend meinem Schicksal zu.

Dieu? voulez-vous en détruire l'instrument en abaissant jusque dans la poussière la vierge pure qu'il vous a envoyée? Cœurs aveugles! hommes de peu de foi! La puissance du ciel éclate autour de vous, il manifeste ses merveilles à vos yeux, et vous ne voyez rien en moi qu'une femme! La femme ose-t-elle couvrir ses membres d'une armure d'airain, combattre parmi les guerriers? Malheur à moi, si portant le glaive de la vengeance divine, mon cœur étoit assez vain pour désirer un époux terrestre? Il vaudroit mieux alors que jamais je ne fusse née! Trêve de tels propos, vous dis-je, si dans votre délire, vous ne voulez irriter l'Esprit qui est en moi. Le simple regard d'hommes qui trahiroit du penchant pour moi, me fait frémir, est une profanation à mes yeux.

CHARLES.

N'en parlons plus. Il est inutile de prétendre l'émouvoir.

JEANNE.

Faites sonner la trompette guerrière, ce repos m'opprime, me tourmente; je me sens chasser hors de cette oisiveté, pousser à achever mon ouvrage; une voix impérieuse m'ordonne de suivre ma destinée.

FÜNFTER AUFTRITT.

EIN RITTER eilfertig.

KARL.

Was ist's?

RITTER.

Der Feind ist über die Marne gegangen.
Und stellt sein Heer zum Treffen.

JOHANNA (begeistert).

Schlacht und Kampf!
Jetzt ist die Seele ihrer Banden frey.
Bewaffnet euch, ich ordn' indeß die Schaaren.
(Sie eilt hinaus.)

KARL.

Folgt ihr La Hire — Sie wollen uns am Thore
Von Rheims noch um die Krone kämpfen lassen!

DUNOIS.

Sie treibt nicht wahrer Muth. Es ist der letzte
Versuch ohnmächtig wüthender Verzweiflung.

KARL.

Burgund, euch sporn ich nicht. Heut ist der Tag,
Um viele böse Tage zu vergüten.

BURGUND.

Ihr sollt mit mir zufrieden seyn.

KARL.

Ich selbst

Will euch voran gehn auf dem Weg des Ruhms,
Und in dem Angesicht der Krönungsstadt

SCÈNE V.

UN CHEVALIER entre en courant.

CHARLES.

Qu'y a-t-il?

LE CHEVALIER.

L'ennemi a passé la Marne, et range son armée en bataille.

JEANNE (enthousiasmée).

A la charge, au combat! A présent mon âme est dégagée de ses liens. Prenez vos armes, pendant ce temps-là, je disposerai les troupes.
(Elle sort en courant.)

CHARLES.

La Hire, suis-la.... Ils veulent jusqu'aux portes de Rheims, me faire conquérir ma couronne!

DUNOIS.

Ce n'est pas l'effet d'un vrai courage, mais le dernier essai d'un désespoir vainement furieux.

CHARLES.

Duc, je ne vous animerai pas. Ce jour doit en faire oublier bien des mauvais.

LE DUC.

Vous serez content de moi.

CHARLES.

Je veux, moi-même vous conduire sur le chemin de la gloire; et conquérir ma couronne sous les murs de la ville où je dois la recevoir. ...

Die Krone mir erfechten. — Meine Agnes!
Dein Ritter sagt dir Lebewohl!

AGNES (umarmt ihn).

Ich weine nicht, ich zittre nicht für dich,
Mein Glaube greift vertrauend in die Wolken!
So viele Pfänder seiner Gnade gab
Der Himmel nicht, daß wir am Ende trauern!
Vom Sieg gekrönt umarm' ich meinen Herrn,
Mir sagt's das Herz, in Rheims bezwungenen
Mauern,

(Trompeten erschallen mit muthigen Ton und gehen, während daß verwandelt wird, in ein wildes Kriegsgetümmel über, das Orchester fällt ein bei offener Scene und wird von kriegerischen Instrumenten hinter der Scene begleitet.)

SECHSTER AUFTRITT.

Der Schauplatz verwandelt sich in eine freie Gegend, die von Bäumen begrenzt wird. Man sieht während der Musik Soldaten über den Hintergrund schnell wegziehen.)

TALBOT auf FASTOLF gestützt und von SOLDATEN
begleitet. Gleich darauf LIONEL.

TALBOT.

Hier unter diesen Bäumen setzt mich nieder,
Und ihr begeht euch in die Schlacht zurück,
Ich brauche keines Beistands um zu sterben.

FASTOLF.

O unglücklich jammervoller Tag!

(LIONEL tritt auf.)

Zu welchem Anblick kommt ihr Lionel!

Mon Agnès, ton chevalier te dit adieu!

AGNÈS (l'embrasse).

Je ne pleure, ni ne tremble pour toi; ma foi ferme perce jusqu'aux nues. Non, le ciel ne nous a pas donné tant de gages de sa protection, pour qu'à la fin nous prenions le deuil. Ce sera dans Rheims rendu, que je serrerai entre mes bras mon maître vainqueur; mon cœur me le dit.

(Les trompettes retentissent avec un éclat qui inspire le courage, et pendant que la scène se change, ce son dégénère en un fracas guerrier. L'orchestre, dès que la scène est ouverte, se mêle au tapage, accompagné d'instruments militaires qu'on entend derrière le théâtre.)

SCÈNE VI.

(La scène changée, présente une plaine bordée d'arbres. On voit, pendant que la musique se fait entendre, des soldats qui, dans le fond du théâtre, passent en courant.)

TALBOT appuyé sur FASTOLF et accompagné de soldats. Peu après, vient LIONEL.

TALBOT.

Posez-moi sous ces arbres, et retournez au combat; pour mourir, je n'ai pas besoin d'assistance.

FASTOLF.

O jour de malheur, jour de désolation! (LIONEL arrive.) De quel objet viens-tu repaître tes

Hier liegt der Feldherr auf den Tod verwundet.

LIONEL.

Das wolle Gott nicht! Edler Lord steht auf!
Jetzt ist's nicht Zeit, ermattet hinzusinken.
Weicht nicht dem Tod, gebietet der Natur
Mit eurem mächt'gen Willen, daß sie lebe!

TALBOT.

Umsonst! Der Tag des Schicksals ist gekommen,
Der unsern Thron in Frankreich stürzen soll.
Vergebens in verzweiflungsvollem Kampf
Wagt' ich das letzte noch, ihn abzuwenden.
Vom Strahl dahin geschmettert lieg'ich hier,
Um nicht mehr aufzustehn. — Rheims ist verlo-
ren,

So eilt Paris zu retten!

LIONEL.

Paris hat sich vertragen mit dem Dauphin,
So eben bringt ein Eilbot uns die Nachricht.

TALBOT (reißt den Verband auf).

So strömet hin ihr Bäche meines Bluts,
Denn überdrüssig bin ich dieser Sonne!

LIONEL.

Ich kann nicht bleiben. — Fastolf, bringt den
Feldherrn

An einen sichern Ort, wir können uns
Nicht lange mehr auf diesem Posten halten.
Die Unsern fliehen schon von allen Seiten,
Unwiderstehlich dringt das Mädchen vor —

yeux, Lionel! Voilà notre général mortellement blessé.

LIONEL.

Que Dieu nous en préserve! Noble Lord, levez-vous. Est-ce ici le moment de tomber, faute de forces? Ne cédez pas à la mort; que votre puissante volonté commande à votre nature: vis!

TALBOT.

Cela seroit inutile. Il luit le jour qu'a fixé le destin, pour renverser notre trône en France. Envain j'ai combattu en désespéré, faisant un dernier effort pour l'éloigner. Terrassé par la foudre, me voici couché pour ne plus me relever. ... Nous avons perdu Rheims, dépêchez-vous de sauver Paris.

LIONEL.

Paris a capitulé avec le dauphin; un courrier vient de nous en apporter la nouvelle.

TALBOT (arrachant son appareil).

Eh bien, coulez à grands flots, ruisseaux de mon sang; car ce soleil m'importune!

LIONEL.

J'en puis m'arrêter. ... Fastolf, faites transporter le général en lieu sûr, il nous est impossible de tenir long-temps à ce poste. Les nôtres fuient de toute part, la pucelle avance sans qu'on puisse lui résister ...

TALBOT.

Unsinn, du siegst und ich muß untergehn!
Mit der Dummheit kämpfen Götter selbst ver-
gebens.

Erhabene Vernunft, lichte Tochter
Des göttlichen Hauptes, weise Gründerinn
Des Weltgebäudes, Führerin der Sterne,
Wer bist du denn, wenn du dem tollen Rofs
Des Aberwitzes an den Schweif gebunden,
Ohnmächtig rufend, mit dem Trunkenen
Dich sehend in den Abgrund stürzen mußt!
Verflucht sei, wer sein Leben an das Grobse
Und Würd'ge wendet und bedachte Plane
Mit weisem Geist entwirft! Dem Narrenkönig
Gehört die Welt —

LIONEL.

Mylord! Ihr habt nur noch
Für wenige Augenblicke Leben — denkt
An euren Schöpfer!

TALBOT.

Wären wir als Tapfere
Durch andre Tapfere besiegt, wir könnten
Uns trösten mit dem allgemeinen Schicksal,
Das immer wechselnd seine Kugel dreht —
Doch solchem groben Gaukelspiel erliegen!
War unser ernstes arbeitvolles Leben
Keines ernsthaften Ausgangs werth!

LIONEL (reicht ihm die Hand).

Mylord fahrt wohl! Der Thränen schuld'gen Zoll

TALBOT.

Déraison ! tu triomphes, et je dois succomber ! les Dieux-mêmes combattroient sans succès contre la bêtise. Raison sublime ! brillante fille du chef de la divinité, sage fondatrice de l'univers, directrice des astres : qui es-tu donc, si, attachée à la queue du coursier fougueux du délire, ne faisant entendre que des cris impuissants, confondue avec les insensés, tu dois te précipiter dans l'abyme ? Maudit, quiconque consacre sa vie à ce qui est grand et méritant ; qui, d'un esprit sage, forme des plans réfléchis ! Le monde appartient au roi des fous ...

LIONEL.

Mylord, vous n'avez plus que quelques moments à vivre ; pensez à votre créateur.

TALBOT.

Encore, si comme des braves, nous eussions été vaincus par d'autres braves ; nous pourrions trouver notre consolation dans cette destinée commune, qui toujours inconstante, fait tourner sa roue ; mais, succomber, victimes d'un charlatanisme aussi grossier ! ... Notre vie consacrée à des occupations sérieuses et constantes, ne méritoit-elle donc pas une fin plus sérieuse ?

LIONEL (lui tendant la main).

Adieu, Mylord. Le juste tribut de mes lar-

Will ich euch redlich nach der Schlacht ent-
 richten,
 Wenn ich alsdann noch übrig bin. Jetzt aber
 Ruft das Geschick mich fort, das auf dem
 Schlachtfeld
 Noch richtend sitzt und seine Loose schüttelt,
 Auf Wiedersehn in einer andern Welt,
 Kurz ist der Abschied für die lange Freundschaft.
 (geht ab,)

TALBOT.

Bald ist's vorüber und der Erde geb' ich,
 Der ew'gen Sonne die Atome wieder,
 Die sich zu Schmerz und Lust in mir gefügt —
 Und von dem mächt'gen Talbot, der die Welt
 Mit seinem Kriegeruhm füllte, bleibt nichts übrig,
 Als eine Handvoll leichten Staubs. — So geht
 Der Mensch zu Ende — und die einzige
 Ausbeute, die wir aus dem Kampf des Lebens
 Wegtragen, ist die Einsicht in das Nichts,
 Und herzliche Verachtung alles dessen,
 Was uns erhaben schien und wünschenswerth —

SIEBENTER AUFTRITT.

KARL. BURGUND. DUNOIS. DU CHATEL und SOL-
 DATEN treten auf.

BURGUND.

Die Schanze ist erstürmt.

DUNOIS.

Der Tag ist unser.

mes, je vous le payerai après la bataille, si toutefois je vis encore. Car à présent elle m'entraîne, cette fatalité, qui siège en juge sur le champ de bataille, et y secoue ses lots. Nous nous reverrons dans un autre monde. Que cet adieu est court, pour une amitié si longue. (Il sort.)

TALBOT.

Encore un moment, et je rends à la terre, à la source éternelle de la lumière, ces atômes réunis en moi, pour éprouver ou la douleur ou le plaisir ! Et que restera-t-il du puissant Talbot, qui a rempli l'univers de la gloire de ses armes ? Une poignée de poussière. Ainsi finit l'homme ; et l'unique butin que nous remportions du combat de la vie, c'est un coup d'œil dans le néant, un souverain mépris de tout ce qui nous paroissoit grand et désirable ...

SCÈNE VII.

CHARLES. LE DUC. DUNOIS. DU CHATEL, et des soldats surviennent.

LE DUC.

La redoute est forcée.

DUNOIS.

Cette journée est à nous.

KARL (Talbot bemerkend).

Seht, wer es ist, der dort vom Licht der Sonne
Den unfreiwillig schweren Abschied nimmt?
Die Rüstung zeigt mir keinen schlechten Mann,
Geht, springt ihm bei, wenn ihm noch Hülfe
frommt.

(Soldaten aus des Königs Gefolge treten hinzu.)

FASTOLF.

Zurück! Bleibt fern! Habt Achtung vor dem
Todten,
Dem ihr im Leben nie zu nahn gewünscht!

BURGUND.

Was seh ich! Talbot liegt in seinem Blut!

(Er geht auf ihn zu. Talbot blickt ihn starr an und stirbt.)

FASTOLF.

Hinweg Burgund! den letzten Blick des Helden
Vergifte nicht der Anblick des Veräthers!

DUNOIS.

Furchtbarer Talbot! Unbezwinglicher!
Nimmst du vorlieb mit so geringem Raum,
Und Frankreichs weite Erde konnte nicht
Dem Streben deines Riesengeistes gnügen.
— Erst jetzo, Sire, begrüß ich euch als König.
Die Krone zitterte auf eurem Haupt,
Solang ein Geist in diesem Körper lebte.

KARL.

(Nachdem er den Todten stillschweigend betrachtet.)

Ihn hat ein höherer besiegt, nicht wir!
Er liegt auf Frankreichs Erde, wie ein Held

CHARLES (apercevant TALBOT).

Voyez qui prend là, de la lumière du soleil, cet adieu forcément pénible : l'armure n'annonce pas un homme commun. Allez le secourir, s'il désire du secours.

(Des soldats de la suite du roi s'approchent du mourant.)

FASTOLF.

Retirez-vous ! restez éloignés ! respectez un mort que, vivant, vous ne désiriez pas près de vous.

LE DUC.

Que vois-je ! Talbot nageant dans son sang !

(Il s'approche de lui, TALBOT le fixe et meurt.)

FASTOLF.

Retirez-vous, Duc ; que l'aspect du traître n'empoisonne pas le dernier regard du héros.

DUNOIS.

Terrible, invincible Talbot ! tu te contentes de si peu de place, et le vaste territoire de la France ne pouvoit suffire à l'ambition de ton génie immense. ... Enfin, Sire, je puis vous saluer roi. La couronne eût été chancelante sur votre tête, tant que ce corps eût été animé.

CHARLES.

(Après avoir considéré en silence le général mort.)

Sa défaite est l'ouvrage d'une force supérieure, et non le nôtre. Il gît sur le sol français, comme un héros sur son bouclier qu'il n'a pas vou-

Auf seinem Schild, den er nicht lassen wollte.
Bringt ihn hinweg!

(Soldaten heben den Leichnam auf und tragen ihn fort.)

Fried' sei mit seinem Staube!

Ihm soll ein ehrenvolles Denkmal werden,
Mitten in Frankreich, wo er seinen Lauf
Als Held geendet, ruhe sein Gebein!
So weit als er, drang noch kein feindlich Schwert,
Seine Grabchrift sei der Ort, wo man ihn findet.

FASTOLF (gibt sein Schwert ab).

Herr, ich bin dein Gefangener.

KARL (gibt ihm sein Schwert zurück).

Nicht also!

Die fromme Pflicht ehrt auch der rohe Krieg,
Frei sollt ihr eurem Herrn zu Grabe folgen.
Jetzt eilt Du Chatel — Meine Agnes zittert —
Entreißt sie ihrer Angst um uns — Bringt ihr
Die Botschaft, daß wir leben, daß wir siegten,
Und führt sie in Triumph nach Rheims!

(Du CHATEL geht ab.)

ACHTER AUFTRITT.

LA HIRE zu den VORIGEN.

DUNOIS.

La Hire

Wo ist die Jungfrau?

LA HIRE.

Wie? Das frag' ich Euch.

An Eurer Seite fechtend ließ ich sie.

lu abandonner. Qu'on l'emporte. (Des soldats prennent le corps et l'emportent) Que ses cendres reposent en paix ! Je veux qu'il lui soit érigé un monument glorieux. Ses restes seront déposés au sein de la France, dans l'endroit-même où, en héros, il a terminé sa carrière. Aucun ennemi n'a encore pénétré si avant dans ce pays : que son épitaphe soit le nom du lieu où on l'a trouvé.

FASTOLF (présentant son épée).

Seigneur, je suis votre prisonnier.

CHARLES (la lui rendant).

Non. La guerre, quoique barbare, respecte aussi les devoirs sacrés. Libre, vous pouvez assister au convoi funèbre de votre général. ... Maintenant, Du Chatel, cours ; mon Agnès est tremblante ; va l'arracher des inquiétudes que nous lui causons, lui apprendre que nous vivons, que nous sommes vainqueurs, et amène-là à Rheims en triomphe. (Du Chatel sort.)

SCÈNE VIII.

LA HIRE. Les acteurs précédents.

DUNOIS.

La Hire, où est la pucelle ?

LA HIRE.

Comment ? Je vous le demande moi-même.
Je l'ai quittée combattant à côté de vous.

DUNOIS.

Von Eurem Arme glaubt' ich sie beschützt,
Als ich dem König beizuspringen eilte.

BURGUND.

Im dichtsten Feindeshaufen sah ich noch
Vor Kurzem ihre weiße Fahne wehen.

DUNOIS.

Weh uns, wo ist sie? Böses ahnet mir!
Kommt, eilen wir sie zu befreien.—Ich fürchte,
Sie hat der kühne Muth zu weit geführt,
Umringt von Feinden kämpft sie ganz allein.
Und hilflos unterliegt sie jetzt der Menge.

KARL.

Eilt, rettet sie!

LA HIRE.

Ich folg' euch, kommt!

BURGUND.

Wir alle!

(Sie eilen fort.)

NEUNTER AUFTRITT.

(Eine andre öde Gegend des Schlachtfelds. Man sieht die
Thürme von Rheims in der Ferne von der Sonne beleuchtet.)

EIN RITTER in ganz schwarzer Rüstung, mit geschlossnem Visier. JOHANNA verfolgt ihn bis auf die vordere Bühne, wo er stille steht und sie erwartet.

JOHANNA.

Arglist'ger! jetzt erkenn' ich deine Tücke!

DUNOIS.

Je la croyois protégée par votre bras, quand j'ai couru au secours du roi.

LE DUC.

Je viens de voir encore flotter sa bannière au milieu d'un gros d'ennemis.

DUNOIS.

O Dieu ! où est-elle ? Je pressens quelque malheur. Allons, courons la délivrer. Je crains que l'ardeur de son courage ne l'ait emportée trop loin. Seule, elle combat au milieu des ennemis, et sans secours, elle succombe sous la masse.

CHARLES.

Dépêchez-vous de la sauver.

LA HIBZ.

Je vous suis, venez.

LE DUC.

Nous tous ! (Ils s'empressent de sortir.)

SCÈNE IX.

(On voit une autre partie sauvage du champ de bataille, et dans le lointain, les tours de Rheims éclairées par le soleil.)

Un CHEVALIER équipé tout en noir et la visière baissée. JEANNE le poursuit jusque sur l'avant-scène, où il s'arrête et l'attend.

JEANNE.

Fourbe ! Maintenant, je vois ton artifice. Tu

Du hast mich trüglich durch verstellte Flucht
 Von Schlachtfeld weggelockt und Tod und
 Schicksal

Von vieler Brittensöhne Haupt entfernt.
 Doch jetzt ereilt dich selber das Verderben.

SCHWARZER RITTER.

Warum verfolgst du mich und heftest dich
 So wuthentbrant an meine Fersen? Mir
 Ist nicht bestimmt, von deiner Hand zu fallen.

JOHANNA.

Verhasst in tiefster Seele bist du mir,
 Gleich wie die Nacht, die deine Farbe ist.
 Dich weg zu tilgen von dem Licht des Tags
 Treibt mich die unüberwindliche Begier.
 Wer bist du? Öffne dein Visier. — Hätt' ich
 Den kriegerischen Talbot in der Schlacht
 Nicht fallen sehn, so sag' ich, du wärst Talbot.

SCHWARZER RITTER.

Schweigt dir die Stimme des Prophetengeistes?

JOHANNA.

Sie redet laut in meiner tiefsten Brust,
 Dafs mir das Unglück an der Seite steht.

SCHWARZER RITTER.

Johanna d'Arc! Bis an die Thore Rheims
 Bist du gedrunge auf des Sieges Flügeln.
 Dir gnüge der erworbn' Ruhm. Entlasse
 Das Glück, das dir als Slave hat gedient,
 Eh es sich zürnend selbst befreit, es hafst

as su, en m'abusant par une fuite simulée, m'attirer hors du champ de bataille, et reculer l'instant fatal de la mort, pour beaucoup d'Anglais. Mais à présent, ta perte vient te surprendre.

LE CHEVALIER NOIR.

Pourquoi me poursuis-tu, et, enflammée de fureur, t'attaches-tu à mes pas? Mon sort n'est pas de périr de ta main.

JEANNE.

Tu m'es aussi souverainement odieux, que la nuit, dont tu portes la livrée. Un penchant irrésistible me pousse à te priver de la lumière. Qui es-tu? lève ta visière. ... Si je n'avois vu le vaillant Talbot tomber dans la bataille, je dirois que tu l'es.

LE CHEVALIER NOIR.

La voix de l'esprit prophétique se tait-elle pour toi?

JEANNE.

Elle me dit tout haut au fond de mon cœur, que le malheur est à mes côtés.

LE CHEVALIER NOIR.

Jeanne d'Arc, portée sur les ailes de la victoire, tu t'es fait jour jusqu'aux portes de Rheims. Contente-toi de la gloire que tu t'es acquise. Congédie le bonheur, qui t'a servi en esclave, avant que, courroucé, il s'affranchisse par lui-

Die Treu und keinem dient es bis an' Ende.

JOHANNA.

Was heissest du in Mitte meines Laufs.
Mich stille stehen und mein Werk verlassen?
Ich führ' es aus und löse mein Gelübde!

SCHWARZER RITTER.

Nichts kann dir, du gewalt'ge, widerstehn,
In jedem Kampfe siegst du. — Aber gehe
In keinen Kampf mehr. Höre meine Warnung!

JOHANNA.

Nicht aus den Händen leg' ich dieses Schwert,
Als bis das stolze England niederliegt.

SCHWARZER RITTER.

Schau hin! Dort hebt sich Rheims mit seinen
Thürmen,
Das Ziel und Ende deiner Fahrt — die Kuppel
Der hohen Kathedrale siehst du leuchten,
Dort wirst du einziehn im Triumphgepräng,
Deinen König krönen, dein Gelübde lösen.
— Geh nicht hinein. Kehr' um. Hör' meine
Warnung.

JOHANNA.

Wer bist du doppelzünftig falsches Wesen,
Das mich erschrecken und verwirren will?
Was maßest du dir an, mir falsch Orakel
Betrüglich zu verkündigen?

(Der schwarze Ritter will abgehen, sie tritt ihm in den Weg.)

Nein, du stehst

Mir Rede, oder stirbst von meinen Händen!

(Sie will einen Streich auf ihn führen.)

même; il hait la fidélité, et personne ne le trouve constant jusqu'à la fin.

JEANNE.

Pourquoi m'ordonner de m'arrêter au milieu de ma carrière, d'abandonner mon ouvrage? Je l'acheverai, j'accomplirai mon vœu.

LE CHEVALIER NOIR.

Fille puissante, rien ne peut te résister; partout tu sais vaincre. Mais ne descends plus dans l'arène; écoute mon conseil.

JEANNE.

Je ne quitterai ce glaive que quand le superbe Anglais aura succombé.

LE CHEVALIER NOIR.

Regarde : là-bas s'élève Rheims avec ses tours, c'est le but de ta mission. Tu vois reluire le dôme de la cathédrale : eh bien, tu entreras en triomphe dans cette ville, tu y feras couronner ton roi, tu y accompliras ton vœu. . . N'y entre point, retourne sur tes pas : écoute mon conseil.

JEANNE.

Qui es-tu, être ambigument faux, pour vouloir m'effrayer et m'égarer? De quel droit me trompes-tu par tes faux oracles? (Le chevalier noir veut sortir, elle lui ferme le passage.) Non, tu parleras, ou tu périras de ma main. (Elle veut lui porter un coup.)

SCHWARZER RITTER.*(berührt sie mit der Hand, sie bleibt unbeweglich stehen.)***Tödt' was sterblich ist!***(Nacht, Blitz und Donner Schlag. Der Ritter verinkt.)***JOHANNA.***(steht anfangs erstaunt, faßt sich aber bald wieder.)***Es war nichts lebendes. — Ein trügl'ich Bild****Der Hölle war's, ein widerspenst'ger Geist,****Herauf gestiegen aus dem Feuerpfuhl,****Mein edles Herz im Busen zu erschüttern.****Wen fürcht' ich mit dem Schwerte meines
Gottes?****Siegreich will ich vollenden meine Bahn,****Und käm' die Hölle selber in die Schranken,****Mir soll der Muth nicht weichen und nicht wan-
ken!***(Sie will abgehen.)***ZEHNTER AUFTRITT.****LIONEL. JOHANNA.****LIONEL.****Verfluchte rüste dich zum Kampf — Nicht beide
Verlassen wir lebendig diesen Platz.****Du hast die besten meines Volks getödtet,****Der edle Talbot hat die große Seele****In meinen Busen ausgehaucht. — Ich räche****Den Tapfern oder theile sein Geschick.****Und daß du wissest, wer dir Ruhm verleiht,**

LE CHEVALIER NOIR.

(Il la touche de la main, elle reste immobile.)

Tue ce qui est mortel ! (Il fait nuit, il éclaire, il tonne; le chevalier disparaît.)

JEANNE.

(D'abord elle est saisie, mais elle se remet bientôt.)

Ce n'étoit pas un vivant; mais un fantôme infernal, un génie séditieux échappé des gouffres enflammés, pour ébranler mon cœur généreux. Qui craindrois-je, armée du glaive de mon Dieu? Je veux, victorieuse, achever ma carrière; et, l'enfer lui-même entrât-il en lice avec moi, ne m'ôtera point mon courage, ne l'ébranlera pas. (Elle veut sortir.)

SCÈNE X.

LIONEL. JEANNE.

LIONEL.

Maudite ! prépare-toi au combat; tous deux, nous ne quitterons pas vivants cette place. Tu as immolé les meilleurs de mes soldats; le généreux Talbot a fait passer sa grande âme dans mon sein. Oui, ou je vengerai ce brave, ou j'aurai le même sort. Et afin que tu saches qui te prépare de la gloire, soit qu'il meure ou qu'il

**Er sterbe oder siege. — Ich bin Lionel,
Der letzte von den Fürsten unsers Heers,
Und unbezwungen noch ist dieser Arm.**

(Er dringt auf sie ein, nach einem kurzen Gefecht schlägt
sie ihm das Schwert aus der Hand.)

Treuloses Glück!

(Er ringt mit ihr.)

JOHANNA.

(ergreift ihn von hinten zu am Helmbusch und reißt ihm
den Helm gewaltsam herunter, daß sein Gesicht entblößt
wird, zugleich zuckt sie das Schwert mit der Rechten.)

**Erleide was du suchtest,
Die heiße Jungfrau opfert dich durch mich!**

(In diesem Augenblicke sieht sie ihm in's Gesicht, sein An-
blick ergreift sie, sie bleibt unbeweglich stehen und läßt
dann langsam den Arm sinken.)

LIONEL.

**Was zauderst du und hemmst den Todes Streich?
Nimm mir das Leben auch, du nahmst den Ruhm,
Ich bin in deiner Hand, ich will nicht Schonung.**

(sie gibt ihm ein Zeichen mit der Hand, sich zu entfernen.)

**Entfliehen soll ich? Dir soll ich mein Leben
Verdanken? — Eher sterben!**

JOHANNA (mit abgewandtem Gesicht).

**Ich will nichts davon wissen, daß dein Leben
In meine Macht gegeben war.**

LIONEL.

**Ich hasse dich und dein Geschenk — Ich will
Nicht Schonung — tödte deinen Feind, der dich
Verabscheut, der dich tödten wollte.**

remporte la victoire : je suis Lionel, le dernier des princes de notre armée, et dont le bras jusqu'ici fut invincible. (Il fond sur elle, et après un combat fort court, elle le désarme.) Perfide Fortune ! (Il lutte avec elle.)

JEANNE.

(Elle le saisit par derrière en empoignant son panache, et le tirant avec effort, elle lui arrache son casque, de façon que LIONEL a le visage découvert. De la main droite, elle lève aussitôt son épée.)

Subis le sort que tu as cherché : la Sainte Vierge t'immole par mon bras ! (En ce moment, elle l'envisage. Son aspect la saisit, elle reste immobile, et laisse lentement retomber son bras.)

LIONEL.

Que tardes-tu ? pourquoi suspendre le coup mortel ? Prends aussi ma vie, puisque tu m'as ravi ma gloire : je suis entre tes mains, je ne veux point de grâce. (De la main, elle lui fait signe de se retirer.) Moi ! fuir ! te devoir la vie ! plutôt mourir.

JEANNE (détournant les yeux).

Je veux ignorer que ta vie avoit été mise en ma puissance.

LIONEL.

Je hais et toi, et ton présent ; je ne veux pas de ménagement ; tue un ennemi qui t'abhorre, qui vouloit te détruire.

JOHANNA.

Tödt' mich

— Und fliehe!

LIONEL.

Ha! Was ist das?

JOHANNA (verbirgt das Gesicht).

Wehe mir!

LIONEL (tritt ihr näher)

**Du tödtest, sagt man, alle Engelländer,
Die du im Kampf bezwingst — Warum nur mich
Verschonen?**

JOHANNA.

(erhebt das Schwert mit einer raschen Bewegung gegen ihn,
läßt es aber, wie sie ihn in's Gesicht faßt, schnell wieder sin-
ken.)

Heilige Jungfrau!

LIONEL.

Warum nennst du

**Die Heilige? Sie weiß nichts von dir, der Himmel
Hat keinen Theil an dir.**

JOHANNA (in der heftigsten Beängstigung).

Was hab' ich

Gethan! Gebrochen hab' ich mein Gelübde!

(sie ringt verzweifelt die Hände.)

LIONEL.

(betrachtet sie mit Theilnahme und tritt ihr näher.)

**Unglücklich Mädchen! Ich beklage dich,
Du rührst mich, du hast Großmuth ausgeübt
An mir allein, ich fühle das mein Haß**

JEANNE.

Tue-moi, et fuis.

LIONEL.

Eh! Qu'est-ce que cela veut dire?

JEANNE (se cachant le visage).

Malheur à moi!

LIONEL (s'approche d'elle).

Tu immoles, dit-on, tous les Anglais que tu as vaincus, pourquoi donc suis-je le seul épargné?

JEANNE.

(Elle lève avec vivacité son épée contre lui; mais dès que ses regards rencontrent ceux de LIONEL, elle la laisse aussitôt retomber.)

Sainte Vierge!

LIONEL.

Pourquoi invoques-tu cette sainte? Elle ne te connoît point, le ciel ne s'intéresse pas à toi.

JEANNE (dans la dernière angoisse).

Qu'ai-je fait! j'ai rompu mon vœu!

(Dans son désespoir, elle se frotte les mains.)

LIONEL.

(Il la considère avec intérêt, et s'approche d'elle.)

Fille malheureuse! je te plains, tu me touches; tu t'es montrée généreuse pour moi seul: je sens que ma haine se dissipe, je suis forcé de

Verwindet, ich muß Antheil an dir nehmen!
— Wer bist du? woher kommst du?

JOHANNA.

Fort! Entfliehe!

LIONEL.

Mich jammert deine Jugend, deine Schönheit!
Dein Anblick dringt mir an das Herz. Ich möchte
Dich gerne retten — Sage mir, wie kann ich's!
Komm! Komm! Entsage dieser gräßlichen
Verbindung — Wirf sie von dir diese Waffen!

JOHANNA.

Ich bin unwürdig, sie zu führen!

LIONEL.

Wirf

Sie von dir, schnell, und folge mir!

JOHANNA (mit Entsetzen).

Dir folgen!

LIONEL.

Du kannst gerettet werden. Folge mir!
Ich will dich retten, aber säume nicht.
Mich faßt ein ungeheurer Schmerz um dich,
Und ein unnennbar Sehnen, dich zu retten —

(bemächtigt sich ihres Armes.)

JOHANNA.

Der Bastard naht! Sie sind's! Sie suchen mich!
Wenn sie dich finden —

m'intéresser à toi. . . . Qui es-tu ? d'où viens-tu ?

JEANNE.

Pars ! fuis !

LIONEL.

J'ai pitié de ta jeunesse, de ta beauté ; ton regard perce jusqu'au fond de mon cœur. Avec quel plaisir je te sauverois ! Dis-moi, comment puis-je le faire ? Viens, viens ! renonce à cette abominable alliance ; ces armes, jette-les loin de toi.

JEANNE.

Je suis indigne de les porter.

LIONEL.

Jette-les vite bien loin, et suis-moi.

JEANNE (avec effroi).

Te suivre !

LIONEL.

Tu peux être sauvée, suis-moi ! je veux te sauver, mais ne diffère pas. Tu fais naître dans mon cœur des peines affreuses, un désir inextinguible de te sauver.

(Il la saisit par le bras.)

JEANNE.

Le bâtard approche ! oui, les voilà, ils me cherchent. S'ils te trouvent . . .

LIONEL.

Ich beschütze dich!

JOHANNA.

Ich sterbe, wenn du fällst von ihren Händen!

LIONEL.

Bin ich dir theuer?

JOHANNA.

Heilige des Himmels!

LIONEL.

Werd' ich dich wiedersehen? Von dir hören?

JOHANNA.

Nie! Niemals!

LIONEL.

Dieses Schwert zum Pfand, daß ich
Dich wiedersehe!

(er entreißt ihr das Schwert.)

JOHANNA.

Rasender du wagst es?

LIONEL.

Jetzt weich ich der Gewalt, ich seh dich wieder!

(Er geht ab.)

EILFTER AUFTRITT.

DUNOIS und LA HIRE. JOHANNA.

LA HIRE.

Sie lebt! Sie ist's!

DUNOIS.

Johanna, fürchte nichts!
Die Freunde stehen mächtig dir zur Seite.

LIONEL.

Je te défends.

JEANNE.

Je mourrois, si tu tombois sous leurs coups.

LIONEL.

Te suis-je cher?

JEANNE.

Sainte du ciel !

LIONEL.

Te reverrai-je, apprendrai-je de tes nouvelles?

JEANNE.

Jamais, non jamais !

LIONEL.

Que cette épée soit pour moi un gage sûr
que nous nous reverrons. (Il lui arrache son épée.)

JEANNE.

Furieux ! As-tu cette audace ?

LIONEL.

A présent, je cède à la force ; mais nous nous
reverrons. (Il sort.)

SCÈNE XI.

DUNOIS et LA HIRE. JEANNE.

LA HIRE.

Elle vit, la voilà !

DUNOIS.

Ne crains rien, Jeanne, tu as auprès de toi des
amis assez puissants pour te défendre.

LA HIRE.

Flicht dort nicht Lionel?

DUNOIS.

Lafs ihn entfliehn!

Johanna, die gerechte Sache siegt,
Rheims öffnet seine Thore, alles Volk
Strömt jauchzend seinem Könige entgegen —

LA HIRE.

Was ist der Jungfrau? sie erbleicht, sie sinkt!

(JOHANNA schwindelt und will sinken.)

DUNOIS.

Sie ist verwundet — Reißt den Panzer auf —
Es ist der Arm und leicht ist die Verletzung.

LA HIRE.

Ihr Blut entfließt.

JOHANNA.

Lafst es mit meinem Leben

Hinströmen!

(sie liegt ohnmächtig in LA HIRE'S Armen.)

LA HIRE.

N'est-ce pas là Lionel qui fuit ?

DUNOIS.

Laisse-le s'enfuir. Jeanne, la bonne cause triomphe ; Rheims ouvre ses portes ; tout le peuple, plein d'âlégresse, se presse en foule au devant de son roi.

LA HIRE.

Qu'a la pucelle ? Elle pâlit, elle tombe. (JEANNE toute étourdie, est sur le point de s'évanouir.)

DUNOIS.

Elle est blessée. ... Déchirez sa cuirasse. ... C'est au bras, et la blessure est légère.

LA HIRE.

Son sang coule.

JEANNE.

Laissez-le couler, et que ma vie s'écoule avec lui ! (Elle reste évanouie dans les bras de LA HIRE.)

VIERTER AUFZUG.

EIN FESTLICH AUSGESCHNÜCKTER SAAL, DIE SÄULEN SIND MIT
FESTONEN UMWUNDEN, HINTER DER SCENE FLÖTEN UND HOBOEN.



ERSTER AUFTRITT.

JOHANNA.

Die Waffen ruhn, des Krieges Stürme schweigen,
Auf blut'ge Schlachten folgt Gesang und Tanz,
Durch alle Strassen tönt der muntre Reigen,
Altar und Kirche prangt in Festes Glanz,
Und Pforten bauen sich aus grünen Zweigen,
Und um die Säule windet sich der Kranz,
Das weite Rheims faßt nicht die Zahl der Gäste,
Die wallend strömen zu dem Völkerfeste.

Und Einer Freude Hochgefühl entbrennet,
Und Ein Gedanke schlägt in jeder Brust,
Was sich noch jüngst in blut'gem Haß getrennet,
Das theilt entzückt die allgemeine Lust,
Wer nur zum Stamm der Franken sich bekennet,
Der ist des Namens stolzer sich bewußt.

ACTE IV.

SALLE POMPEUSEMENT ORNÉE, LES COLONNES EN SONT GARNIES
DE FESTONS. DERRIÈRE LA SCÈNE, DES FLUTES ET DES HAUTOIS.



SCÈNE I.

JEANNE.

Les armes reposent, les orages de la guerre se taisent ; le chant, la danse succèdent aux combats sanglants ; dans toutes les rues, on entend le branle gai ; autels et temples étalent leur parure de solennités, de vert feuillage forme des arcs, des guirlandes serpentent autour des colonnes : Rheims, tout grand qu'il est, ne peut contenir l'énorme affluence d'étrangers qu'y attire cette fête des peuples.

Le sentiment exquis d'une allégresse unanime, une seule et même pensée : tel est le partage de tous. Les cœurs aliénés naguère, par une haine sanguinaire, prennent ici, dans leur enthousiasme, part à la joie commune ; Il suffit d'être né Français, pour être fier d'en porter le nom. L'é-

**Erneuert ist der Glanz der alten Krone,
Und Frankreich huldigt seinem Königssohne.**

**Doch mich, die all dieß Herrliche vollendet,
Mich rührt es nicht das allgemeine Glück,
Mir ist das Herz verwandelt und gewendet,
Es flieht von dieser Festlichkeit zurück,
In's Britt'sche Lager ist es hingewendet,
Hinüber zu dem Feinde schweift der Blick,
Und aus der Freude Kreis muß ich mich stehlen,
Die schwere Schuld des Busens zu verhehlen.**

**Wer? Ich? Ich eines Mannes Bild
In meinem reinen Busen tragen?
Dieß Herz, von Himmels Glanz erfüllt,
Darf einer ird'schen Liebe schlagen?
Ich meines Landes Retterinn,
Des höchsten Gottes Kriegerinn,
Für meines Landes Feind entbrennen!
Darf ich's der keuschen Sonne nennen,
Und mich vernichtet nicht die Schaam!**

(Die Musik hinter der Scene geht in eine weiche schmelzende Melodie über.)

**Wehe! Weh mir! Welche Töne!
Wie verführen sie mein Ohr!
Jeder ruft mir seine Stimme,
Zaubert mir sein Bild hervor!**

clat de l'antique couronne est rajeuni, et la France rend hommage au fils de ses rois.

Mais moi, moi auteur de toutes ces merveilles, ce bonheur universel ne m'affecte point; mon cœur est changé, il s'est tourné vers d'autres objets : il s'envole loin de cette fête, il se reporte dans le camp anglais, mes yeux vont là-bas tâcher de fixer un ennemi; et je suis forcée de fuir ces rassemblements joyeux, pour cacher l'état d'une âme grièvement coupable.

Qui? Moi? Moi, porter l'image d'un homme dans mon cœur pur jusqu'ici? Ce cœur tout plein de l'éclat du ciel, ose palpiter d'un amour terrestre? Moi, la libératrice de ma patrie, la guerrière du Très-Haut, brûler pour un ennemi de cette patrie! Et j'ose l'avouer à la face du soleil sans en mourir de honte!

(La musique de derrière la scène forme ici une mélodie douce et attendrissante.)

Ho! Malheureuse que je suis! Quels tons! Comme ils me séduisent par l'ouïe! chacun d'eux me rappelle le son de sa voix, et par une sorte de magie me représente ses traits.

Dafs der Sturm der Schlacht mich fafste,
 Speere sausend mich umtönten
 In des heißen Streites Wuth!
 Wieder fänd' ich meinen Muth!

Diese Stimmen, diese Töne,
 Wie umstricken sie mein Herz,
 Jede Kraft in meinem Busen,
 Lösen sie in weichem Sehnen
 Schmelzen sie in Wehmuths Thränen!

(Nach einer Pause lebhafter.)

Sollt' ich ihn tödten? Konnt' ich's, da ich ihm
 In's Auge sah? Ihn tödten! Eher hätt' ich
 Den Mordstahl auf die eigne Brust gezückt!
 Und bin ich strafbar, weil ich menschlich war?
 Ist Mitleid Sünde? — Mitleid! Hörtest du
 Des Mitleids Stimme und der Menschlichkeit
 Auch bei den andern, die dein Schwert geopfert?
 Warum verstummte sie, als der Walliser dich,
 Der zarte Jüngling, um sein Leben flehte?
 Arglistig Herz! Du lügst dem ew'gen Licht,
 Dich trieb des Mitleids fromme Stimme nicht!

Warum mußt' ich ihm in die Augen sehn!
 Die Züge schaun des edeln Angesichts!
 Mit deinem Blick fing dein Verbrechen an
 Unglückliche! Ein blindes Werkzeug fodert Gott,
 Mit blinden Augen mußttest du's vollbringen!

Au milieu du tumulte d'une bataille, au fort de la mêlée et du sifflement des traits, je retrouvais encore mon courage.

Ces voix, ces tons, comme ils s'emparent de mon cœur ! Chaque force intérieure, ils la réduisent pour moi en désirs efféminés, la fondent, pour ainsi dire en larmes de mélancolie. (Après une pause, elle poursuit d'un ton plus animé.)

Devois-je le tuer ? le pouvois-je, dès que je leus fixé ? Le tuer ! J'aurois préféré diriger contre mon cœur l'instrument meurtrier. Suis-je donc coupable, pour avoir été humaine ? La pitié est-elle un crime ? ... Pitié ! As-tu prêté l'oreille à la voix de la compassion et de l'humanité, pour tant d'autres qu'a immolé ton glaive ? Pourquoi resta-t-elle insensible, quand ce tendre et jeune Gallois te demandoit la vie ? Cœur rusé, tu mens à la lumière éternelle ; la voix sainte de la pitié ne t'a point fait agir !

Pourquoi devois-je fixer mes yeux sur les siens ! considérer les traits de cette noble physionomie ! Infortunée ! ton crime a commencé par ton regard. Dieu exige un aveugle instrument, et tu devois en aveugle, agir jusqu'à la fin.

Sobald du sahst, verliefst dich Gottes Schild,
Ergriffen dich der Hölle Schlingen!

(D: Flöten wiederholen, sie versinkt in eine stille Wehmuth.)

Frommer Stab! O hätt' ich nimmer
Mit dem Schwerte dich vertauscht!
Hätt' es nie in deinen Zweigen,
Heil'ge Eiche! mir gerauscht!
Wärest du nimmer mir erschienen,
Hohe Himmelskönigin!
Nimm, ich kann sie nicht verdienen,
Deine Krone nimm sie hin!

Ach, ich sah den Himmel offen
Und der Sel'gen Angesicht!
Doch auf Erden ist mein Hoffen,
Und im Himmel ist es nicht!
Mußtest du ihn auf mich laden
Diesen furchtbaren Beruf,
Konnt' ich dieses Herz verhärten,
Das der Himmel fühlend schuf!

Willst du deine Macht verkünden,
Wähle sie, die frei von Sünden
Stehn in deinem ew'gen Haus,
Deine Geister sende aus,
Die Unsterblichen, die Reinen,
Die nicht fühlen, die nicht weinen!

Ton premier regard te priva du bouclier divin,
te fit tomber dans les pièges de l'enfer.

(Les flûtes recommencent, elle tombe dans une silencieuse
mélancolie.)

Tranquille houlette ! encore, si jamais je ne t'a-
vois échangée contre le glaive ! Puissè-je, chêne
sacré, n'avoir jamais entendu le bruit mystéri-
eux de tes branches ! Puisses-tu, grande reine
des cieux, ne m'être jamais apparue ! Reprends
ta couronne, oui, reprends-la : je ne puis la mé-
riter !

Hélas ! après avoir vu et les cieux ouverts, et
la face des saints, mon espoir est sur la terre et
non dans le ciel ! Falloit-il donc que j'en fusse
chargée, moi, de cette terrible mission ; pou-
vois-je endurcir mon cœur ? Dieu l'avait créé
sensible !

Veux-tu manifester ta puissance ? choisis-les,
ceux-là qui, exempts de fautes, habitent ta de-
meure éternelle : envoie tes esprits, ces êtres
immortels, purs, qui ne savent ni sentir, ni ver-
ser des larmes ; mais ne fais pas choix d'une

Nicht die zarte Jungfrau wähle,
Nicht der Hirtinn weiche Seele!

Kümmert mich das Loos der Schlachten,
Mich der Zwist der Könige?
Schuldlos trieb ich meine Lämmer
Auf des stillen Berges Höh.
Doch du rissest mich in's Leben,
In den stolzen Fürstensaal,
Mich der Schuld dahin zu geben,
Ach! es war nicht meine Wahl!

ZWEITER AUFTRITT.

AGNES SOREL. JOHANNA.

SOREL.

(kommt in lebhafter Rührung, wie sie die Jungfrau erblickt,
eilt sie auf sie zu und fällt ihr um den Hals; plötzlich besinnt
sie sich, läßt sie los und fällt vor ihr nieder.)

Nein! nicht so! Hier im Staub vor dir —

JOHANNA (will sie aufheben).

Steh auf!

Was ist dir? Du vergisdest dich und mich.

SOREL.

Laf mich! Es ist der Freude Drang, der mich
Zu deinen Füßen niederwirft — ich muß
Mein überwallend Herz vor Gott ergießen,
Den Unsichtbaren bet' ich an in DIR.

vierge sensible, ni du cœur tendre d'une bergère.

Que me font à moi, et l'issue des batailles, et les querelles des potentats ? Toute innocente, je faisois paître mes agneaux sur le paisible sommet des collines. Mais tu m'entraînas dans le grand monde, dans les pompeux édifices des princes, afin de m'y livrer à la séduction : ah ! je n'eusse jamais choisi ce sort.

SCÈNE II.

AGNÈS SOREL. JEANNE.

SOREL.

(Elle arrive vivement émue. En apercevant JEANNE, elle court lui sauter au cou ; mais après un moment de réflexion, elle se jette à ses pieds.)

Non, pas comme cela ; mais ici, dans la poussière, à tes pieds . . .

JEANNE (veut la relever).

Levez-vous ! Qu'avez-vous ? Vous oubliez qui vous êtes et qui je suis.

SOREL.

Laisse-moi faire ! L'impulsion de la joie me précipite à tes pieds ; mon cœur est trop plein, il faut que je l'épanche devant Dieu : et cet Être invisible, je l'adore dans ta personne. Tu es

**Du bist der Engel, der mir meinen Herrn
Nach Rheims geführt und mit der Krone
schmückt.**

**Was ich zu sehen nie geträumt, es ist
Erfüllt! Der Krönungszug bereitet sich,
Der König steht im festlichen Ornat,
Versammelt sind die Pairs, die Mächtigen
Der Krone, die Insignien zu tragen,
Zur Kathedrale wallend strömt das Volk,
Es schallt der Reigen und die Glocken tönen,
O dieses Glückes Fülle trag' ich nicht!**

(JOHANNA bebt sie saust in die Höhe. AGNES SOBEL hält einen Augenblick inne, indem sie der Jungfrau näher in's Auge sieht.)

**Doch du, bleibst immer ernst und streng, du
kannst**

**Das Glück erschaffen, doch du theilst es nicht.
Dein Herz ist kalt, du fühlst nicht unsre Freuden,
Du hast der Himmel Herrlichkeit gesehen,
Die reine Brust bewegt kein irdisch Glück.**

(JOHANNA ergreift ihre Hand mit Heftigkeit, läßt sie aber schnell wieder fahren.)

**O könntest du ein Weib seyn und empfinden!
Leg' diese Rüstung ab, kein Krieg ist mehr,
Bekenne dich zum sanfteren Geschlechte!
Mein liebend Herz flieht scheu vor dir zurück,
So lange du der strengen Pallas gleichst.**

JOHANNA.

Was foderst du von mir!

l'ange qui, après avoir conduit mon roi jusqu'à Rheims, va l'y faire couronner. Ce que jamais je n'aurois songé possible, est arrivé. La marche pour le couronnement se prépare, le roi est en habits de cérémonie, les pairs, les officiers de la couronne sont réunis pour porter les ornements royaux : le peuple se rend en foule à la cathédrale ; l'air retentit de la mélodie du chant et du son des cloches : Oh, je suis trop foible pour supporter un tel excès de bonheur ! (JEANNE la relève doucement. AGNÈS SORREL se tait un instant, et fixe plus attentivement la pucelle.) Malgré cela, tu es toujours sérieuse, toujours austère ; tu peux créer le bonheur, tu n'y prends point de part. Ton cœur est de glace, tu ne sens pas nos plaisirs ; tu as contemplé la magnificence des cieux, et aucune félicité terrestre n'effleure ton âme pure. (JEANNE la saisit brusquement par la main, mais la lâche aussitôt.) Ah, que ne peux-tu être femme et sentir ! Dépose cette armure, nous n'avons plus de guerre ; fais voir que tu es d'un sexe plus doux ! A ton aspect, mon cœur aimant reculera épouvanté, tant que tu seras l'image de la sévère Pallas.

JEANNE.

Que prétendez-vous de moi !

SOREL.

Entwaffne dich!

Leg' diese Rüstung ab, die Liebe fürchtet,
Sich dieser stahlbedeckten Brust zu nahn.
O sey ein Weib und du wirst Liebe fühlen!

JOHANNA.

Jetzt soll ich mich entwaffnen! Jetzt! Dem Tod
Will ich die Brust entblößen in der Schlacht!
Jetzt nicht — o möchte siebenfaches Erz
Vor euren Festen, vor mir selbst mich schützen!

SOREL.

Dich liebt Graf Dunois. Sein edles Herz
Dem Ruhm nur offen und der Heldentugend,
Es glüht für dich in heiligem Gefühl.
O es ist schön, von einem Helden sich geliebt
Zu sehn — es ist noch schöner ihn zu lieben!

(JOHANNA wendet sich mit Abscheu hinweg.)

Du hassest ihn! — Nein, nein du kannst ihn nur
Nicht lieben — Doch wie solltest du ihn hassen!
Man hafst nur den, der den Geliebten uns
Entreißt, doch dir ist keiner der Geliebte!
Dein Herz ist ruhig — Wenn es fühlen könnte —

JOHANNA.

Beklage mich! Beweine mein Geschick!

SOREL.

Was könnte dir zu deinem Glücke mangeln?
Du hast dein Wort gelös't, Frankreich ist frei,
Bis in die Krönungsstadt hast du den König

SOREL.

Désarme-toi, quitte cette armure ; l'amour craint de s'approcher de ton sein cuirassé. Sois femme, et tu sentiras l'amour.

JEANNE.

Actuellement me désarmer ! à présent ! C'est à la mort que, dans le combat, je découvrirai ma poitrine ! maintenant je ne quitte pas mes armes ... O que n'ai-je sept cuirasses l'une sur l'autre, pour me défendre contre vos fêtes, contre moi-même !

SOREL.

Le Comte Dunois t'aime Son noble cœur, tout à la gloire, à la vertu, brûle pour toi d'une flamme pure. Oh, qu'il est beau de se sentir aimée d'un héros ; il est plus doux encore de l'aimer ! (JEANNE recule d'horreur.) Tu le hais ? Non, non, tu ne peux que ne pas l'aimer. Comment pourrais-tu le haïr ? On ne hait que le séducteur d'un objet chéri, et toi, tu n'as point de bien-aimé ; ton cœur est calme ... S'il pouvois s'ouvrir au sentiment ...

JEANNE.

Plaiguez-moi, déplorez mon sort !

SOREL.

Que manqueroit-il à ton bonheur ? Tu as accompli ta promesse : la France est libre, toujours victorieuse, tu as conduit le roi jusque dans la ville où il doit être couronné ; quelle gloire

Siegreich geführt, und hohen Ruhm erstritten,
 Dir huldiget, dich preis't ein glücklich Volk,
 Von allen Zungen überströmend fließt
 Dein Lob, du bist die Göttinn dieses Festes,
 Der König selbst mit seiner Krone strahlt
 Nicht herrlicher als du.

JOHANNA.

O könnt' ich mich
 Verbergen in den tiefsten Schoofs der Erde!

SÖREL.

Was ist dir? Welche seltsame Bewegung!
 Wer dürfte frei auffchaun an diesem Tage,
 Wenn du die Blicke niederschlagen sollst!
 Mich laß erröthen, mich, die neben dir
 So klein sich fühlt, zu deiner Heldenstärke sich
 Zu deiner Hoheit nicht erheben kann!
 Denn soll ich meine ganze Schwäche dir
 Gestehen? — Nicht der Ruhm des Vaterlandes,
 Nicht der erneute Glanz des Thrones, nicht
 Der Völker Hochgefühl und Siegesfreude
 Beschäftigt dieses schwache Herz. Es ist
 Nur Einer, der es ganz erfüllt, es hat
 Nur Raum für dieses einzige Gefühl:
 Er ist der angebetete, IHM jauchzt das Volk,
 IHN segnet es, IHN streut es diese Blumen,
 Er ist der Meine, der Geliebte ist's.

JOHANNA.

O du bist glücklich! Selig preise dich!

ne t'es-tu pas acquise! Un peuple heureux te rend hommage et t'exalte; tes louanges, comme un torrent débordé, sortent de toutes les bouches; tu es la déesse de cette fête; le roi lui-même sous sa couronne, ne brille pas d'un éclat plus grand que n'est le tien.

JEANNE.

Ah! que ne puis-je me cacher dans les abîmes les plus profonds de la terre!

SOREL.

Qu'as-tu? Quel singulier transport! Qui osera hardiment lever les yeux en ce jour, si toi, tu dois les baisser! Laisse-moi rougir, moi qui me sens si petite au prix de toi, qui jamais n'atteindrai ni ta force héroïque, ni ta grandeur. Car, dois-je te dévoiler ma faiblesse toute entière? Ce n'est ni la gloire de la patrie, ni le nouvel éclat du trône, ni le vif sentiment des peuples et leur joie d'être vainqueurs qui occupent ce cœur foible. Un homme seul le remplit exclusivement, il n'y a de place que pour cet unique sentiment. Cet homme est l'idole de tous, l'objet des acclamations, des bénédictions du peuple, qui, pour lui a jonché la terre de ces fleurs: il est à moi, il est mon bien-aimé.

JEANNE.

O, vous êtes heureuse! estimez-vous telle!

Du liebst, wo alles liebt! Du darfst dein Herz
 Aufschließen, laut aussprechen dein Entzücken
 Und offen tragen vor der Menschen Blicken!
 Dieß Fest des Reichs ist deiner Liebe Fest,
 Die Völker alle, die unendlichen,
 Die sich in diesen Mauern flutend drängen,
 Sie theilen dein Gefühl, sie heil'gen es,
 Dir jauchzen sie, dir flechten sie den Kranz,
 Eins bist du mit der allgemeinen Wonne,
 Du liebst das all erfreuende, die Sonne,
 Und was du siehst, ist deiner Liebe Glanz!

SOREL.

(ihr um den Hals fallend.)

O du entzückst mich, du verstehst mich ganz!
 Ja ich verkannte dich, du kennst die Liebe,
 Und was ich fühle, sprichst du mächtig aus.
 Von seiner Furcht und Scheue lös't sich mir
 Das Herz, es wallt vertrauend dir entgegen —

JOHANNA.

(entreißt sich mit Heftigkeit ihren Armen.)

Verlaß mich. Wende dich von mir! Beflecke
 Dich nicht mit meiner pesterfüllten Nähe!
 Seig glücklich, geh, mich laß in tiefster Nacht
 Mein Unglück, meine Schande, mein Entsetzen
 Verbergen —

SOREL.

Du erschreckst mich, ich begreife
 Dich nicht, doch ich begriff dich nie — und stets

vous aimez un objet que tout le monde aime; vous osez ouvrir votre cœur, laisser entendre vos transports, et les manifester aux yeux des hommes. Cette fête nationale est la fête de votre amour; cette foule innombrable de peuples dont les flots se pressent dans cette ville, partagent vos sentiments, les santifient; vous êtes l'objet de leurs acclamations, c'est pour vous qu'ils forment la couronne de fleurs; vous vous identifiez à l'allégresse générale, vous aimez la source de la joie commune, l'astre de ce jour: et ce que vous voyez est l'éclat de votre amour.

SOREL. (lui sautant au cou).

Tu m'enchantes, tu me comprends tout-à-fait! Oui, je te méconnoissois: tu connois l'amour, et tu peins avec énergie mes sentiments. Mon cœur se débarrassant de sa crainte et de sa honte, vole plein de confiance vers le tien.

JEANNE,

(s'arrachant brusquement de ses bras).

Quittez, abandonnez-moi! ne vous souillez point par mon approche pestiférée! Soyez heureuse, allez; laissez-moi cacher dans les plus profondes ténèbres, mon malheur, ma honte, mon désespoir.

SOREL.

Tu m'effrayes, je ne te comprends pas. D'ailleurs jamais je ne t'ai comprise, et toujours il fut

Verhüllt war mir dein dunkel tiefes Wesen.
Wer möcht' es fassen, was dein heilig Herz,
Der reinen Seele Zartgefühl erschreckt!

JOHANNA.

Du bist die heilige! Du bist die Reine!
Sähst du mein Innerstes, du stiefsest schauernd
Die Feindinn von dir, die Verrätherinn!

DRITTER AUFTRITT.

DUNOIS. DU CHATEL UND LA HIRE mit der Fah-
ne der Johanna.

DUNOIS.

Dich suchen wir, Johanna. Alles ist
Bereit, der König sendet uns, er will
Dafs du vor ihm die heil'ge Fahne tragest,
Du sollst dich schliesen an der Fürsten Reihn,
Die nächste an ihm selber sollst du gehn,
Denn er verläugnet's nicht und alle Welt
Soll es bezeugen, dafs er dir allein
Die Ehre dieses Tages zuerkennt.

LA HIRE.

Hier ist die Fahne. Nimm sie edle Jungfrau,
Die Fürsten warten und es harrt das Volk.

JOHANNA.

Ich vor ihm herziehn! Ich die Fahne tragen!

DUNOIS.

Wem anders ziemt' es! Welche andre Hand

caché pour moi, ton être profondément mystérieux. Qui pourroit connaître ce qui offusque ton cœur saint, la délicatesse de ton âme pure.

JEANNE.

C'est toi qui es la sainte, la pure ! Si tu lisois dans mon intérieur, toute effrayée, tu repousserois loin de toi l'ennemie, la traîtresse.

SCÈNE III.

DUNOIS. DU CHATEL et LA HIRE portant la bannière de Jeanne.

DUNOIS.

Jeanne, nous te cherchons. Tout est prêt, le roi nous envoie te chercher. Il veut que tu portes devant lui la bannière sacrée, que tu te places parmi les princes, que tu le précèdes immédiatement ; car il reconnoit, à la face de l'univers, qu'il t'attribue l'honneur de cette journée.

LA HIRE.

Voilà ta bannière fille généreuse : les princes attendent, le peuple est impatient.

JEANNE.

Moi marcher devant lui ! porter la bannière !

DUNOIS.

A quel autre cela conviendrait-il ! quelle autre

Ist rein genug, das Heiligthum zu tragen!
 Du schwangst sie im Gefechte, trage sie
 Zur Zierde nun auf diesem Weg der Freude.

(LA HIRE will ihr die Fahne überreichen, sie bebt schau-
 dernd davor zurück.)

JOHANNA.

Hinweg! Hinweg!

LA HIRE.

Was ist dir? Du erschrickst
 Vor deiner eignen Fahne? — Sieh sie an!

(er rollt die Fahne aus einander.)

Es ist dieselbe, die du siegend schwangst.
 Die Himmelskönigin ist drauf gebildet,
 Die über einer Erdenkugel schwebt,
 Denn also lehrte dich's die heil'ge Mutter.

JOHANNA.

(mit Entsetzen hinschauend.)

Sie ist's! Sie selbst! Ganz so erschien sie mir.
 Seht wie sie herblickt und die Stirne faltet,
 Zornglühend aus den finstern Wimpern schaut!

SOREL.

O sie ist außer sich! Komm zu dir selbst!
 Erkenne dich, du siehst nichts wirkliches!
 Das ist ihr irdisch nachgeahmtes Bild,
 Sie selber wandelt in des Himmels Chören!

JOHANNA.

Furchtbare, kommst du dein Geschöpf zu strafen?
 Verderbe, strafe mich, nimm deine Blitze,
 Und laß sie fallen auf mein schuldig Haupt.

main est assez pure pour porter ce Palladium !
Tu l'as fait flotter dans les combats, qu'il te pa-
re à présent dans cette cérémonie joyeuse. (*LA HI-*
RE lui présente la bannière, *JEANNE* tremblante, recule épou-
vantée à son aspect.)

JEANNE.

Retirez-vous, ôtez-la !

LA HIRE.

Qu'as-tu ? Quoi ! ta propre bannière t'effraye ?
Considère-la ! (*Il la déploie.*) C'est celle que tu
portois dans les batailles. La reine des cieux y
est peinte, planant sur notre globe : car voilà
comme te l'a indiqué la mère de Dieu.

JEANNE (*la regardant avec effroi*).

Oui, c'est elle, elle-même ! Voilà précisément
comme elle m'apparut. Voyez son regard, ce
front ridé, ces yeux enflammés de courroux sous
ces sourcils froncés.

SOREL.

Elle est hors d'elle-même. Reviens à toi, re-
connois-toi ; tu ne vois rien de réel. Ce n'est
que son portrait fait pour les sens ; elle-même
se trouve parmi les chœurs célestes.

JEANNE.

Vierge terrible, viens-tu punir ta créature ?
Détruis, punis-moi, arme-toi de tes foudres,
fais-les tomber sur ma tête coupable. J'ai rom-

Gebrochen hab' ich meinen Bund, entweiht,
Gelästert hab' ich deinen heil'gen Nahmen!

DUNOIS.

Weh uns! Was ist das! Welch' unsel'ge Reden!

LA HIRE (erstaunt zu Du CHATEL)

Begreift ihr diese seltsame Bewegung?

DU CHATEL.

Ich sehe, was ich seh. Ich hab' es längst
Gefürchtet.

DUNOIS.

Wie? Was sagt ihr?

DU CHATEL.

Was ich denke,

Darf ich nicht sagen. Wollte Gott, es wäre
Vorüber und der König wär' gekrönt!

LA HIRE.

Wie? Hat der Schrecken, der von dieser Fahne
Ausging, sich auf dich selbst zurück gewendet?
Den Britten laß vor diesem Zeichen zittern,
Den Feinden Frankreichs ist es fürchterlich,
Doch seinen treuen Bürgern ist es gnädig.

JOHANNA.

Ja du sagst recht! Den Freunden ist es hold,
Und auf die Feinde sendet es Entsetzen!

(Man hört den Krönungsmarsch)

DUNOIS.

So nimm die Fahne! Nimm sie! Sie beginnen
Den Zug, kein Augenblick ist zu verlieren!

pu mes engagements ; j'ai profané, offensé ton saint nom !

DUNOIS.

Malheur à nous ! Qu'est-ce que cela ? Quels funestes propos !

LA HIRE (étonné, à DU CHATEL).

Comprenez-vous ce transport singulier ?

DU CHATEL.

Je vois ce que je vois. Depuis long-temps, je l'ai craint.

DUNOIS.

Quoi ? Que dites-vous ?

DU CHATEL.

Je n'ose dire ce que je pense. Que ne sommes-nous au bout, que le roi n'est-il couronné !

LA HIRE.

Comment ? L'effroi qu'a fait naître cette bannière s'est-il réfléchi sur toi ? Laisse cette image faire trembler l'Anglais : elle est terrible pour les ennemis de la France, mais propice aux habitants fidèles de ce royaume.

JEANNE.

Vous avez raison. Elle est propice à nos amis, et répand l'effroi parmi nos ennemis.

(On entend la marche du couronnement.)

DUNOIS.

Allons vite, prends ta bannière ; on se met en marche, il n'y a pas un moment à perdre.

(Sie dringen ihr die Fahne auf, sie ergreift sie mit heftigem Widerstreben und geht ab, die andern folgen.)

VIERTER AUFTRITT.

Die Scene verwandelt sich in einen freien Platz vor der Kathedralkirche.

ZUSCHAUER erfüllen den Hintergrund, aus ihnen heraus treten **BERTRAND**, **CLAUDE MARIE** und **ETIENNE** und kommen vorwärts, in der Folge auch **MARCOT** und **LOUISON**. Der Krönungsmarsch erschallt gedämpft aus der Ferne.

BERTRAND.

Hört die Musik! Sie sind's! Sie nahen schon!
Was ist das Beste? Steigen wir hinauf
Auf die Plattform, oder drängen uns
Durch's Volk, daß wir vom Aufzug nichts verlieren?

ETIENNE.

Es ist nicht durchzukommen. Alle Straßsen sind
Von Menschen vollgedrängt, zu Ross und Wagen.
Laßt uns hieher an diese Häuser treten,
Hier können wir den Zug gemächlich sehen,
Wenn er vorüber kommt!

CLAUDE MARIE.

Ist's doch, als ob
Halb Frankreich sich zusammen hier gefunden,
So allgewaltig ist die Flut, daß sie

(Ils la forcent de prendre sa bannière; elle la saisit avec une forte répugnance, et sort. Les autres la suivent.)

SCÈNE IV.

La scène doit représenter la place de devant la cathédrale.

Des spectateurs remplissent le fond du théâtre. **BERTRAND**, **CLAUDE-MARIE** et **ÉTIENNE** sortent de la foule et s'avancent. Peu après, **MARGOT** et **LOUISE** en font autant. La marche du couronnement se fait entendre foiblement dans le lointain.

BERTRAND.

Écoutez la musique; les voici, ils s'approchent. Lequel vaut mieux, ou de monter sur la platte-forme, ou de nous mêler dans la foule, afin de ne rien perdre de la marche?

ÉTIENNE.

Il est impossible de s'en tirer. Toutes les rues sont remplies de cavaliers et d'hommes en voiture. Approchons-nous de ces maisons; de là, nous pourrions à notre aise, voir défiler toute la procession.

CLAUDE-MARIE.

On diroit que la moitié de la France s'est donné rendez-vous ici : le torrent est si impétueux, que, nous entraînant aussi, nous qui habi-

Auch uns im fernen lothringischen Land
Hat aufgehoben und hieher gespührt!

BERTRAND.

Wer wird

In seinem Winkel müßig sitzen, wenn
Das Große sich begiebt im Vaterland!
Es hat auch Schweiß und Blut genug gekostet,
Bis daß die Krone kam auf's rechte Haupt!
Und UNSER König, der der wahre ist,
Dem wir die Kron' itz geben, soll nicht schlechter
Begleitet seyn, als der Pariser ihrer,
Den sie zu Saint Denis gekrönt! Der ist
Kein Wohlgesinnter, der von diesem Fest
Wegbleibt, und nicht mit ruft: es lebe der König!

FÜNFTER AUFTRITT.

MARGOT und LOUISON treten zu ihnen.

LOUISON.

Wir werden unsre Schwester sehen, Margot!
Mir pocht das Herz.

MARGOT.

Wir werden sie im Glanz
Und in der Hoheit sehen, und zu uns sagen:
Es ist Johanna, es ist unsre Schwester!

LOUISON.

Ich kann's nicht glauben, bis ich sie mit Augen
Gesehn, daß diese Mächtige, die man

sons loin d'ici dans la Lorraine, il nous a poussés jusqu'à Rheims.

BERTRAND.

Qui restera tranquille dans ses petits foyers, quand de grands événements se passent dans sa patrie ? Que n'y a-t-il pas eu de sueur et de sang répandu, jusqu'au moment où la couronne est revenue sur le chef fait pour la porter ! Le cortège de notre propre, de notre véritable roi que nous couronnons aujourd'hui, ne doit pas le céder à celui du roi des Parisiens, couronné par eux à St. Denis. Oui, ils sont suspects, les sentiments de celui qui ne vient pas à cette fête crier avec nous : Vive le roi !

SCÈNE V.

MARGOT et LOUISE se joignent aux précédents.

LOUISE.

Margot, nous verrons notre sœur : mon cœur en bat de joie.

MARGOT.

Nous la verrons dans la magnificence et l'élévation, et nous nous dirons : c'est Jeanne, c'est notre sœur !

LOUISE.

Je ne pourrai, qu'après l'avoir vu de mes yeux, croire que cette fille puissante qu'on nomme la

Die Jungfrau nennt von Orleans, unsre Schwester Johanna ist, die uns verloren ging.

(Der Marsch kommt immer näher.)

MARGOT.

Du zweifelst noch! Du wirst's mit Augensehn!

BERTRAND.

Gebt acht! Sie kommen!

SECHSTER AUFTRITT.

FLÖTENSPIELER UND HOBOISTEN eröffnen den Zug. **KINDER** folgen, weiß gekleidet, mit Zweigen in der Hand, hinter diesen **ZWEY HEROLDE**. Darauf ein Zug von **HELLEBARDIERERN**. **MAGISTRATSPERSONEN** in der Robe folgen. Hierauf **zwey MAR-SCHÄLLE** mit dem Stabe, **Herzog von BURGUND** das Schwert tragend, **DUNOIS** mit dem Scepter, **andre GROSSE** mit der Krone, dem Reichsapfel und dem Gerichtsstabe, **andre** mit Opfergaben; hinter diesen **RITTER** in ihrem Ordensschmuck, **CHORKNABEN** mit dem Rauchfafs, dann **zwey BIRSCHÖFFE** mit der S'Ampoule, **ERZBISCHOFF** mit dem Crucifix; ihm folgt **JOHANNA** mit der Fahne. Sie geht mit gesenktem Haupt und ungewissen Schritten, die Schwestern geben bei ihrem Anblick Zeichen des Erstaunens und der Freude. Hinter ihr kommt der **KÖNIG**, unter einem Thronhimmel, welchen vier **BARONE** tragen, **HÖFLEUTE**

Pucelle d'Orléans, est notre sœur Jeanne, qui s'en est allée de chez nous.

(La marche se fait entendre toujours de plus près.)

MARGOT.

Tu en doutes encore ! Eh bien, tu vas voir.

BERTRAND.

Faites attention, les voici.

SCÈNE VI.

Les flûtes et les hautbois ouvrent la marche. Après eux, viennent des enfants vêtus en blanc et tenant en main des rameaux, puis deux hérauts ; puis une troupe d'hallebardiers ; puis des magistrats en robe ; puis deux maréchaux, chacun avec son bâton, le duc de Bourgogne portant l'épée, DUNOIS, le sceptre ; d'autres grands seigneurs, la couronne, le globe, le bâton de justice, et les autres des offrandes ; puis des chevaliers en grand costume ; puis des enfants-de-chœur avec l'encensoir ; puis deux évêques portant la Ste. Ampoule ; et l'archevêque, le crucifix ; puis JEANNE, la bannière en main. Elle marche la tête baissée, et d'un pas mal assuré. Ses sœurs, en la voyant, témoignent leur surprise et leur joie. Vient ensuite le roi sous un dais que portent quatre barons ; La cour le suit et des soldats ferment la

folgen, SOLDATEN schliessen. Wenn der Zug in die Kirche hinein ist, schweigt der Marsch.

SIEBENTER AUFTRITT.

LOUISON. MARGOT. CLAUDE MARIE. ETIENNE. BER-
TRAND.

MARGOT.

Sahst du die Schwester?

CLAUDE MARIE.

Die im goldnen Harnisch,
Die vor dem König herging mit der Fahne!

MARGOT.

Sie war's. Es war Johanna unsre Schwester!

LOUISON.

Und sie erkannt' uns nicht! Sie ahnete
Die Nähe nicht der schwesterlichen Brust.
Sie sah zur Erde und erschien so blaß,
Und unter ihrer Fahne ging sie zitternd —
Ich konnte mich nicht freun, da ich sie sah.

MARGOT.

So hab' ich unsre Schwester nun im Glanz
Und in der Herrlichkeit gesehn. — Wer hätte
Auch nur im Traum geahnet und gedacht,
Da sie die Heerde trieb auf unsern Bergen,
Dass wir in solcher Pracht sie würden schauen.

LOUISON.

Der Traum des Vaters ist erfüllt, dass wir

marche. Aussitôt que tout est entré à l'église;
la musique finit.

SCÈNE VII.

LOUISON: MARGOT. CLAUDE-MARIE: ÉTIENNE:

BERTRAND.

MARGOT:

As-tu vu ma sœur?

CLAUDE-MARIE.

Avec une cuirasse d'or; celle qui, portant une
bannière, précédoit immédiatement le roi?

MARGOT.

Oui. C'étoit Jeanne notre sœur:

LOUISON.

Mais elle ne nous a pas reconnues; son cœur
n'a pas senti l'approche de celui de ses sœurs.
Elle baissoit les yeux, étoit si pâle, et trembloit
en portant sa bannière. ... Je n'ai pu me réjouir
en la voyant:

MARGOT.

A présent, j'ai vu notre sœur dans la splen-
deur et la magnificence. ... Qui auroit, même
en songe, pressenti, pensé, quand elle faisoit paî-
tre ses troupeaux sur nos montagnes, que nous
la verrions dans une telle gloire?

LOUISON.

Il est réalisé, le songe de notre père: que nous

Zu Rheims uns vor der Schwester würden neigen.

Das ist die Kirche, die der Vater sah
Im Traum, und alles hat sich nun erfüllt,
Doch der Vater sah auch traurige Gesichte,
Ach, mich bekümmert's, sie so groß zusehn!

BERTRAND.

Was stehn wir müßig hier? Kommt in die Kirche,
Die heilige Handlung anzusehn!

MARGOT.

Ja kommt!

Vielleicht, daß wir der Schwester dort begegnen.

LOUISON.

Wir haben sie gesehen, kehren wir
In unser Dorf zurück.

MARGOT.

Was? Eh wir sie
Begrüßt und angeredet?

LOUISON.

Sie gehört

Uns nicht mehr an, bei Fürsten ist ihr Platz
Und Königen — Wer sind wir, daß wir uns
Zu ihrem Glanze rühmend eitel drängen?
Sie war uns fremd, da sie noch unser war!

MARGOT.

Wird sie sich unser schämen, uns verachten?

BERTRAND.

Der König selber schämt sich unser nicht,

nous prosternerions à Rheims devant notre sœur. Voilà l'église que notre père a vue en songe ; tout à présent s'est accompli. Mais notre père a eu aussi de tristes visions : ah ! je suis peinée de la voir si élevée !

BERTRAND.

Pourquoi rester ici à rien faire ? Entrons à l'église pour voir la cérémonie sainte.

MARGOT.

Oui, entrons ; peut-être que nous y rencontrerons notre sœur.

LOUISON.

Nous l'avons vue, retournons à notre village.

MARGOT.

Quoi ? Sans l'avoir saluée, sans lui avoir dit un petit bon-jour ?

LOUISON.

Elle n'est plus des nôtres ; sa place est parmi les princes et les rois. ... Qui sommes-nous, pour avoir la vanité présomptueuse de nous élever jusqu'à sa gloire ? Elle nous étoit étrangère lors même qu'elle étoit encore chez nous.

MARGOT.

Rougira-t-elle de nous, nous méprisera-t-elle ?

BERTRAND.

Le roi lui-même ne rougit pas de nous ; il a

Er grüßte freundlich auch den Niedrigsten.
 Sei sie so hoch gestiegen als sie will,
 Der König ist doch größer!

(Trompeten und Pauken erschallen aus der Kirche.)

CLAUDE MARIE.

Kommt zur Kirche!

(Sie eilen nach dem Hintergrund, wo sie sich unter dem
 Volke verlieren.)

ACHTER AUFTRITT.

THIBAUT kommt, schwarz gekleidet, RAIMOND
 folgt ihm und will ihn zurücke halten.

RAIMOND.

Bleibt Vater Thibaut! Bleibt aus dem Gedränge
 Zurück! Hier seht ihr lauter frohe Menschen,
 Und euer Gram beleidigt dieses Fest.

Kommt! Fliehn wir aus der Stadt mit eil'gen
 Schritten.

THIBAUT.

Sahst du mein unglücklich Kind? Hast du
 Sie recht betrachtet?

RAIMOND.

O ich bitt' euch, flieht!

THIBAUT.

Bemerktest du, wie ihre Schritte wankten,
 Wie bleich und wie verstört ihr Antlitz war!
 Die unglückselige fühlt ihren Zustand,
 Das ist der Augenblick, mein Kind zu retten,
 Ich will ihn nutzen.

(er will gehen.)

salué amicalement le moindre de ses sujets.
Qu'elle soit élevée tant qu'elle voudra, le roi
est pourtant encore plus grand.

(On entend les trompettes et les timbales dans l'église.)

CLAUDE-MARIE.

Venez à l'église.

(Il se retirent précipitamment dans le fond du théâtre, et
se perdent dans la foule.)

SCÈNE VIII.

THIBAUD paroît, vêtu de noir. RAIMOND le suit
et veut l'empêcher d'avancer.

RAIMOND.

Papa Thibaud, tenez-vous loin de la foule.
Tous les gens que vous voyez sont gais, et votre
chagrin outrage cette solennité. Venez, fuyons
de la ville, fuyons à grands pas.

THIBAUD.

As-tu vu ma malheureuse enfant? L'as-tu
considérée attentivement?

RAIMOND.

Oh, je vous en prie, fuyez!

THIBAUD.

As-tu observé ses pas chancelants, sa physi-
onomie pâle et altérée? L'infortunée sent son é-
tat; voici le moment de sauver ma fille, et je
vais en profiter. (il veut sortir.)

RAIMOND.

Bleibt! Was wollt ihr thun?

THIBAUT.

Ich will sie überraschen, will sie stürzen
Von ihrem eiteln Glück, ja mit Gewalt
Will ich zu ihrem Gott, dem sie entsagt,
Zurück sie führen.

RAIMOND.

Ach! Erwägt es wohl!

Stürzt euer eigen Kind nicht in's Verderben!

THIBAUT

Lebt ihre Seele nur, ihr Leib mag sterben.

(JOHANNA stürzt aus der Kirche heraus, ohne ihre Fahne,
Volk dringt zu, adorirt sie und küßt ihre Kleider, sie wird
durch das Gedränge im Hintergrund aufgehalten.)

Sie kommt! Sie ist's! Bleich stürzt sie aus der
Kirche,

Es treibt die Angst, sie aus dem Heiligthum,
Das ist das göttliche Gericht, das sich
An ihr verkündiget! —

RAIMOND.

Lebt wohl!

Ich kam voll Hoffnung, und ich geh voll Schmerz.
Ich habe eure Tochter wieder gesehn,
Und fühle, daß ich sie auf's neu verliere!

(Er geht ab, THIBAUT entfernt sich auf der entgegengesetzten Seite.)

RAIMOND.

Arrêtez ! Que voulez-vous faire ?

THIBAUD.

Je veux la surprendre, la précipiter de sa vaine grandeur ; oui, je veux par la force, la ramener à son Dieu qu'elle a abandonné.

RAIMOND.

Réfléchissez-y bien ; n'opérez pas vous-même le malheur de votre propre fille !

THIBAUD.

Son corps peut périr, pourvu que son âme vive.

(JEANNE s'élance hors de l'église sans sa bannière, la foule s'empresse autour d'elle, l'adore, baise ses vêtements, et l'empêche de quitter le fond du théâtre.) La voilà, c'est elle, qui, toute pâle, sort de l'église ; les remords la poussent hors du lieu saint : c'est l'annonce de la justice divine.

RAIMOND.

Adieu. N'exigez pas que je vous accompagne plus long-temps. Je suis venu plein d'espoir, je m'en retourne en proie à la douleur. J'ai revu votre fille, et, je le sens, je la perds de nouveau.

(Il sort. THIBAUD s'éloigne de lui, et va du côté opposé.)

NEUNTER AUFTRITT.

JOHANNA. VOLK. Hernach ihre SCHWESTERN.

JOHANNA.

(hat sich des Volks erwehrt und kommt vorwärts.)

Ich kann nicht bleiben — Geister jagen mich;
 Wie Donner schallen mir der Orgel Töne,
 Des Doms Gewölbe stürzen auf mich ein,
 Des freien Himmels Weite muß ich suchen!
 Die Fahne liefsich in dem Heiligthum,
 Nie, nie soll diese Hand sie mehr berühren! —
 Mir war's, als hätt' ich die geliebten Schwestern;
 Margot und Louison, gleich einem Traum,
 An mir vorüber gleiten sehen. — Ach!
 Es war nur eine täuschende Erscheinung!
 Fern sind sie, fern und unerreichbar weit,
 Wie meiner Kindheit, meiner Unschuld Glück!

MARGOT (hervortretend).

Sie ist's, Johanna ist's

LOUISE (eilt ihr entgegen).

O meine Schwester!

JOHANNA.

So war's kein Wahn — Ihr seid es — Ich umfasse
 euch,

Dich meine Louison! Dich meine Margot!
 Hier in der fremden Menschenreichen Oede
 Umfang ich die vertraute Schwesterbrust!

SCÈNE IX.

JEANNE. Le peuple. Ensuite viennent ses sœurs.

JEANNE

(ayant éloigné la foule, s'avance sur le devant de la scène.)

Je ne puis y rester. Des esprits me chassent, les tons de l'orgue sont pour moi le bruit du tonnerre, je crois voir tomber sur moi la voute du temple: il faut que je cherche mon azile sous le ciel-même. J'ai laissé ma bannière à l'église, et jamais je n'en approcherai ma main. ... Il m'avoit semblé voir passer auprès de moi, comme un songe fugitif, mes sœurs chéries, Margot et Louison. Hélas! c'étoit une illusion; elles sont loin d'ici, elles en sont à la même distance que le bonheur à jamais perdu de mes jeunes années, de mon innocence.

MARGOT (s'avance).

C'est elle, c'est Jeanne.

LOUISON (courant à elle).

O ma sœur!

JEANNE,

Eh, ce n'étoit pas un songe; c'est vous, je vous serre entre mes bras, ma Louison! ma Margot! Ici, dans ce désert étranger si peuplé d'hommes, je presse amicalement mon cœur sur celui de mes sœurs chéries!

MARGOT.

Sie kennt uns noch, ist noch die gute Schwester.

JOHANNA.

Und eure Liebe führt euch zu mir her
So weit, so weit! Ihr zürnt der Schwester nicht,
Die lieblos ohne Abschied euch verließ!

LOUISON.

Dich führte Gottes dunkle Schickung fort.

MARGOT.

Der Ruf von dir, der alle Welt bewegt,
Der deinen Namen trägt auf allen Zungen,
Hat uns erweckt in unserm stillen Dorf,
Und hergeführt zu dieses Festes Feier.
Wir kommen deine Herrlichkeit zu sehen,
Und wir sind nicht allein!

JOHANNA (schnell).

Der Vater ist mit euch!

Wo, wo ist er? Warum verbirgt er sich?

MARGOT.

Der Vater ist nicht mit uns.

JOHANNA.

Nicht? Er will sein Kind

Nicht sehn? Ihr bringt mir seinen Segen nicht?

LOUISON.

Er weiß nicht, daß wir hier sind.

JOHANNA.

Weiß es nicht!

Warum nicht? — Ihr verwirret euch? Ihr
schweigt

MARGOT.

Elle nous connoît encore, elle est encore notre bonne sœur.

JEANNE.

Et votre amour vous amène près de moi de si loin ! vous n'en voulez pas à une sœur qui, insensible, n'a point pris congé en vous quittant.

LOUISON.

La providence cachée à nos yeux te pousoit.

MARGOT.

Le bruit de ton nom, qui intéresse l'univers, qui est dans toutes les bouches, nous à frappées dans notre paisible village, et conduites à la solennité de cette fête. Nous venons voir ta magnificence : et nous ne sommes pas seules.

JEANNE (vivement).

Mon père est avec vous ! où, où est-il ? Pourquoi se cache-t-il ?

MARGOT.

Notre père n'est pas avec nous.

JEANNE.

Non ? Il ne veut point voir sa fille ? Vous ne m'apportez pas sa bénédiction ?

LOUISON.

Il ne sait pas que nous sommes ici.

JEANNE.

Il n'en sait rien ! pourquoi donc ? ... Vous vous troublez ? vous ne répondez pas, et vous

Und seht zur Erde! Sagt, wo ist der Vater?

MARGOT.

Seitdem du weg bist —

LOUISON (winkt ihr).

Margot!

MARGOT.

Ist der Vater

Schwermüthig worden.

JOHANNA.

Schwermüthig!

LOUISON.

Tröste dich!

Du kennst des Vaters ahnungsvolle Seele!

Er wird sich fassen, sich zufrieden geben,

Wenn wir ihm sagen, daß du glücklich bist.

MARGOT.

Du bist doch glücklich? Ja du mußt es seyn,

Da du so groß bist und geehrt!

JOHANNA.

Ich bins,

Da ich euch wieder sehe, eure Stimme

Vernehme, den geliebten Ton, mich heim

Erinnre an die väterliche Flur.

Da ich die Heerde trieb auf unsern Höhen,

Da war ich glücklich wie im Paradies —

Kann ich's nicht wieder seyn, nicht wieder werden!

(Sie verbirgt ihr Gesicht an LOUISON'S Brust. CLAUDE MA-

baissez les yeux ! Dites-moi, où est notre père ?

MARGOT.

Depuis que tu es partie...

LOUISON (lui faisant signe).

Margot !

MARGOT.

Notre père est devenu mélancolique.

JEANNE.

Mélancolique !

LOUISON.

Rassure-toi. Tu connois notre père toujours rempli de pressentiments. Il se remettra, il se consolera, quand nous lui aurons dit que tu es heureuse.

MARGOT.

Tu l'es, heureuse, n'est-ce pas ? Oui, tu dois l'être, puisque tu es si grande dame, si honorée.

JEANNE.

Je le suis en vous revoyant, en entendant les doux sons de votre voix ; en me reportant dans nos foyers et dans les prairies de mon père. Lorsque je conduisois mes troupeaux sur nos colines, j'étois heureuse comme on l'est en paradis... Je ne puis plus ni l'être, ni le redevenir !

(Elle cache son visage sur le sein de Louison. CLAUDE-MA-

mit, Etienne und Bertrand zeigen sich und bleiben schüchtern in der Ferne stehen.)

MARGOT.

Kommt Etienne! Bertrand! Claude Marie!
Die Schwester ist nicht stolz, sie ist so sanft
Und spricht so freundlich, als sie nie gethan,
Da sie noch im Dorf mit uns gelebt.

(Jene treten näher und wollen ihr die Hand reichen, JOHANNA sieht sie mit starren Blicken an, und fällt in ein tiefes Staunen.)

JOHANNA.

Wo war ich? Sagt mir! War das alles nur
Ein langer Traum und ich bin aufgewacht?
Bin ich hinweg aus Dom Remi? Nicht wahr!
Ich war entschlafen unterm Zauberbaum,
Und bin erwacht, und ihr steht um mich her,
Die wohlbekannten traulichen Gestalten?
Mir hat von diesen Königen und Schlachten
Und Kriegesthaten nur geträumt — es waren
Nur Schatten, die an mir vorüber gingen,
Denn lebhaft träumt sich's unter diesem Baum.
Wie kämet ihr nach Rheims? Wie käm'ich selbst
Hieber? Nie, nie verlief's ich Dom Remi!
Gesteht mir's offen und erfreut mein Herz.

LOUISE.

Wir sind zu Rheims. Dir hat von diesen Thaten
Nicht blos geträumt, du hast sie alle wirklich
Vollbracht. — Erkenne dich, blick um dich her.
Befähle deine glänzend goldne Rüstung!

arç, Étienne et Bertrand paroissent et, tout surpris, ils restent dans l'éloignement.)

MARGOT.

Approchez, Étienne, Bertrand, Claude-Marie; notre sœur n'est pas fière, elle est aussi douce, aussi affable qu'elle l'ait jamais été lorsqu'elle vivoit avec nous dans notre village.

(Ceux-ci s'approchent et veulent lui tendre la main; Jeanne les regarde fixement et tombe dans un profond étonnement.)

JEANNE.

Où ai-je été, dites-moi; n'a-ce été qu'un long rêve; et m'éveillè-je? Suis-je sortie de Dom-Remi? N'est-ce pas, je m'étois endormie sous l'arbre enchanteur, je viens de m'éveiller au milieu de vous, êtres si connus de mon cœur? Tous ces rois, ces batailles, ces exploits guerriers ne sont qu'un songe: c'étoient des ombres qui passoient devant moi; car l'illusion des rêves est forte sous cet arbre. Comment seriez-vous venues à Rheims? comment y serois-je venue moi-même? Non, non, jamais je ne suis sortie de Dom-Remi. Convenez-en sans détours, et répandez la joie dans mon cœur.

LOUISON.

Nous sommes à Rheims. Non, tu n'as pas rêvé de ces exploits, tu les as vraiment faits. . . Reviens à toi, promène tes regards autour de toi; palpe ta brillante armure d'or.

(JOHANNA fährt mit der Hand nach der Brust, besinnt sich und erschrickt.)

BERTRAND.

Aus meiner Hand empfiengt ihr diesen Helm.

CLAUDE MARIE.

Es ist kein Wunder, daß ihr denkt zu träumen,
Denn was ihr ausgerichtet und gethan,
Kann sich im Traum nicht wunderbarer fügen.

JOHANNA (schnell).

Kommt, laßt uns fliehn! Ich geh mit euch, ich
kehre
In unser Dorf, in Vaters Schoofs zurück.

LOUISON.

O komm! komm mit uns!

JOHANNA.

Diese Menschen alle
Erheben mich weit über mein Verdienst!
Ihr habt mich kindisch, klein und schwach ge-
sehn,
Ihr liebt mich, doch ihr betet mich nicht an!

MARGOT.

Du wolktest allen diesen Glanz verlassen!

JOHANNA.

Ich werf' ihn von mir den verhafsten Schmuck,
Der euer Herz von meinem Herzen trennt,
Und eine Hirtinn will ich wieder werden.
Wie eine niedre Magd will ich euch dienen,
Und büßen will ich's mit der strengsten Buße.

(JEANNE passe sa main sur sa poitrine, réfléchit et s'effraye.)

BERTRAND.

Vous avez reçu ce casque de ma main.

CLAUDE-MARIE.

Il n'est pas étonnant que vous croyiez rêver ; car ce que vous avez opéré ne peut, même dans un songe, se combiner plus merveilleusement.

JEANNE (vivement).

Venez, fuyons ! je pars avec vous, je retourne dans notre village, dans les bras de mon père.

LOUISON.

Oh ! oui, viens, viens avec nous !

JEANNE.

Tous ces gens-là m'élèvent de beaucoup trop au-dessus de mon mérite. Vous m'avez vue dans l'enfance, petite et faible ; vous m'aimez, mais vous ne m'adorez pas.

MARGOT.

Tu voudrais renoncer à tout cet éclat !

JEANNE.

Je l'abandonne, cette pompe que je hais, et qui sépare vos cœurs du mien ; je veux redevenir bergère. Je vous servirai comme une simple servante, et j'expierai par la plus stricte pénitence

Dafs ich mich eitel über euch erhob!

(Trompeten erschallen.)

ZEHNTER AUFTRITT.

Der KÖNIG tritt aus der Kirche, er ist im Krönungs-Ornat, AGNES SOREL, ERZBISCHOFF, BURGUND, DUNOIS, LA HIRE, DU CHATEL, RITTER, HOFLEUTE und VOLK.

ALLE STIMMEN

(rufen wiederholt, während dafs der König vorwärtskommt.)

Es lebe der König! Karl der Siebente!

(Trompeten fallen ein. Auf ein Zeichen, das der König giebt, gebieten die Herolde mit erhobenem Stabe Stillschweigen.)

KÖNIG.

**Mein gutes Volk! Habt Dank für eure Liebe!
Die Krone, die uns Gott auf's Haupt gesetzt,
Durch's Schwert ward sie gewonnen unterobert,
Mit edelm Bürgerblut ist sie benetzt,
Doch friedlich soll der Eulzweig sie umgrünen.
Gedankt sey allen, die für uns gefochten,
Und allen, die uns widerstanden, sey
Verziehn, denn Gnade hat uns Gott erzeugt,
Und unser erstes Königswort sey — Gnade!**

VOLK.

Es lebe der König! Karl der Gütige!

KÖNIG.

**Von Gott allein, dem höchsten Herrschenden,
Empfangen Frankreichs Könige die Krone.**

tence, la vanité de m'être élevée au-dessus de
VOUS. (On entend les trompettes.)

SCÈNE X.

Le Roi sort de l'église, revêtu de l'habit du couronnement, AGNÈS SOREL, l'Archevêque, le duc de Bourgogne, DUNOIS, LA HIRE, DU CHATEL, des chevaliers, des gens de la cour, le peuple.

TOUTES LES VOIX

(répètent pendant que le roi s'avance:)

Vive le Roi Charles VII.!

(Les trompettes se mêlent aux voix. Sur un signe du roi, les hérauts, le bâton élevé, commandent qu'on fasse silence.)

LE ROI.

Mon bon peuple, je vous remercie de votre amour pour moi. La couronne que Dieu vient de placer sur ma tête, est conquise par l'épée, arrosée du noble sang des Français; mais l'olivier de la paix lui rendra son pur éclat. Grâce à tous ceux qui ont combattu pour moi; amnistie aux rebelles; car Dieu m'a fait miséricorde, et ma première parole de roi sera : GRACE.

LE PEUPLE.

Vive le Roi Charles le bon !

LE ROI.

C'est de Dieu seul, ce dominateur suprême, que les rois des Français reçoivent la couronne;

**Wir aber haben sie SICHTBARER Weise
Aus seiner Hand empfangen.**

(zur Jungfrau sich wendend.)

**Hier steht die Gottgesendete, die euch
Den angestammten König wieder gab,
Das Joch der fremden Tyrannei zerbrochen!
Ihr Nahme soll dem heiligen DENIS
Gleich seyn, der dieses Landes Schützer ist,
Und ein Altar sich ihrem Ruhm erheben!**

VOLK.

Heil, Heil der Jungfrau, der Erreterinn!

(Trompeten.)

KÖNIG (ZUR JOHANNA).

**Wenn du von Menschen bist gezeugt wie wir,
So sage, welches Glück dich kann erfreuen;
Doch wenn dein Vaterland dort oben ist,
Wenn du die Strahlen himmlischer Natur
In diesem jungfräulichem Leib verhüllst,
So nimm das Band hinweg von unsern Sinnen
Und laß dich sehn in deiner Lichtgestalt,
Wie dich der Himmelsieht, daß wir anbetend
Im Staube dich verehren.**

(Ein allgemeines Stillschweigen, jedes Auge ist auf die Jungfrau gerichtet.)

JOHANNA (plötzlich aufschreiend).

Gott! Mein Vater!

mais nous l'avons reçue visiblement de sa main.
 (se tournant vers la pucelle.) Voilà l'envoyée de Dieu,
 laquelle vous a rendu le roi de la race de vos souverains, et brisé le joug d'une tyrannie étrangère. Que son nom soit pour nous égal à celui de St. Denis, patron de ce royaume : qu'on érige un autel à sa gloire.

LE PEUPLE.

Vive! vive la Pucelle, notre libératrice!

(Les trompettes)

LE ROI (à JEANNE).

Si, comme la nôtre, ton origine est humaine, dis-moi quel bonheur ton âme désire; mais si les cieux sont ta patrie, si sous l'extérieur d'une vierge tu caches les rayons d'une nature céleste; romps les liens qui enchaînent nos sens, et montre-toi à nos yeux sous ta forme resplendissante, telle que tu l'as au ciel, afin que tombant à tes pieds, nous t'adorions. Tout le monde fait silence, tous les yeux sont fixés sur la pucelle.)

JEANNE (faisant un grand cri).

Oh, Dieu! mon père!

EILFTER AUFTRITT.

THIBAUT tritt aus der Menge und steht ihr gerade gegenüber,

MEHRERE STIMMEN.

Ihr Vater!

THIBAUT.

Ja ihr jammervoller Vater,
Der die unglückliche gezeugt, den Gottes
Gericht hertreibt, die eigne Tochter anzuklagen.

BURGUND.

Ha! Was ist das!

DU CHATEL.

Jetzt wird es schrecklich tagen!

THIBAUT (zum König).

Gerettet glaubst du dich durch Gottes Macht?
Betrogner Fürst! Verblendet Volk der Fränken!
Du bist gerettet durch des Teufels Kunst.

(Alle treten mit Entsetzen zurück.)

DUNOIS.

Ras't dieser Mensch?

THIBAUT.

Nicht ich, du aber rasest,
Und diese hier, und dieser weise Bischoff,
Die glauben, daß der Herr der Himmel sich
Durch eine schlechte Magd verkünden werde,
Laß schn, ob sie auch in des Vaters Stirn'
Der dreisten Lüge Gaukelspiel behauptet,
Womit sie Volk und König hinterging.

SCÈNE XI.

THIBAUD sortant de la foule, vient se placer vis-à-vis de sa fille.

PLUSIEURS VOIX.

Son père !

THIBAUD.

Oui, son déplorable père; celui qui a donné le jour à cette malheureuse, et que la justice divine pousse à venir accuser sa propre fille.

LE DUC.

Eh, qu'est-ce que cela ?

DU CHATEL.

A présent, la lumière va devenir terrible !

THIBAUD (au roi).

Vous croyez être sauvé par la puissance divine; prince abusé! Français aveuglés! vous êtes sauvé par les artifices du diable. (Tout le monde recule d'effroi.)

DUNOIS.

Cet homme est-il fou ?

THIBAUD.

Moi, non; mais et vous, et tous les assistants, et ce respectable prélat, vous l'êtes, de croire que le maître des cieux se manifestera par l'organe d'une misérable servante. Voyons si, en face de son père, elle aura l'impudence de prolonger le rôle de cette imposture hardie qu'elle a employée pour séduire et le peuple et le roi. Ré-

Antworte mir im Namen des Dreieinen,
Gehörst du zu den Heiligen und Reinen?

(Allgemeine Stille, alle Blicke sind auf sie gespannt, sie steht unbeweglich.)

SOREL.

Gott, sie verstummt!

THIBAUT.

Das muß sie vor dem furchtbarn Namen
Der in der Hölle Tiefen selbst
Gefürchtet wird! — Sie eine Heilige,
Von Gott gesendet! — An verfluchter Stätte
Ward es ersonnen, unterm Zauberbaum,
Wo schon von Alters her die bösen Geister
Den Sabbat halten — hier verkaufte sie
Dem Feind der Menschen ihr unsterblich Theil,
Dafs er mit kurzem Weltruhm sie verherrliche.
Lafst sie den Arm aufstreifen, seht die Punkte,
Womit die Hölle sie gezeichnet hat!

BURGUND.

Entsetzlich! — Doch dem Vater muß man glauben,
Der wider seine eigne Tochter zeugt!

DUNOIS.

Nein, nicht zu glauben ist dem Rasenden,
Der in dem eignen Kind sich selber schändet!

SOREL. (auf JOHANNA).

O rede! Brich dieß unglücksel'ge Schweigen!
Wir glauben dir! Wir trauen fest auf dich!

ponds- moi au nom de la Trinité : es-tu du nombre des êtres saints, des êtres sans tache ?

(Le silence est général; tous les regards sont tournés sur JEANNE, celle-ci reste immobile.)

SOREL.

Dieu ! elle reste muette !

THIBAUD.

Il faut bien qu'elle le soit, devant un nom redouté jusqu'au fond des abîmes-mêmes de l'enfer. ... Elle, sainte ! l'envoyée de Dieu ! C'est dans un endroit maudit qu'elle a conçu son plan, sous l'arbre ensorcelé où depuis long-temps les méchants esprits tiennent leur sabbat. Là, elle échangea avec l'ennemi des hommes sa part de paradis contre l'éclat d'une gloire mondaine si fragile. Faites-lui retrousser sa manche, et vous verrez sur son bras les points dont l'a marquée le suppôt de l'enfer.

LE DUC.

Cela est affreux. Mais comment ne pas croire un père qui dépose contre sa propre fille !

DUNOIS.

Non, on ne doit pas en croire à un furieux qui se deshonne dans son propre enfant.

SOREL (à JEANNE).

Parle ! romps ce fatal silence ; nous te croirons, tu as toute notre confiance : une parole de

Ein Wort aus deinem Mund, ein einzig Wort
Soll uns genügen — Aber sprich! Vernichte
Die gräßliche Beschuldigung — Erkläre,
Du seyst unschuldig und wir glauben dir.

(JOHANNA steht unbeweglich, AGNES SOREL tritt mit Entsetzen von ihr hinweg.)

LA HIRE.

Sie ist erschreckt. Erstaunen und Entsetzen
Schließt ihr den Mund. — Vor solcher gräßlichen
Anklage muß die Unschuld selbst erbeben.

(Er nähert sich ihr.)

Faß dich Johanna. Fühle dich. Die Unschuld
Hat eine Sprache, einen Siegerblick,
Der die Verläumdung mächtig niederblitzt!
In edlem Zorn erhebe dich, blick auf,
Beschäme, strafe den unwürd'gen Zweifel,
Der deine heil'ge Tugend schmäh't.

(JOHANNA steht unbeweglich. LA HIRE tritt entsetzt zurück, die Bewegung vermehrt sich.)

DUNOIS.

Was zagt das Volk? Was zittern selbst die Fürsten?
Sie ist unschuldig — Ich verbürge mich,
Ich selbst für sie mit meiner Fürstenehre!
Hier werf ich meinen Ritterhandschuh hin,
Wer wagt's, sie eine Schuldige zu nennen?

(Ein heftiger Donnerschlag, alle stehen entsetzt.)

THIBAUT,

Antworte bei dem Gott, der droben donnert!
Sprich, du seyst schuldlos. Längn' es, daß der
Feind

ta part, une seule parole nous suffira. Mais parle ; détruis cette hideuse inculpation : déclare que tu es innocente, et nous te croyons.

(JEANNE reste immobile, AGNÈS SOREL épouvantée, s'éloigne d'elle.)

LA HIRE.

Elle est épouvantée, la surprise et le saisissement lui ferment la bouche. L'innocence-même trembleroit à des accusations aussi affreuses. (Il s'approche d'elle.) Remets-toi, Jeanne. Sens ce que tu te dois. L'innocence a un langage un regard vainqueur qui peut foudroyer la calomnie. Montre un noble courroux, élève ton regard, confonds, punis ce doute indigne qui fait outrage à ta vertu sainte.

(JEANNE reste immobile. LA HIRE recule épouvanté : l'agitation s'augmente.)

DUNOIS.

Peuple, pourquoi cette pusillanimité? Princes, pourquoi trembler? elle est innocente. J'en suis garant sur mon honneur de prince. Voilà mon gant; qui osera le ramasser en la nommant coupable?

(On entend un grand coup de tonnerre, l'effroi est général.)

THIBAUD.

Réponds devant ce Dieu tonnant; dis que tu es innocente, nie que tu portes l'ennemi dans

In deinem Herzen ist, und straf' mich Lügen!

(In zweiter stärkerer Schlag, das Volk entflieht zu allen Seiten.)

BURGUND.

Gott schütz' uns! Welche fürchterliche Zeichen!

DU CHATEL (zum König).

Kommt! Kommt mein König! Fliehet diesen Ort!

ERZBISCHOFF (ZUR JOHANNA).

**Im Namen Gottes frag' ich dich. Schweigst du
Aus dem Gefühl der Unschuld oder Schuld?**

**Wenn dieses Donners Stimme für dich zeugt,
So fasse dieses Kreuz und gieb ein Zeichen!**

(JOHANNA bleibt unbeweglich. Neue heftige Donnerschläge. Der König, AGNES SOREL, Erzbischoff, Burgund, LA HIRE und DU CHATEL gehen ab.)

ZWÖLFTER AUFTRITT.

DUNOIS. JOHANNA.

DUNOIS.

**Du bist mein Weib — Ich hab' an dich geglaubt
Beim ersten Blick, und also denk' ich noch.
Dir glaub' ich mehr als diesen Zeichen allen,
Als diesem Donner selbst, der droben spricht,
Du schweigst in edelm Zorn, verachtest es,
In deine heil'ge Unschuld eingehüllt,
So schändlichen Verdacht zu widerlegen.
— Veracht' es, aber MIR vertraue dich,
An deiner Unschuld hab' ich nie gezweifelt.**

ton cœur, et donne alors le démenti à ton père.

(Le tonnerre gronde plus fort, le peuple s'enfuit de toute part.)

LE DUC.

Dieu, protège-nous! Quels terribles indices!

DU CHATEL (au Roi).

Venez, venez, Sire; fuyons de ce lieu!

L'ARCHEVÊQUE (à JEANNE).

Je t'interroge au nom de Dieu : Est-ce le sentiment de ton innocence ou celui de ton crime, qui te fait garder le silence? Si ce tonnerre dépose en ta faveur, saisis cette croix et fais un signe.

(JEANNE reste immobile. Le tonnerre gronde fortement de nouveau. Le Roi, AGRÈS SOREL, l'Archevêque, le Duc, LA HIRE et DU CHATEL sortent.)

SCÈNE XII.

DUNOIS. JEANNE.

DUNOIS.

Tu es ma femme. Dès le principe, j'ai cru en toi, j'y crois encore, et bien plus qu'à tous ces signes, qu'à ce tonnerre qui se fait entendre là-haut. Un noble courroux te rend muette; pleine de ta sainte innocence, tu dédaignes de détruire des soupçons aussi ignominieux. Dédaigne-le, mais fie-toi à moi, qui jamais n'ai douté de ton innocence. Ne me dis rien; mais tends-moi la

**Sag mir kein Wort, die Hand nur reiche mir
Zum Pfand und Zeichen, daß du meinem Arme
Getrost vertraust und deiner guten Sache.**

(Er reicht ihr die Hand hin, sie wendet sich mit einer zuckenden Bewegung von ihm hinweg; er bleibt in starrem Entsetzen stehen.)

DREIZEHNTER AUFTRITT.

JOHANNA. DU CHATEL. DUNOIS, zuletzt RAIMOND.

DU CHATEL (zurückkommend).

**Johanna d'Arc! Der König will erlauben,
Daß ihr die Stadt verlasset ungekränkt.
Die Thore stehn euch offen. Fürchtet keine
Beleidigung. Euch schützt des Königs Frieden —
Folgt mir Graf Dunois — Ihr habt nicht Ehre,
Hier länger zu verweilen — Welch ein Ausgang!**

(Er geht. DUNOIS fährt aus seiner Erstarrung auf, wirft noch einen Blick auf JOHANNA und geht ab. Diese steht einen Augenblick ganz allein. Endlich erscheint RAIMOND, bleibt eine Weile in der Ferne stehen, und betrachtet sie mit stillem Schmerz. Dann tritt er auf sie zu und faßt sie bei der Hand.)

RAIMOND.

**Ergreift den Augenblick. Die Straßen
Sind leer. Gebt mir die Hand, Ich will euch
führen.**

(Bei seinem Anblick giebt sie das erste Zeichen der Empfindung, sieht ihn starr an, und blickt zum Himmel, dann ergreift sie ihn heftig bei der Hand und geht ab.)

main, pour me prouver que tu te fies entièrement à mon bras et à ta bonne cause.

(Il lui tend la main, elle s'éloigne de lui avec un mouvement convulsif; il reste pétrifié d'étonnement.)

SCÈNE XIII.

JEANNE. DU CHATEL. DUNOIS, puis RAIMOND.
DU CHATEL. (revenant).

Jeanne d'Arc, le roi veut bien permettre que vous sortiez de la ville sans être inquiétée. Les portes vous en sont ouvertes, ne craignez aucun outrage; l'amnistie du roi est votre sauve-garde. Suivez-moi, Comte Dunois; cette place n'est plus honorable pour vous. ... Quel dénouement!

(Il sort. Dunois revient de son étourdissement, jette encore un regard sur JEANNE, et sort. Celle-ci reste un moment seule. Enfin paroît RAIMOND, qui se tient un instant éloigné et la considère avec une douleur muette. Ensuite il s'approche d'elle, et la prend par la main.)

RAIMOND.

Profitez du moment. Les rues sont désertes. Prenez-moi par la main. Je dirigerai vos pas.

(À son aspect, elle donne le premier signe de sentiment, le fixe, lève les yeux au ciel, lui saisit brusquement la main, et sort.)

FÜNFTER AUFZUG.

EIN WILDER WALD. IN DER FERNE KÖHLERHÜTTEN. ES IST GANZ
DUNKEL, HEFTIGES DONNERN UND BLITZEN, DAZWISCHEN SCHIESSEN.

ERSTER AUFTRITT.

KÖHLER und KÖHLERWEIB.

Das ist ein grausam, mörd'risch Ungewitter,
Der Himmel droht in Feuerbächen sich
Herabzugießen, und am hellen Tag
Ist's Nacht, daß man die Sterne könnte sehn.
Wie eine losgelaßne Hölle tobt
Der Sturm, die Erde bebt und krachend beugen
Die alt verjährten Eschen ihre Krone.
Und dieser fürchterliche Krieg dort oben,
Der auch die wilden Thiere Sanftmuth lehrt,
Daß sie sich zahn in ihre Gruben bergen,
Kann unter Menschen keinen Frieden stiften —
Aus dem Geheul der Winde und des Stürms
Heraus hört ihr das Knallen des Geschützes;
Die beiden Heere stehen sich so nah,
Daß nur der Wald sie trennt. und jede Stunde
Kann es sich blutig fürchterlich entladen.

ACTE V.

FORÊT SAUVAGE. DANS LE LOINTAIN, DES HUTTES DE CHARBONNIERS.
GRANDE OBSCURITÉ, IL TONNE, IL ÉCLAIRE, ON TIRAILLE.

SCÈNE I.

UN CHARBONNIER ET SA FEMME.

Quel orage affreux et dévastateur ! Le ciel menace de se fondre en ruisseaux de feu ; et en plein jour, il fait si nuit, qu'on pourroit voir les étoiles. L'orage fait un bruit ! on diroit que l'enfer est déchaîné : les vieux frênes craquent en baissant leur cime antique. Et cette guerre qui se fait là-haut, si effroyable, qu'elle enseigne aux bêtes sauvages à s'adoucir au point d'aller se tenir coites dans leur repaire, cette guerre ne peut ramener la paix parmi les hommes. Au sifflement du vent, au fracas de la tempête, se mêle le bruit des armes à feu. Les deux armées ne sont séparées que par cette forêt, et chaque instant peut amener un combat sanglant et terrible.

KÖHLERWEIB.

Gott steh uns bei! Die Feinde waren ja
Schon ganz auf's Haupt geschlagen und zerstreut,
Wie kommts, daß sie auf's neu uns ängstigen?

KÖHLER.

Das macht, weil sie den König nicht mehr fürch-
ten.

Seitdem das Mädchen eine Hexe ward
Zu Rheims, der böse Feind uns nicht mehr hilft,
Geht alles rückwärts.

KÖHLERWEIB.

Horch! Wer naht sich da?

ZWEITER AUFTRITT.

RAIMOND und JOHANNA zu den VORIGEN.

RAIMOND.

Hier seh ich Hütten. Kommt, hier finden wir
Ein Obdach vor dem wüth'gen Sturm. Ihr haltet's
Nicht länger aus, drei Tage schon seyd ihr
Herumgeirrt, der Menschen Auge fliehend,
Und wilde Wurzeln waren eure Speise.

(Der Sturm legt sich, es wird hell und heiter.)

Es sind mitleid'ge Köhler. Kommt herein.

KÖHLER.

Ihr scheint der Ruhe zu bedürfen. Kommt!
Was unser schlechtes Dach vermag, ist euer.

LA FEMME.

Que Dieu nous soit en aide ! Les ennemis étoient entièrement battus et dispersés ; d'où vient qu'ils nous inquiètent de nouveau ?

LE CHARBONNIER.

C'est qu'ils ne craignent plus le roi. Depuis que la pucelle est devenue une sorcière à Rheims, et que l'esprit malin ne nous seconde plus, tout va à rebours.

LA FEMME.

Chut ! Qui vient ?

SCÈNE II.

RAIMOND et JEANNE paroissent.

RAIMOND.

J'aperçois des cabanes. Venez, nous y trouverons un abri contre la fureur de l'orage. Vous ne pouvez plus y tenir ; voilà trois jours que vous errez ça-et-là, fuyant les regards des hommes, et ne mangeant que des racines sauvages. (L'orage s'apaise, le ciel devient clair et serein.) Ce sont des charbonniers compatissants : entrons.

LE CHARBONNIER.

Vous paraissez avoir besoin de repos. Entrez, et disposez de ce qui est dans notre chétive chaumière.

KÖHLERWEIB.

Was will die zarte Jungfrau unter Waffen?
 Doch freilich! Jezt ist eine schwere Zeit,
 Wo auch das Weib sich in den Panzer steckt.
 Die Königin selbst, Frau Isabeau, sagt man,
 Läßt sich gewaffnet sehn in Feindes Lager,
 Und eine Jungfrau, eines Schäfers Dirn,
 Hat für den König unsern Herrn gefochten.

KÖHLER.

Was redet ihr? Geht in die Hütte, bringt
 Der Jungfrau einen Becher zur Erquickung.

(Köhlerweib geht nach der Hütte.)

RAIMOND (zur JOHANNA).

Ihr seht, es sind nicht alle Menschen grausam,
 Auch in der Wildniß wohnen sanfte Herzen.
 Erheitert euch! Der Sturm hat ausgetobt,
 Und friedlich strahlend geht die Sonne nieder.

KÖHLER.

Ich denk', ihr wollt zu unsers Königs Heer,
 Weil ihr in Waffen reiset — Seht euch vor!
 Die Engelländer stehen nah' gelagert,
 Und ihre Schaaren streifen durch den Wald.

RAIMOND.

Weh uns! Wie ist da zu entkommen?

KÖHLER.

Bleibt,

Bis daß mein Bub zurück ist aus der Stadt,
 Der soll euch auf verborgnen Pfaden führen.

LA FEMME.

Pourquoi cette jeune fille est-elle armée? A dire vrai, les temps aujourd'hui sont durs, et la femme-même a besoin de se cuirasser. On dit que la reine, Madame Isabeau, paroît sous une armure dans le camp ennemi; et une pucelle, la fille d'un berger, a combattu pour le roi notre maître.

LE CHARBONNIER.

Au lieu de babiller, va chez nous, chercher à cette fille un verre d'eau pour la rafraîchir.

(La charbonnière va à la cabane.)

RAIMOND (à JEANNE).

Voyez, tous les hommes ne sont pas cruels; même dans les lieux sauvages, on trouve des cœurs sensibles. Rassérez-vous, l'orage est passé, et le soleil se couche en répandant des rayons doux.

LE CHARBONNIER.

Vous allez, je crois, à l'armée de notre roi, puisque vous voyagez armée. Donnez-vous de garde; les Anglais campés tout près d'ici, envoient des patrouilles dans la forêt.

RAIMOND.

Malheur à nous! Comment échapper?

LE CHARBONNIER.

Attendez que mon garçon soit revenu de la ville, il vous montrera des issues cachées, par où

Dafs ihr nichts zu befürchten habt. Wir kennen
Die Schliche.

RAIMOND. (ZUR JOHANNA).

Legt den Helm ab und die Rüstung,
Sie macht euch kenntlich und beschützt euch
nicht.

(JOHANNA schüttelt den Kopf.)

KÖHLER.

Die Jungfrau ist sehr traurig — Still! Wer
kommt da?

DRITTER AUFTRITT.

KÖHLERWEIB kommt aus der Hütte mit einem
Becher. KÖHLERBUB.

KÖHLERWEIB.

Es ist der Bub, den wir zurück erwarten.

(ZUR JOHANNA.)

Trinkt edle Jungfrau! Mög's euch Gott gesegen!

KÖHLER (zu seinem Sohne).

Kommst du Anet? Was bringst du?

KÖHLERBUB.

(hat die Jungfrau in's Auge gefaßt, welche eben den Be-
cher an den Mund setzt; er erkennt sie, tritt auf sie zu und
reißt ihr den Becher vom Munde.)

Mutter! Mutter!

Was macht ihr? Wen bewirtheht ihr? Das ist die
Hexe

Von Orleans!

KÖHLER UND KÖHLERWEIB.

Gott sei uns gnädig!

(bekreuzen sich und entfliehen.)

vous n'aurez rien à craindre. Nous connoissons tous les sentiers.

RAIMOND (à JEANNE).

Quittez casque et cuirasse ; ils vous trahissent sans vous défendre. (JEANNE fait signe que non.)

LE CHARBONNIER.

Cette fille est fort triste.... Chut. Qui vient là?

SCÈNE III.

LA CHARBONNIÈRE sort de sa cabane portant un vase. Son fils.

LA CHARBONNIÈRE.

Voilà notre jeune garçon que nous attendions. (à JEANNE.) Buvez, brave fille, Dieu veuille que cela vous fasse du bien.

LE CHARBONNIER (à son fils).

Te voilà, Anet? Quelle nouvelle?

LE PETIT GARÇON.

(Ayant fixé la pucelle qui porte le vase à sa bouche, il la reconnoît, et le lui arrache.)

O ma mère, ma mère! que faites-vous? qui assistez-vous? C'est la sorcière d'Orléans!

LE CHARBONNIER ET SA FEMME.

Que Dieu ait pitié de nous!

(Ils font des signes de croix et se sauvent.)

VIERTER AUFTRITT.

RAIMOND, JOHANNA.

JOHANNA (gefaßt und sanft) -

Du siehst, mir folgt der Fluch, und *alles flieht*
 mich,
 Sorg' für dich selber und verlaß mich auch.

RAIMOND.

Ich euch verlassen! Jetzt! Und wer soll euer
 Begleiter seyn?

JOHANNA.

Ich bin nicht unbegleitet.
 Du hast den Donner über mir gehört.
 Mein Schicksal führt mich. Sorge nicht, ich
 werde
 An's Ziel gelangen, ohne daß ich's suche.

RAIMOND.

Wo wollt ihr hin? Hier stehn die Engelländer,
 Die euch die grimmig blut'ge Rache schwuren —
 Dort stehn die Unsern, die euch ausgestossen,
 Verbannt —

JOHANNA.

Mich wird nichts treffen, als was seyn muß.

RAIMOND.

Wer soll euch Nahrung suchen? Wer euch schü-
 tzen
 Vor wilden Thieren und noch wildern Men-
 schen?
 Euch pflegen, wenn ihr krank und elend werdet?

337
SCÈNE IV.

RAIMOND. JEANNE.

JEANNE (résignée et doucement).

Tu le vois, la malédiction me suit, et tout le monde me fuit : soigne à ta propre sûreté, et quitte-moi aussi.

RAIMOND.

Moi, vous quitter ! à présent ! Et qui vous accompagnera ?

JEANNE.

Je ne suis pas seule. Tu as entendu le tonnerre gronder sur ma tête. Ma destinée me conduit. N'aye point d'inquiétudes, j'arriverai au but sans le chercher.

RAIMOND.

Où voulez-vous aller ? D'un côté les Anglais, qui ont juré de tirer de vous une vengeance cruellement sanglante ; de l'autre nos gens, qui vous ont chassée, bannie...

JEANNE.

Rien ne m'arrivera que ce qui doit arriver.

RAIMOND.

Qui pourvoira à votre nourriture ? Qui vous protégera contre les bêtes féroces, et les hommes plus féroces encore ? Qui vous soignera dans la maladie ou la misère ?

JOHANNA.

Ich kenne alle Kräuter, alle Wurzeln,
 Von meinen Schaafen lernt' ich das Gesunde
 Vom Gift'gen unterscheiden — ich verstehe
 Den Lauf der Sterne und der Wolken Zug
 Und die verborgnen Quellen hör' ich rauschen.
 Der Mensch braucht wenig und an Leben reich
 Ist die Natur.

RAIMOND (faßt sie bei der Hand).

Wollt ihr nicht in euch gehn?
 Euch nicht mit Gott versöhnen — in den Schooß
 Der heil'gen Kirche reuend wiederkehren?

JOHANNA.

Auch du hältst mich der schweren Sünde schuld-
 dig?

RAIMOND.

Muß ich nicht? Euer schweigendes Geständ-
 nifs —

JOHANNA.

Du, der mir in das Elend nachgefolgt,
 Das einz'ge Wesen, das mir treu geblieben,
 Sich an mich kettet, da mich alle Welt
 Ausstieß, du hältst mich auch für die Verworfene,
 Die ihrem Gott entsagt —

(RAIMOND schweigt.)

O das ist hart!

RAIMOND (erstaunt).

Ihr waret wirklich keine Zauberinn?

JEANNE.

Je connois toutes les herbes, toutes les racines; mes brebis m'ont appris à distinguer les plantes salutaires des plantes venimeuses: je n'ignore ni le cours des astres, ni la direction des nuages; j'entends le murmure des sources cachées. L'homme a besoin de si peu, et la nature est si féconde en productions vivifiques.

RAIMOND (la prenant par la main).

Ne voulez-vous pas faire un retour sur vous-même, vous reconcilier avec Dieu, ni, toute contrite, rentrer au giron de la sainte église?

JEANNE.

Et toi aussi, tu me crois chargée de ce crime énorme?

RAIMOND.

Ne le dois-je pas? Votre aveu tacite ...

JEANNE.

Toi qui m'as suivie dans mon exil, l'être unique qui me soit resté fidelle, qui s'attache à moi devenue le rebut de tout l'univers: tu me crois la réprouvée qui renie son Dieu? (RAIMOND se tait.)
Oh! cela est bien dur!

RAIMOND (surpris).

Vraiment, vous n'êtes pas sorcière?

JOHANNA.

Ich eine Zauberinn!

RAIMOND.

Und diese Wunder,
Ihr hättet sie vollbracht mit Gottes Kraft
Und seiner Heiligen?

JOHANNA.

Mit welcher sonst!

RAIMOND.

Und ihr verstummet auf die gräßliche
Beschuldigung? Ihr redet jetzt, und vor dem König,
Wo es zu reden galt, verstummet ihr!

JOHANNA.

Ich unterwarf mich schweigend dem Geschick,
Daß Gott mein Meister, über mich verhängte,

RAIMOND.

Ihr konntet eurem Vater nichts erwidern!

JOHANNA.

Weil es vom Vater kam, so kam's von Gott,
Und väterlich wird auch die Prüfung seyn.

RAIMOND.

Der Himmel selbst bezeugte eure Schuld!

JOHANNA.

Der Himmel sprach, drum schwieg ich.

RAIMOND.

Wie? Ihr konntet

Mit einem Wort euch reinigen, und ließt
Die Welt in diesem unglücksel'gen Irrthum?

JEANNE.

Moi, sorcière !

RAIMOND.

Et c'est par la puissance de Dieu et celle de ses saints que vous avez opéré ces merveilles ?

JEANNE.

Par quelle autre donc !

RAIMOND.

Et vous avez entendu cette affreuse accusation sans mot dire ? Vous parlez à présent, et vous restiez muette en présence du roi, où il étoit expédient de parler !

JEANNE.

En silence, je me soumettois à la destinée que Dieu mon maître m'avoit réservée.

RAIMOND.

Vous ne pouviez rien répondre à votre père !

JEANNE.

Puisque mon père agissoit, Dieu agissoit par lui, et l'épreuve sera paternelle.

RAIMOND.

Le ciel-même déposoit contre vous.

JEANNE.

Le ciel parloit, voilà pourquoi je me taisois.

RAIMOND.

Quoi ! d'un mot, vous pouviez vous justifier, et vous avez laissé le monde dans cette fatale erreur ?

JOHANNA.

Es war kein Irrthum, eine Schickung war's.

RAIMOND.

Ihr littet alle diese Schmach unschuldig,
 Und keine Klage kam von euren Lippen!
 — Ich staune über euch, ich steh erschüttert,
 Im tiefsten Busen kehrt sich mir das Herz!
 O gerne nehm' ich euer Wort für Wahrheit,
 Denn schwer ward mir's, an eure Schuld zu
 glauben
 Doch konnt' ich träumen, daß ein menschlich
 Herz

Das Ungeheure schweigend würde tragen!

JOHANNA.

Verdient' ich, die Gesendete zu seyn,
 Wenn ich nicht blind des Meisters Willen ehrte!
 Und ich bin nicht so elend, als du glaubst.
 Ich leide Mangel, doch das ist kein Unglück
 Für meinen Stand; ich bin verbannt und flüchtig,
 Doch in der Cede lern' ich mich erkennen.
 Da, als der Ehre Schimmer mich umgab,
 Da war der Streit in meiner Brust, ich war
 Die Unglücklichste, da ich der Welt
 Am meisten zu beneiden schien — Jetzt bin ich
 Geheilt, und dieser Sturm in der Natur,
 Der ihr das Ende drohte, war mein Freund,
 Er hat die Welt gereinigt und auch mich.
 In mir ist Friede — Komme was da will,
 Ich bin mir keiner Schwachheit mehr bewußt!

JEANNE.

Erreur, non ; c'étoit une voie de la providence.

RAYMOND.

Quoiqu'innocente, vous avez, en silence et sans vous plaindre, souffert un tel affront ! Vous êtes un prodige à mes yeux : je suis tout saisi, mon cœur se sent entièrement changé. Ah, que j'aime à croire vrai ce que vous me dites ! car il m'étoit douloureux de vous croire coupable. Cependant, pouvois-je songer que l'homme seroit capable de n'opposer que le silence aux accusations les plus monstrueuses ?

JEANNE.

Aurois-je mérité d'être l'*envoyée*, si je ne respectois aveuglément la volonté du *maître* ? Non, je ne suis pas aussi malheureuse que tu le crois. Je suis dans l'indigence, mais ce n'est pas un mal dans ma position. Bannie, fugitive, c'est dans cet isolement que j'ai appris à me reconnoître. Entourée du brillant de la grandeur, je sentois mon cœur aux prises avec lui-même : mon malheur étoit à son comble, quand le monde croyoit devoir m'envier mon sort. Maintenant, je suis guérie, et cet orage qui sembloit menacer la terre d'une entière destruction, étoit mon ami ; en purifiant l'atmosphère, il m'a aussi purifiée. La paix est en moi. Qu'il arrive ce qui voudra, je n'ai plus de foiblesses à me reprocher.

RAIMOND.

O kommt, kommt, laßt uns eilen, eure Unschuld
Laut, laut vor aller Welt zu offenbaren!

JOHANNA.

Der die Verwirrung sandte, wird sie lösen!
Nur wann sie reif ist, fällt des Schicksals Frucht!
Ein Tag wird kommen, der mich reiniget.
Und die mich jezt verworfen und verdammt,
Sie werden ihres Wahnes inne werden,
Und Thränen werden meinem Schicksal fließen.

RAIMOND.

Ich sollte schweigend dulden, bis der Zufall —

JOHANNA (ihn sanft bei der Hand fassend).

Du siehst nur das Natürliche der Dinge,
Denn deinen Blick umhüllt das ird'sche Band.
Ich habe das Unsterbliche mit Augen
Gesehen — ohne Götter fällt kein Haar
Vom Haupt der Menschen — Siehst du dort die
Sonne
Am Himmel niedergehen — So gewiß
Sie morgen wiederkehrt in ihrer Klarheit,
So unausbleiblich kommt der Tag der Wahrheit!

FÜNFTER AUFTRITT.

Königinn ISABEAU mit Soldaten erscheint im
Hintergrund.

ISABEAU (noch hinter der Scene).

Dieß ist der Weg ins engelländ'sche Lager!

RAIMOND.

Venez, venez, courons dévoiler publiquement
votre innocence à la face de l'univers.

JEANNE.

Celui de qui vient ce désordre, saura bien y
mettre fin. Le fruit du destin, pour tomber, doit
être mûr. Le jour de ma justification viendra.
Ceux qui aujourd'hui me repoussent et me con-
damnent, reconnoîtront leur erreur, et répan-
dront des pleurs sur ma destinée.

RAIMOND.

Moi, attendre en silence qu'un hasard ...

JEANNE (lui prenant doucement la main).

Tu ne vois que la marche naturelle des choses,
un bandeau terrestre couvre tes yeux. J'ai con-
templé les objets immortels ... L'homme ne
perd pas un cheveu sans la permission de Dieu...
Vois là bas le soleil se coucher : aussi vrai qu'il
nous ramènera demain la lumière, aussi certai-
nement le jour de la vérité paroîtra.

SCÈNE V.

La Reine **ISABEAU** paroît avec des soldats dans
le fond du théâtre.

ISABEAU (encore derrière la scène).

Voici le chemin pour aller au camp anglais.

RAIMOND.

Weh uns! die Feinde!

(Soldaten treten auf, bemerken im Hervorkommen die JOHANNA, und taumeln erschrocken zurück.)

ISABEAU.

Nun! was hält der Zug!

SOLDATEN.

Gott steh uns bei!

ISABEAU.

Erschreckt euch ein Gespenst!

Seid ihr Soldaten? Memmen seid ihr! — Wie?

(Sie drängt sich durch die andern, tritt hervor und fährt zurück., wie sie die Jungfrau erblickt.)

Wassch' ich! Ha!

(Schnell faßt sie sich und tritt ihr entgegen.)

Ergieb dich! Du bist meine

Gefangene.

JOHANNA.

Ich bin's,

(RAIMOND entflieht mit Zeichen der Veraweißung.)

ISABEAU (zu den Soldaten)

Legt sie in Ketten!

(Die Soldaten nähern sich der Jungfrau schüchtern, sie reicht den Arm hin und wird gefesselt.)

Ist das die Mächtige, Gefürchtete,

Die eure Schaaren wie die Lämmer scheuchte,

Die jetzt sich selber nicht beschützen kann?

Thut sie nur Wunder wo man Glauben hat,

Und wird zum Weib, wenn ihr ein Mann begeg-
net?

(Zur Jungfrau.)

RAIMOND.

Malheur à nous! Les ennemis! (Les soldats en s'avancant aperçoivent JEANNE. et reculent épouvantés.)

ISABEAU.

Eh bien, pourquoi s'arrêter?

LES SOLDATS.

Bon Dieu!

ISABEAU.

Quelque fantôme vous effraye-t-il? Êtes-vous des soldats? non vous êtes des poltrons. Quoi?... (Elle se presse à travers les soldats, s'avance, et recule dès qu'elle aperçoit la pucelle.) Que vois-je? Eh! (Elle se remet aussitôt, et va à JEANNE.) Rends-toi, tu es ma prisonnière.

JEANNE.

Jé la suis.

(RAIMOND s'enfuit en témoignant son désespoir.)

ISABEAU (aux soldats).

Qu'on l'enchaîne.

(Les soldats, d'un air timide, s'approchent de la pucelle, qui leur tend le bras; on l'enchaîne.)

Est-ce là cette puissante, cette formidable, qui dispersoit vos bataillons comme de timides agneaux, et qui maintenant ne peut se défendre soi-même? N'opère-t-elle des prodiges que parmi ceux qui y croient, et redevient-elle femme dès qu'elle rencontre un homme? (à JEANNE.)

Warum verließest du dein Heer? Wo bleibt
Graf Dunois, dein Ritter und Beschützer?

JOHANNA.

Ich bin verbannt.

ISABEAU (erstaunt zurücktretend).

Was? Wie? Du bist verbannt?
Verbannt vom Dauphin!

JOHANNA.

Frage nicht! Ich bin
In deiner Macht, bestimme mein Geschick.

ISABEAU.

Verbannt, weil du vom Abgrund ihn gerettet,
Die Krone ihm hast aufgesetzt zu Rheims,
Zum König über Frankreich ihn gemacht?
Verbannt! Daran erkenn' ich meinen Sohn!
— Führt sie in's Lager. Zeiget der Armee
Das Furchtgespenst, vor dem sie so gezittert!
Sie eine Zauberinn! Ihr ganzer Zauber
Ist euer Wahn und euer feiges Herz!
Eine NÄRRINN ist sie, die für ihren König
Sich opferte, und jetzt den Königslohn
Dafür empfängt — Bringt sie zu Lionel —
Das Glück der Franken send' ich ihm gebunden,
Gleich folg' ich selbst.

JOHANNA.

Zu Lionel! Ermorde mich
Gleich hier, eh du zu Lionel mich sendest,

Pourquoi as-tu quitté ton armée ? Où est le Comte Dunois, ton chevalier, ton défenseur ?

JEANNE.

Je suis bannie.

ISABEAU (reculant d'étonnement).

Quoi ? Comment ? Tu es bannie ? Bannie par le dauphin !

JEANNE.

Ne me questionnez pas. Je suis en votre pouvoir, décidez de mon sort.

ISABEAU.

Bannie, pour l'avoir arraché de l'abyme, fait couronner à Rheims roi des Français ? Bannie ! A ce trait, je reconnois mon fils. ... Menez-la au camp ; montrez à l'armée cet épouvantail à l'aspect duquel elle a tremblé si fort. ... Elle, une magicienne ! Toute sa magie étoit dans votre folie, dans la lâcheté de vos cœurs. C'est une imbécille qui s'est sacrifiée pour son roi, et qui maintenant reçoit de ses services, une récompense vraiment royale. ... Qu'on la conduise à Lionel : je lui envoie la fortune des Français enchaînée, et je me rends moi-même à l'instant chez lui.

JEANNE.

A Lionel ! Arrachez-moi la vie dans ce moment, plutôt que de m'envoyer à Lionel.

ISABEAU (zu den Soldaten).

Gehorchet dem Befehle. Fort mit ihr!

(geht ab.)

SECHSTER AUFTRITT.

JOHANNA. SOLDATEN.

JOHANNA (zu den Soldaten).

Engländer, duldet nicht, daß ich lebendig
Aus eurer Hand entkomme! Rächet euch!
Zieht eure Schwerter, taucht sie mir in's Herz,
Reißt mich entseelt zu eures Feldherrn Füßen!
Denkt, daß ich's war, die eure Trefflichsten
Getödtet, die kein Mitleid mit euch trug,
Die ganze Ströme Engelländ'schen Bluts
Vergossen, euren tapfern Heldensöhnen
Den Tag der frohen Wiederkehr geraubt!
Nehmt eine blut'ge Rache! Tödtet mich!
Ihr habt mich jezt, nicht immer möchtet ihr
So schwach mich sehn —

ANFÜHRER DER SOLDATEN.

Thut was die Königin befahl!

JOHANNA.

Sollt' ich

Noch unglücksel'ger werden als ich war!
Furchtbare Heil'ge! deine Hand ist schwer!
Hast du mich ganz aus deiner Huld verstossen?
Kein Gott erscheint, kein Engel zeigt sich mehr,
Die Wunder ruhn, der Himmel ist verschlossen.

(Sie folgt den Soldaten.)

ISABEAU (aux soldats).

Qu'on m'obéisse. Partez. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

JEANNE. LES SOLDATS.

JEANNE (aux soldats).

Anglais, ne permettez pas que, vivante, j'échappe de vos mains. Vengez-vous; tirez vos glaives, plongez-les dans mon cœur, et traînez-moi inanimée aux pieds de votre général. Pensez que c'est moi qui ai immolé vos braves; qui, pour vous, ne connus jamais la pitié; qui ai répandu par torrent le sang anglais, et privé les dignes fils de vos héros, du bonheur de revoir leur patrie. Tirez-en une vengeance sanglante, tuez-moi. Maintenant, vous m'avez; vous pourriez bien ne pas toujours me voir aussi foible.

L'OFFICIER.

Exécutez les ordres de la reine.

JEANNE.

Devrois-je donc devenir plus malheureuse que je ne l'ai été! Sainte terrible, que ta main est pesante! M'as-tu entièrement retiré ta protection? Dieu ne se montre plus, aucun ange ne paroît; plus de miracles, le ciel est fermé.

(Elle suit les soldats.)

SIEBENTER AUFTRITT.

DAS FRANZÖSISCHE LAGER

DUNOIS zwischen dem ERZBISCHOFF und DU CHATEL.

ERZBISCHOFF.

Bezwinget eucrn finstern Unmuth, Prinz!
 Kommt mit uns! Kehrt zurück zu euerm König!
 Verlasset nicht die allgemeine Sache
 In diesem Augenblick, da wir auf' neu
 Bedrängt, eures Heldenarms bedürfen.

DUNOIS.

Warum sind wir bedrängt? Warum erhebt
 Der Feind sich wieder? Alles war gethan,
 Frankreich war siegend und der Krieg geendigt.
 Die Retterinn habt ihr verbannt, nun rettet
 Euch selbst! Ich aber will das Lager
 Nicht wieder sehen, wo sie nicht mehr ist.

DU CHATEL.

Nehmt bessern Rath an, Prinz. Entlastet uns nicht
 Mit einer solchen Antwort!

DUNOIS.

Schweigt Du Chatel!

Ich hasse euch, von euch willich nichts hören.
 Ihr seid es, der zuerst an ihr gezweifelt.

ERZBISCHOFF.

Wer ward nicht irr' an ihr und hätte nicht
 Gewankt an diesem unglücksel'gen Tage,

SCÈNE VII.

LE CAMP FRANÇAIS.

DUNOIS, entre l'Archevêque et Du CHATEL.

L'ARCHEVÊQUE.

Domptez ce sombre courroux, Prince; venez avec nous, retournez à votre roi. N'abandonnez pas la cause commune dans un moment où, de nouveau serrés de près, nous avons besoin de votre bras valeureux.

DUNOIS.

Pourquoi le sommes-nous? Pourquoi l'ennemi se remontre-t-il? Tout étoit fini, la France étoit victorieuse et la guerre terminée. Vous avez banni notre libératrice; maintenant, sauvez-vous vous-mêmes. Je ne reverrai plus ce camp, qu'elle a dû quitter.

DU CHATEL.

Revenez à des sentiments plus doux, Prince; ne nous faites pas cette réponse pour la dernière.

DUNOIS.

Taisez-vous, Du Chatel. Je vous hais, et ne veux rien entendre de vous. Vous avez, le premier, formé des doutes sur son compte.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui, en ce jour fatal, eût pu, exempt de doutes, ne pas être troublé, tandis que tous les indices

Da alle Zeichen gegen sie bewiesen!
 Wir waren überrascht, betäubt, der Schlag
 Traf zu erschütternd unser Herz — *Wer konnte*
In dieser Schreckensstunde prüfend wägen?
 Jetzt kehrt uns die Besonnenheit zurück,
 Wir sehn sie, wie sie unter uns gewandelt,
 Und keinen Tadel finden wir an ihr.
 Wir sind verwirrt — wir fürchten, schweres Un-
 recht

Gethan zu haben. — Reue fühlt der König,
 Der Herzog klagt sich an, La Hire ist trostlos,
 Und jedes Herz hüllt sich in Trauer ein.

DUNOIS.

Sie eine Lügnerinn! Wenn sich die Wahrheit
 Verkörpern will in sichtbarer Gestalt,
 So muß sie ihre Züge an sich tragen!
 Wenn Unschuld, Treue, Herzensreinigkeit,
 Auf Erden irgend wohnt — auf ihren Lippen,
 In ihren klaren Augen muß sie wohnen!

ERZBISCHOFF.

Der Himmel schlage durch ein Wunder sich
 Ins Mittel, und erleuchte dies Geheimniß,
 Das unser sterblich Auge nicht durchdringt —
 Doch wie sich's auch entwirren mag und lösen,
 Eins von den beiden haben wir verschuldet!
 Wir haben uns mit höll'schen Zaubерwaffen
 Vertheidigt oder eine Heilige verbannt!
 Und beides ruft des Himmels Zorn und Strafen

déposoient contre elle ? Nous avons été surpris, étourdis : le coup étoit assommant pour nos cœurs. Qui pouvoit peser mûrement dans ce moment de terreur ? Actuellement que notre raison a repris ses droits, nous voyons que la conduite de Jeanne a été exempte de tout reproche. La crainte d'avoir commis une injustice criante nous trouble ; le roi éprouve des remords, le duc s'accuse, La Hire est inconsolable, le cœur de chacun est plongé dans la tristesse.

DUNOIS.

Elle, une menteuse ! Si la vérité veut s'incarner, c'est sous ses traits qu'elle doit paroître. L'innocence, la fidélité, la pureté du cœur habitent-elles sur la terre ? c'est sur ses lèvres, dans son regard serein qu'elles résident.

L'ARCHEVÊQUE.

Puisse le ciel intervenir et éclaircir par un miracle, ce mystère impénétrable à nos regards mortels. Mais quelque soit le dénouement, nous aurons à nous reprocher ou d'avoir employé pour nous défendre l'assistance de l'enfer, ou d'avoir banni une sainte ; et l'un et l'autre provoque

Herab auf dieses unglücksel'ge Land!

ACHTER AUFTRITT.

Ein EDELMANN zu den VORIGEN, hernach RAIMOND.

EDELMANN.

Ein junger Schäfer fragt nach deiner Hoheit,
Er fodert dringend, mit dir selbst zu reden,
Er komme, sagt er, von der Jungfrau —

DUNOIS.

Eile!

Bring ihn herein! Er kommt von ihr!

(Edelmann öffnet dem RAIMOND die Thüre, DUNOIS eilt ihm entgegen.)

Wo ist sie?

Wo ist die Jungfrau?

RAIMOND.

Heil euch edler Prinz,

Und Heil mir, daß ich diesen frommen Bischoff,
Den heil'gen Mann, den Schirm der Unterdrück-
ten,

Den Vater der Verlassnen bei euch finde!

DUNOIS.

Wo ist die Jungfrau?

ERZBISCHOFF.

Sag es uns mein Sohn!

RAIMOND.

Herr, sie ist keine schwarze Zauberinn!

le courroux et la punition du ciel sur ce malheureux pays.

SCÈNE VIII.

Un gentilhomme entre, et peu après, RAIMOND.

LE GENTILHOMME.

Un jeune berger demande après votre Altesse, et désire ardemment vous parler en personne; il dit qu'il vient d'avec la pucelle.

DUNOIS.

Vîte, qu'il entre! Il vient d'avec elle! (Le gentilhomme ouvre la porte à RAIMOND, DUNOIS court à celui-ci.)

Où est-elle? où est la pucelle?

RAIMOND.

Quel bonheur, et pour vous, et pour moi, généreux prince, qu'il soit ici, ce pieux prélat, ce saint homme, le protecteur des opprimés, le père des délaissés!

DUNOIS.

Où est la pucelle?

L'ARCHEVÊQUE.

Dis-le-nous, mon enfant.

RAIMOND.

Monseigneur, elle n'est point sorcière; je l'ai-

Bei Gott und allen Heiligen bezeug' ich's.
In Irrthum ist das Volk. Ihr habt die Unschuld
Verbannt, die Gottgesendete verstofsen!

DUNOIS.

Wo ist sie? Sage!

RAIMOND.

Ihr Gefährte war ich
Auf ihrer Flucht in dem Ardennenwald,
Mir hat sie dort ihr Innerstes gebeichtet.
In Martern will ich sterben, meine Seele
Hab' keinen Antheil an dem ew'gen Heil,
Wenn sie nicht rein ist, Herr, von aller Schuld!

DUNOIS.

Die Sonne selbst am Himmel ist nicht reiner!
Wo ist sie, sprich!

RAIMOND.

O wenn euch Gott das Herz
Gewendet hat — So eilt! So rettet sie!
Sie ist gefangen bei den Engelländern.

DUNOIS.

Gefangen! Was!

ERZBISCHOFF.

Die Unglückselige!

RAIMOND.

In den Ardennen, wo wir Obdach suchten
Ward sie ergriffen von der Königin,
Und in der Engelländer Hand geliefert.
O rettet sie, die euch gerettet hat,

teste au nom de Dieu et de tous les saints. Le peuple est abusé, Vous avez banni l'innocence, repoussé l'envoyée de Dieu.

DUNOIS.

Où est-elle? Dis!

RAIMOND.

Je l'accompagnois dans sa fuite, à travers la forêt des Ardennes; et elle m'y a entièrement ouvert son âme. Je veux mourir dans les tourments, renoncer à ma part de paradis, si, Monseigneur, elle n'est pas tout-à-fait innocente.

DUNOIS.

Le soleil au firmament n'est pas plus pur. Où est-elle? Parle!

RAIMOND.

Oh! si Dieu a changé vos cœurs, ne perdez pas un instant; courez la sauver! Elle est prise par les Anglais.

DUNOIS.

Prise! Quoi!

L'ARCHEVÊQUE.

L'infortunée!

RAIMOND.

Nous cherchions un abri dans les Ardennes, quand, arrêtée par la reine, elle a été livrée par elle aux Anglais. Sauvez votre libératrice, sau-

Von einem grausenvollen Tode!

DUNOIS.

Zu den Waffen! Auf! Schlagt Lermen! Rührt
die Trommeln!

Führt alle Völker in's Gefecht! Ganz Frankreich
Bewaffne sich! Die Ehre ist verpfändet,
Die Krone, das Palladium entwendet,
Setzt alles Blut! Setzt euer Leben ein!
Frei muß sie seyn, noch eh der Tag sich endet!
(Gehen ab.)

EIN WARTTHURM, OBEN EINE ÖFFNUNG.

NEUNTER AUFTRITT.

JOHANNA UND LIONEL.

FASTOLF (eilig hereintretend).

Das Volk ist länger nicht zu bändigen.
Sie fodern wüthend, daß die Jungfrau sterbe.
Ihr widersteht vergebens. Tödtet sie,
Und werft ihr Haupt von dieses Thurmes Zinnen,
Ihr fließend Blut allein versöhnt das Heer.

ISABEAU (kommt).

Sie setzen Leitern an, sie laufen Sturm!
Befriediget das Volk. Wollt ihr erwarten,
Bis sie den ganzen Thurm in blinder Wuth
Umkehren und wir alle mit verderben?
Ihr könnt sie nicht beschützen, gebt sie hin.

yez-la d'une mort dont l'idée fait frémir.

DUNOIS.

Aux armes ! allons ! Sonnez l'allarme ! battez la générale ; menez toutes les troupes au combat ! Que la France entière s'arme ! Notre honneur est compromis ; notre couronne, notre Palladium nous sont ravés ; que chacun donne son sang, sa vie : il faut qu'elle soit libre avant la fin de cette journée. (Tous sortent.)

UNE ÉCHAUGUETTE OUVERTE EN HAUT.

SCÈNE IX.

JEANNE et LIONEL.

FASTOLF (entre d'un air empressé).

On ne peut plus contenir l'armée ; toute en fureur, elle demande la mort de la pucelle. Votre résistance est vaine. Faites-la périr, et jetez sa tête par les créneaux de cette tour ; la vue de son sang peut seule contenter les soldats.

ISABEAU (arrive).

Ils appliquent les échelles, ils donnent l'assaut. Satisfaites le peuple. Attendez-vous qu'emportés par leur fureur, ils aient renversé la tour et, par là, effectué notre perte commune ? Vous ne pouvez la défendre, abandonnez-la-leur.

LIONEL.

Laßt sie anstürmen! laßt sie wüthend toben!
 Dießs Schloß ist fest, und unter seinen Trümmern
 Begrab' ich mich, eh mich ihr Wille zwingt.
 — Antworte mir Johanna! Sei die Meine,
 Und gegen eine Welt beschütz ich dich.

ISABEAU.

Seid ihr ein Mann?

LIONEL.

Verstoßen haben dich
 Die Deinen, aller Pflichten bist du ledig
 Für dein unwürdig Vaterland. Die Feigen,
 Die um dich warben, sie verließen dich,
 Sie wagten nicht den Kampf um deine Ehre.
 Ich aber, gegen MEIN Volk und das DEINE
 Behaupt' ich dich. — Einst liefsest du mich glauben,
 Dafs dir mein Leben theuer sey! Und damals
 Stand ich im Kampf als Feind dir gegenüber,
 Jetzt hast du keinen Freund als mich.

JOHANNA.

Du bist

Der Feind mir, der verhafste, meines Volks.
 Nichts kann gemein seyn zwischen dir und mir.
 Nicht lieben kann ich dich, doch wenn dein Herz
 Sich zu mir neigt, so laß es Segen bringen
 Für unsre Völker. — Führe deine Heere
 Hinweg von meines Vaterlandes Boden,

LIONEL.

Laissez-les attaquer, crier dans leurs excès de fureur ! Ce château est fort ; et plutôt m'ensevelir sous ses ruines, que de céder à leur volonté.

Réponds-moi, Jeanne : Sois à moi, et je te défends contre un monde entier.

ISABEAU.

Êtes-vous HOMME ?

LIONEL.

Repoussée des tiens, tu n'es plus liée par aucun devoir envers ton indigne patrie. Les lâches qui prétendoient à ta main, t'ont abandonnée ; ils n'ont osé hasarder un combat pour défendre ton honneur. Moi au contraire, je te conserve, en dépit de mon armée et de la tienne. Tu m'as fait croire une fois que ma vie t'étoit chère ; et alors, nous lûtions en ennemis : à présent, tu n'as d'amis que moi.

JEANNE.

Tu n'es à mes yeux qu'un ennemi haï de mon peuple. Il n'y a rien de commun entre toi et moi. Je puis ne pas t'aimer ; si cependant ton cœur a de l'inclination pour moi, fais qu'elle soit avantageuse aux deux nations. Conduis tes armées loin du territoire de ma patrie, rends les clefs

Die Schlüssel aller Städte gieb heraus,
 Die ihr bezwungen, allen Raub vergüte,
 Gieb die Gefangnen ledig, sende Geißeln
 Des heiligen Vertrags, so biet' ich dir
 Den Frieden an in meines Königs Nahmen.

ISABEAU.

Willst du in Banden uns Gesetze geben?

JOHANNA.

Thu es bei Zeiten, denn du mußt es doch,
 Frankreich wird nimmer Englands Fesseln tra-
 gen.

Nie, nie wird das geschehen! Eher wird es
 Ein weites Grab für eure Heere seyn.
 Gefallen sind euch eure Besten, denkt
 Auf eine sichere Rückkehr, euer Ruhm
 Ist doch verloren, eure Macht ist hin.

ISABEAU.

Könnt ihr den Trotz der Rasenden ertragen?

ZEHNTER AUFTRITT.

EIN HAUPTMANN kommt eilig.

HAUPTMANN.

Eilt Feldherr, eilt, das Heer zur Schlacht zu stellen,
 Die Franken rücken an mit fliegenden Fahnen,
 Von ihren Waffen blitzt das ganze Thal.

JOHANNA (begeistert.).

Die Franken rücken an! Jezt stolzes England,

de toutes les villes que vous avez prises, indemnise-nous de votre pillage, mets les prisonniers en liberté, envoie des otages pour garants de cet accord sacré; et je t'offre la paix au nom de mon roi.

ISABEAU.

Veux-tu, même captive, nous faire la loi?

JEANNE.

Fais-le encore à temps, car il faudra en venir là. Jamais la France ne portera le joug de l'Angleterre; jamais, non jamais; elle sera plutôt le vaste tombeau de vos armées. L'élite de vos troupes a succombé; pensez à une retraite certaine, car enfin vous avez perdu votre gloire, votre puissance a disparu.

ISABEAU.

Souffrirez-vous les bravades de cette enragée?

SCÈNE X.

Un capitaine arrive à pas précipités.

Vîte, vîte, Général! rangez les troupes en bataille; les Français s'avancent enseignes déployées, tout le vallon étincelle de l'éclat de leurs armes.

JEANNE (avec enthousiasme).

Les Français avancent! aux armes! fiers An-

Heraus in's Feld, jetzt gilt es, frisch zu fechten!

FASTOLF.

Unsinnige, bezähme deine Freude!

Du wirst das Ende dieses Tags *nicht* sehn.

JOHANNA.

Mein Volk wird siegen und ich werde sterben,
Die Tapfern brauchen meines Arms nicht mehr.

LIONEL.

Ich spotte dieser Weichlinge! Wir haben
Sie vor uns her geseuchet in zwanzig Schlachten,
Eh dieses Heldenmädchen für sie stritt!
Das ganze Volk veracht' ich bis auf eine,
Und diese haben sie verbannt. — Komm Fastolf!
Wir wollen ihnen einen zweiten Tag
Bei Crequi und Poitiers bereiten,
Ihr, Königin, bleibt in diesem Thurm, bewacht
Die Jungfrau, bis das Treffen sich *entschieden*,
Ich laß euch fünfzig Ritter zur Bedeckung.

FASTOLF.

Was? Sollen wir dem Feind entgegen gehn,
Und diese Wüthende im Rücken lassen?

JOHANNA.

Erschreckt dich ein gefesselt Weib?

LIONEL.

Gieb mir

Dein Wort, Johanna, dich nicht zu befreien!

JOHANNA.

Mich zu befreien ist mein einz'ger Wunsch.

glais, voici l'occasion de se battre en braves.

FASTOLF.

Insensée, modère ta joie, tu ne verras pas la fin de ce jour.

JEANNE.

Mon peuple sera vainqueur, et je mourrai; ces braves n'ont plus besoin de mon bras.

LIONEL.

Je ris de ces efféminés. Nous les avons dispersés devant nous dans vingt batailles, avant que cette fille héroïque parût dans leurs rangs. Je ne fais cas dans toute leur armée que d'une personne, et cette personne, ils l'ont bannie. . . Viens, Fastolf; qu'ils voient une répétition des journées de Créqui ou de Poitiers. Vous, Reine, restez dans cette tour, gardez la pucelle jusqu'après la bataille : je vous laisse cinquante chevaliers.

FASTOLF.

Quoi? marcherons-nous à l'ennemi, en laissant derrière nous cette furieuse?

JEANNE.

As-tu peur d'une fille enchaînée?

LIONEL.

Jeanne, donne-moi ta parole que tu ne t'échapperas pas.

JEANNE.

Mon désir unique est de me mettre en liberté.

ISABEAU.

Legt ihr dreifache Fesseln an. Mein Leben
Verbürg' ich, daß sie nicht entkommen soll.

(Sie wird mit schweren Ketten um den Leib und um die
Arme gefesselt.)

LIONNEL (zur JOHANNA).

Du willst es so! Du zwingst uns! Noch steht's
bei dir!

Entsage Frankreich! Trage Englands Fahne,
Und du bist frei, und diese Wüthenden,
Die jezt dein Blut verlangen, dienen dir!

FASTOLF (dringend).

Fort, fort mein Feldherr!

JOHANNA.

Spare deine Worte!

Die Franken rücken an, vertheid'ge dich!

(Trompeten ertönen, LIONNEL eilt fort.)

FASTOLF.

Ihr wißt, was ihr zu thun habt, Königin!
Erklärt das Glück sich gegen uns, seht ihr
Daß unsre Völker fliehen —

ISABEAU (einen Dolch ziehend).

Sorget nicht!

Sie soll nicht leben, unsern Fall zu sehn.

FASTOLF (zur JOHANNA).

Du weißt was dir erwartet. Jezt ersehe
Glück für die Waffen deines Volks!

(Er geht ab.)

ISABEAU.

Chargez-la d'une triple chaîne. Elle ne s'échappera pas, j'en réponds sur ma vie.

(On garrotte de pesantes chaînes et son corps, et ses bras.)

LIONEL (à JEANNE).

Tu le veux ainsi, tu nous y forces. Il ne tient encore qu'à toi ... Renonce à la France, range-toi sous les drapeaux anglais, et tu es libre; ces furieux altérés de ton sang, obéissent à tes ordres.

FASTOLF (d'un ton pressant).

Partons, mon général, partons.

JEANNE.

Trêve de paroles : les Français s'avancent, défends-toi. (On entend les trompettes, LIONEL part.)

FASTOLF.

Vous savez, Reine, ce que vous avez à faire : Si la fortune se déclare contre nous, voyez-vous nos troupes prendre la fuite ...

ISABEAU (tirant un poignard).

Sois sans inquiétude ; elle ne vivra plus, pour voir notre chute.

FASTOLF (à JEANNE).

Tu sais quel sort t'attend. Maintenant, implore la Fortune en faveur de vos armes. (Il sort.)

FIFTER AUFTRITT.

ISABEAU. JOHANNA. SOLDATEN.

JOHANNA.

Das will ich!

Daran soll niemand mich verhindern. — Horch!
Das ist der Kriegsmarsch meines Volks! Wie

muthig

Er in das Herz mir schallt und siegverkündend!
Verderben über England! Sieg den Franken!
Auf, meine Tapfern! Auf! Die Jungfrau ist
Euch nah, si kann nicht vor euch her wie sonst
Die Fahne tragen — schwere Bande fesseln sie,
Doch frei aus ihrem Kerker schwingt die Seele
Sich auf den Flügeln eures Kriegsgesangs.

ISABEAU (zu einem Soldaten).

Steigt auf die Warte dort, die nach dem Feld
Hin steht und sag uns, wie die Schlacht sich
wendet.

(Soldat steigt hinauf.)

JOHANNA.

Muth, Muth, mein Volk! Es ist der letzte Kampf!
Den Einen Sieg noch, und der Feind liegt nieder.

ISABEAU.

Was siehst du?

SOLDAT.

Schon sind sie an einander.

Ein Wüthender auf einem Barberroß,
Im Tigerfell, springt vor mit den Gendarmen.

SCÈNE XI.

ISABEAU. JEANNE. Des soldats.

JEANNE.

Oui, je le veux; personne ne peut m'en empêcher. ... Écoutez! J'entends la musique guerrière de notre armée. Mon cœur y sent exprimés un vrai courage et l'annonce de la victoire. Mont aux Anglais! Triomphe à la France! Ah-lons, braves guerriers, courage! La pucelle est près de vous; mais elle ne peut comme autrefois vous précéder, sa bannière en main. Elle gémit sous le poids de ses chaînes; malgré cela, son âme dégagée de sa prison, s'élève sur les ailes de vos chants guerriers.

ISABEAU (à un soldat).

Monte à cette échauguette qui domine la campagne, et donne-nous des détails sur le combat. (Le soldat y monte.)

JEANNE.

Courage! courage, mon peuple! c'est le dernier combat. Encore cette victoire, et l'ennemi succombe.

ISABEAU.

Que vois-tu?

LE SOLDAT.

Les voilà déjà aux prises. Un furieux sur une barbe couvert d'une peau de tigre, s'avance à la tête des gendarmes.

JOHANNA.

Das ist Graf Dunois! Frisch wackrer Streite.
Der Sieg ist mit dir!

SOLDAT.

Der Burgunder greift

Die Brücke an.

ISABEAU.

Dafs zehen Lanzen ihm
In's falsche Herz eindringen, dem Verräther!

SOLDAT.

Lord Fastolf thut ihm mannhaft Widerstand.
Sie sitzen ab, sie kämpfen Mann für Mann,
Des Herzogs Leute und die unsrigen.

ISABEAU.

Siehst du den Dauphin nicht? Erkennst du nicht
Die königlichen Zeichen?

SOLDAT.

Alles ist

InStaub vermengt. Ich kann nichts unterscheiden

JOHANNA.

Hätt' er mein Auge oder stünd' ich oben,
Das kleinste nicht entginge meinem Blick!
Das wilde Huhn kann ich im Fluge zählen,
Den Falk erkenn ich in den höchsten Lüften.

SOLDAT.

Am Graben ist ein fürchterlich Gedräng,
Die Größten, scheint's, die Ersten kämpfen dort.

ISABEAU.

Schwebt unsre Fahne noch?

JEANNE.

C'est le Comte Dunois ! Courage, ardent guerrier ! la victoire t'accompagne.

LE SOLDAT.

Le duc de Bourgogne attaque le pont.

ISABEAU.

Puissent dix lances percer son cœur faux, le traître !

LE SOLDAT.

Lord Fastolf lui résiste vigoureusement. Ils mettent pied à terre, les troupes du duc et les nôtres combattent corps à corps.

ISABEAU.

Ne vois-tu pas le dauphin ? ne distingues-tu pas les attributs de la royauté ?

LE SOLDAT.

Tout les objets se perdent dans la poussière, je ne puis rien distinguer.

JEANNE.

S'il avoit des yeux comme les miens, ou si j'étois là-haut, un atôme n'échapperoit pas à mon regard. Je compte les perdrix qui volent, je reconnois le faucon planant dans les nues.

LE SOLDAT.

On se presse terriblement auprès du fossé ; il semble que les grands, les chefs y combattent.

ISABEAU.

Notre drapeau flotte-t-il encore ?

SOLDAT.

Hoch flattert sie.

JOHANNA.

Könn' ich nur durch der Mauer Ritze schauen,
Mit meinem Blick woll' ich die Schlacht regieren!

SOLDAT.

Weh mir! Was seh ich! Unser Feldherr ist
Umzingelt!

ISABEAU (zuckt den Dolch auf **JOHANNA**).

Stirb Unglückliche!

SOLDAT (schnell).

Er ist befreit.

Im Rücken faßt der tapfere Fastolf
Den Feind — er bricht in seine dichtsten Schaaren.

ISABEAU (zieht den Dolch zurück).

Das sprach dein Engel!

SOLDAT.

Sieg! Sieg! Sie entfliehen!

ISABEAU.

Wer flieht?

SOLDAT.

Die Franken, die Burgunder flieh,
Bedeckt mit Flüchtigen ist das Gefilde.

JOHANNA.

Gott! Gott! So sehr wirst du mich nicht verlassen!

SOLDAT.

Ein schwer Verwundeter wird dort geführt.
Viel Volksprengt ihm zu Hülff, es ist ein Fürst.

LE SOLDAT.

Oui, il flotte bien haut.

JEANNE.

Que ne puis-je voir à travers les lézardes du mur; de mes yeux, j'ordonnerois la bataille.

LE SOLDAT.

O Dieu! que vois-je? notre général enveloppé!

ISABEAU (levant son poignard sur JEANNE).

Malheureuse, meurs!

LE SOLDAT (aussitôt).

Il est délivré. Le brave Fastolf prend l'ennemi en queue, et enfonce ses plus épais bataillons.

ISABEAU (remettant son poignard).

C'est ton bon ange qui vient de parler.

LE SOLDAT.

Triomphe! triomphe! ils fuient.

ISABEAU.

Qui?

LE SOLDAT.

Les Français, les Bourguignons lâchent pied, toute la plaine est couverte de fuyards.

JEANNE.

Non, Dieu! tu ne m'abandonneras pas si entièrement!

LE SOLDAT.

En voilà un qu'on emporte; il est fortement blessé. On vole en foule à son secours: c'est un prince.

ISABEAU.

Der unsern einer oder fränkischen?

SOLDAT.

Sie lösen ihm den Helm, Graf Dunois ist's.

JOHANNA.

(greift mit krampfhafter Anstrengung in ihre Ketten.)

Und ich bin nichts als ein gefesselt Weib!

SOLDAT.

**Sieh! Halt! Wer trägt den himmelblauen Mantel
Verbrämt mit Gold?**

JOHANNA (lebhaft).

Das ist mein Herr, der König!

SOLDAT.

**Sein Ross wird scheu — es überschlägt sich —
stürzt,****Er windet schwer arbeitend sich hervor —**(JOHANNA begleitet diese Worte mit leidenschaftlichen
Bewegungen.)**Die unsern nahen schon in vollem Lauf —****Sie haben ihn erreicht — umringen ihn —**

JOHANNA.

O hat der Himmel keine Engel mehr!

ISABEAU (hohnlachend).

Jetzt ist es Zeit! Jetzt Retterinn errette!

JOHANNA.

(stürzt auf die Knie, mit gewaltsam heftiger Stimme betend.)

**Höre mich Gott, in meiner höchsten Noth,
Hinauf zu dir, in heißem Flehenswunsch,
In deine Himmel send' ich meine Seele.**

ISABEAU.

Un des nôtres, ou un Français ?

LE SOLDAT.

Ils délient son casque, c'est le comte Dunois :

JEANNE.

(Saisissant ses chaînes avec un mouvement convulsif.)

Et je ne suis qu'une femme enchaînée !

LE SOLDAT.

Oh oh ! Halte ! Qui porte un manteau bleu céleste bordé en or ?

JEANNE (avec feu).

C'est le roi mon maître.

LE SOLDAT.

Son coursier s'épouvanté, il se cabre, tombe ; à force de se débattre, il se relève. (JEANNE à chacun de ces mots, fait de violents mouvements.) Les nôtres s'approchent de lui à bride abattue, ils l'ont atteint, ils l'enveloppent.

JEANNE.

Le ciel est-il dépeuplé d'anges ?

ISABEAU (avec un ris moqueur).

Voici le moment ! Allons, libératrice, sauve !

JEANNE.

(Elle tombe à genoux, et prie, criant d'une voix passionnée.)

Dieu ! prête l'oreille à ma voix dans mon extrême détresse, j'élève mon âme vers toi pour t'y porter jusqu'au ciel mes vœux les plus ardents.

Du kannst die Fäden eines Spinngewebs
 Stark machen, wie die Taue eines Schiffs,
 Leicht ist es deiner Allmacht, ehre Bande
 In dünnes Spinngewebe zu verwandeln —
 Du willst, und diese Ketten fallen ab,
 Und diese Thurmwand spaltet sich — du halfst
 Dem Simson, da er blind war und gefesselt,
 Und seiner stolzen Feinde bittern Spott
 Erduldete. — Auf dich vertrauend faßt' er
 Die Pfosten seines Kerkers mächtig an,
 Und neigte sich und stürzte das Gebäude —

SOLDAT.

Triumph! Triumph!

ISABEAU.

Was ist's?

SOLDAT.

Der König ist

Gefangen!

JOHANNA (springtauf.).

So sey Gott mir gnädig!

(Sie hat ihre Ketten mit beiden Händen kraftvoll gefaßt und zerrissen. In demselben Augenblick stürzt sie sich auf den nächststehenden Soldaten, entreißt ihm sein Schwert und eilt hinaus. Alle sehen ihr mit starrem Erstaunen nach.)

Tu peux donner au fil d'araignée la force d'un cable de vaisseau ; ta puissance sans bornes peut aussi facilement changer des chaînes en toile d'araignée. Le veux-tu ? ces chaînes tombent, le mur de cette tour s'entrouvre. Tu assistas Samson aveugle, garrotté, devenu le jouet de ses fiers ennemis. Plein de confiance en toi, il saisit vigoureusement les colonnes de sa prison, et s'inclinant, il fit tomber l'édifice ...

LE SOLDAT.

Triomphe ! Triomphe !

ISABEAU.

Qu'est-ce ?

LE SOLDAT.

Le roi est fait prisonnier

JEANNE (se relève).

Maintenant, Dieu ! sois-moi propice !

(Elle a rompu ses chaînes en les saisissant de toutes ses forces. Alors, se jetant sur le soldat le plus près d'elle, elle lui arrache son sabre et s'enfuit de la tour. Tous les assistants pétrifiés d'étonnement, la suivent des yeux.)

ZWÖLFTER AUFTRITT.

VORIGE ohne JOHANNA.

ISABEAU (nach einer langen Pause).

Was war das? Träumte mir? Wo kam sie hin?
 Wie brach sie diese Zentnerschweren Bande?
 Nicht glauben würd' ich's einer ganzen Welt,
 Hätt' ich's nicht selbst gesehn mit meinen Augen.

SOLDAT.

Wie? Hat sie Flügel? Hat der Sturmwind sie
 Hinabgeführt?

ISABEAU.

Sprich, ist sie unten?

SOLDAT.

Mitten

Im Kampfe schreitet sie — Ihr Lauf ist schneller
 Als mein Gesicht — Jezt ist sie hier — jezt dort —
 Ich sehe sie zugleich an vielen Orten!

— Sie theilt die Haufen — Alles weicht vor ihr,
 Die Franken stehn, sie stellen sich auf's neu!
 — Weh mir! Was seh ich! Unsre Völker werfen
 Die Waffen von sich, unsre Fahnen sinken —

ISABEAU.

Was? Will sie uns den sichern Sieg entreißen?

SOLDAT.

Grad' auf den König dringt sie an — Sie hat ihn
 Erreicht — Sie reißt ihn mächtig aus dem Kampf.
 — Lord Fastolf stürzt — Der Feldherr ist gefangen.

SCÈNE XII.

Les acteurs précédents excepté JEANNE.

ISABEAU (après une longue pause).

Qu'a-ce été? Rêvois-je? Où a-t-elle passé?
Comment a-t-elle rompu ces chaînes énormes?
Je n'en croirois pas au dire d'un monde entier,
si je ne l'avois vu de mes propres yeux.

LE SOLDAT.

Quoi? Est-elle ailée? Un coup de vent l'a-t-il fait descendre?

ISABEAU.

Parle: Est-elle en-bas?

LE SOLDAT.

La voilà déjà dans la mêlée. Sa course est plus rapide que ma vue. A présent ici, puis là; je la vois en même temps en plusieurs endroits différents. Elle fend la foule, tout plie devant elle; les Français s'arrêtent, ils se remettent en bon ordre. O Dieu! que vois-je? Nos troupes jettent leurs armes, nos drapeaux se baissent. ...

ISABEAU.

Quoi! veut-elle nous arracher la palme de notre victoire?

LE SOLDAT.

Elle pénètre jusqu'au roi: elle l'a atteint: elle l'arrache de la mêlée. Lord Fastolf tombe: notre général est pris.

ISABEAU.

Ich will nicht weiter hören. Komm herab.

SOLDAT.

Flieht Königinn! Ihr werdet überfallen.
Gewaffnet Volk dringt an den Thurm heran.

(Er steigt herunter.)

ISABEAU (das Schwert ziehend).

So fechtet Memmen!

DREYZEHNTER AUFTRITT.

LA HIRE mit SOLDATEN kommt. Bei seinem Eintritt streckt das Volk der Königinn die Waffen.

LA HIRE.

(naht ihr ehrerbietig.)

Königinn, unterwerft euch
Der Allmacht — Eure Ritter haben sich
Ergeben, aller Widerstand ist unnütz!
— Nehmt meine Dienste an. Befehlt wohin
Ihr wollt begleitet seyn.

ISABEAU.

Jedweder Ort

Gilt gleich, wo ich dem Dauphin nicht begegne.
(Giebt ihr Schwert ab und folgt ihm mit den Soldaten.)

Die Scene verwandelt sich in das Schlachtfeld.)

ISABEAU.

J'en ai assez entendu. Descends.

LE SOLDAT.

Fuyez, Reine; sans cela, vous serez surprise.
Les ennemis sont au pied de la tour. (il descend.)

ISABEAU (tirant son poignard).

Eh bien, poltrons, combattez !

SCÈNE XIII.

LA HIRE arrive avec des soldats. Dès qu'il entre, la garde de la reine met bas les armes.

LA HIRE (s'approchant respectueusement).

Madame, soumettez-vous à la force. Vos chevaliers se sont rendus; toute résistance seroit vaine. Acceptez mes offres de service. Ordonnez du lieu où vous désirez qu'on vous conduise.

ISABEAU.

Tout lieu m'est égal, pourvu que je n'y trouve pas le Dauphin. (Lui ayant rendu les armes, elle le suit avec les soldats.)

Le théâtre représente le champ de bataille.

VIERZEHNTER AUFTRITT.

SOLDATEN mit fliegenden Fahnen erfüllen den Hintergrund. Vor ihnen der König und der Herzog von Burgund, in den Armen beider Fürsten liegt JOHANNA tödtlich verwundet, ohne Zeichen des Lebens. Sie treten langsam vorwärts.

AGNES SOREL stürzt herein.

SOREL

(wirft sich an des Königs Brust).

Ihr seyd befreit — ihr lebt — Ich hab' euch wieder!

KÖNIG.

Ich bin befreit — Ich bin's um diesen Preis!

(zeigt auf JOHANNA.)

SOREL.

Johanna! Gott! Sie stirbt!

BURGUND.

Sie hat geendet!

Seht einen Engel scheiden! Seht wie sie da liegt,
Schmerzlos und ruhig wie ein schlafend Kind!
Des Himmels Friede spielt um ihre Züge,
Kein Athem hebt den Busen mehr, doch Leben
Ist noch zu spüren in der warmen Hand.

KÖNIG.

Sie ist dahin — Sie wird nicht mehr erwachen,
Ihr Auge wird das Ird'sche nicht mehr schauen.
Schon schwebt sie droben ein verklärter Geist,
Sieht unsern Schmerz nicht mehr und unsre Reue.

SCÈNE XIV.

Des troupes, enseignes déployées remplissent le fond du théâtre. Devant elles, le roi et le duc de Bourgogne soutenant sur leurs bras, JEANNE mortellement blessée, et qui ne donne aucun signe de vie. Ils s'avancent lentement. AGNÈS SOREL arrive avec précipitation.

SOREL (se jetant au cou du roi).

Vous êtes délivré, vous vivez, vous m'êtes rendu!

LE ROI.

Je suis délivré, oui; mais, ... à ce prix!
(Il montre JEANNE.)

SOREL.

Jeanne! Dieu! Elle se meurt!

LE DUC.

Elle n'est plus. Voyez un ange expirer; voyez comme la voilà couchée sans souffrance, aussi tranquille qu'un enfant endormi. La paix céleste rayonne dans ses traits; le moindre souffle ne soulève plus son sein; et pourtant la chaleur de sa main indique qu'elle vit encore.

LE ROI.

Elle a expiré, elle ne reviendra plus à la vie: ses yeux ne fixeront plus d'objets terrestres. Déjà, esprit glorifié, elle plane dans les hautes régions, ignorant et notre douleur, et notre repentir.

SOREL.

Sie schlägt die Augen auf, sie lebt!

BURGUND.

Kehrt sie

Uns aus dem Grab zurück? Zwingt sie den Tod?

Sie richtet sich empor! Sie steht!

JOHANNA.

(Steht ganz aufgerichtet und schaut umher.)

Wo bin ich?

BURGUND.

Bei deinem Volk Johanna! Bei den Deinen!

KÖNIG.

In deiner Freunde, deines Königs Armen!

JOHANNA.

(Nachdem sie ihn lange starr angesehen.)

Nein, ich bin keine Zauberinn! Gewiss

Ich bin's nicht.

KÖNIG.

Du bist heilig wie die Engel,

Doch unser Auge war mit Nacht bedeckt.

JOHANNA.

(Sieht keiter lächelnd umher.)

Und ich bin wirklich unter meinem Volk,

Und bin nicht mehr verachtet und verstossen?

Man flucht mir nicht, man sieht mich gütig an?

— Ja jetzt erkenn' ich deutlich alles wieder!

Das ist mein König! Das sind Frankreichs Fahnen!

Doch meine Fahne seh ich nicht — Wo ist sie?

Nicht ohne meine Fahne darf ich kommen,

SOREL.

Elle ouvre les yeux, elle vit!

LE DUC (étonné).

Le tombeau nous la rend-il? Dompte-t-elle la mort? Elle se lève, elle se tient debout.

JEANNE

(debout et regardant tout autour de soi).

Où suis-je?

LE DUC.

Avec ton peuple, Jeanne, avec les tiens.

LE ROI.

Dans les bras de tes amis, de ton roi.

JEANNE

(après l'avoir fixé long-temps).

Non, je ne suis pas sorcière; croyez-moi: non, je ne le suis pas.

LE ROI.

Tu es pure comme les anges; mais nous étions aveuglés.

JEANNE

(souriant, promène autour de soi des regards sereins).

Et je suis vraiment parmi mon peuple; je n'en suis plus ni méprisée, ni rebutée? On ne m'y maudit plus, on m'y accueille? A présent, oui, je reconnois tout. Voilà bien mon roi, les drapeaux français; mais je ne vois pas ma bannière. Où est-elle? Je n'ose arriver sans ma ban-

Von meinem Meister ward sie mir vertraut,
Vor seinem Thron muß ich sie niederlegen,
Ich darf sie zeigen, denn ich trug sie treu.

König.

(Mit abgewandtem Gesichte).

Gebt ihr die Fahne!

(Man reicht sie ihr. Sie steht ganz frei aufgerichtet, die Fahne in der Hand — Der Himmel ist von einem rosigen Schein beleuchtet.)

JOHANNA

Seht ihr den Regenbogen in der Luft?
Der Himmel öffnet seine goldnen Thore,
Im Chor der Engel steht sie glänzend da,
Sie hält den ew'gen Sohn an ihrer Brust,
Die Arme streckt sie lächelnd mir entgegen.
Wie wird mir — Leichte Wolken heben mich —
Der schwere Panzer wird zum Flügelkleide.
Hinauf — hinauf — die Erde flieht zurück —
Kurz ist der Schmerz und ewig ist die Freude!

(Die Fahne entfällt ihr, sie sinkt todt darauf nieder —
Alle stehen lange in sprachloser Rührung — Auf einen leisen
Wink des Königs werden alle Fahnen sanft auf sie niederge-
lassen, daß sie ganz davon bedeckt wird.)

nière ; mon maître me l'a confiée, et je dois la déposer au pied de son trône. Je puis la montrer, car je l'ai portée fidèlement.

LE ROI (tournant la tête).

Qu'on lui donne sa bannière.

(On la lui présente. Elle se tient debout, et a la bannière en main. Le ciel paroît coloré d'une teinte de rouge tendre.)

JEANNE.

Voyez-vous l'arc-en-ciel ? Les cieux ouvrent leurs portes d'or... Je la vois toute rayonnante, qui, au milieu du chœur des anges, presse sur son sein, le fils éternel. Elle sourit en me tendant les bras. ... Que m'arrive-t-il ? De légers nuages me soulèvent ; ma pesante cuirasse se change en vêtement ailé. Je m'élève, je monte au ciel ; la terre s'éloigne. ... Pour un instant de douleur, une joie éternelle !

(La bannière lui échappe des mains. Elle tombe morte dessus. Tout le monde est quelque temps en proie à une émotion muette. Le roi fait un signe, aussitôt on pose doucement sur elle les drapeaux, qui la couvrent.)

ERRATA.

PAGE.	LIGNES.	Au lieu de:	lisez.
		Dans la liste des acteurs.	
		ISABELLE,	ISABEAU,
		Wallon.	Gallois.
32.	18.	scheiterte	scheiterte
39.	22.	aimble	aimable,
40.	10.	Eifer,	Eisen,
42.	17.	verschwenden,	verschwenden.
44.	23.	wuste	wusste
48.	12.	Rath	Rath.
59.	15.	déçus	déçues
66.	21.	Hoffnug	Hoffnung
68.	21.	gehen ?	gehen;
99.	12.	étonnante,	étonnante
131.	11.	regent	régent
144.	25.	Wahr ist's ?	Wahr ist's!
180.	17.	Vaterlands	Vaterlandes
210.	29.	Den	Denn
220.	2.	gländzend	glänzend
233.	11.	terrestre ^R	terrestre !
271.	10.	leus	l'eus
287.	18.	sourcis	sourcils
309.	22.	colines,	collines,
364.	15.	sichere	sichre
367.	14.	voient	voyent
373.	17.	Tout les	Tous les